

Bibliothèque numérique

medic @

Chanteclair

4e année. - Romainville : Carnine Lefrancq, 1909.



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?chanteclx1909x04>



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 31

JANVIER 1909 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . { FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . 15 FR.

M. Julien Viaud (Pierre Loti), né à Lorient, en 1850, capitaine de vaisseau et membre de l'Académie Française, a publié (depuis 1880) une douzaine de volumes, où il a dit les souvenirs sentimentaux et pittoresques de sa vie errante à travers le monde. Pierre Loti est un peintre merveilleux de la nature, presque égal à Chateaubriand, mais très différent, car il n'imité personne, et affecte de ne connaître que son âme. *Pêcheur d'Islande* (1886), le seul de ses romans où l'auteur ne paraisse pas, nous semble toutefois son chef-d'œuvre.



PIERRE LOTI

A L'INSCRIPTION MARITIME

Un jour de la première quinzaine de juin, comme la vieille Yvonne rentrait chez elle, des voisins lui dirent qu'on était venu la demander de la part du commissaire de l'inscription maritime.

C'était quelque chose concernant son petit-fils, bien sûr; mais cela ne lui fit pas du tout peur. Dans les familles des *gens de mer*, on a souvent affaire à l'*Inscription*; elle donc, qui était fille, femme, mère et grand'mère de marin, connaissait ce bureau, depuis tantôt soixante ans... Sachant ce qu'on doit à M. le commissaire, elle fit sa toilette, prit sa belle robe et une coiffe blanche, puis se mit en route sur les deux heures.

Trottinant assez vite et menu dans ces sentiers de falaises, elle s'acheminait vers Paimpol, un peu anxieuse tout de même, à la réflexion, à cause de ces deux mois sans lettres...

Le gai temps de juin souriait partout autour d'elle. Sur les hauteurs pierreuses, il n'y avait toujours que les ajoncs aux fleurs jaune d'or; mais dès qu'on passait dans les bas-fonds abrités contre l'âpre vent de mer, on trouvait tout de suite la belle verdure neuve, les haies d'aubépine fleurie, l'herbe haute et sentant bon... Autour des hameaux croulants aux murs sombres, il y avait des rosiers, des œillets, des giroflées et jusque sur les hautes toitures de chaume et de mousse, mille petites fleurs qui attiraient les premiers papillons blancs... Et tout cela, qui est sans âme, continuait de sourire à cette vieille grand'mère qui marchait de son meilleur pas pour aller apprendre la mort de son dernier petit-fils. Elle touchait à l'heure terrible où cette chose, qui s'était passée si loin sur la mer chinoise, allait lui être dite; elle faisait cette course sinistre que Sylvestre, au

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

moment de mourir, avait devinée et qui lui avait arraché ses dernières larmes d'angoisses : sa bonne vieille grand'mère, mandée à l'Inscription de Paimpol pour apprendre qu'il était mort ! Il l'avait vue très nettement passer, sur cette route, s'en allant bien vite, droite, avec son petit châle brun, son parapluie et sa grande coiffe. Et cette apparition l'avait fait se soulever et se tordre avec un déchirement affreux, tandis que l'énorme soleil rouge de l'Équateur qui se couchait magnifiquement, entraînait par le sabord de l'Hôpital pour le regarder mourir...

En approchant de Paimpol, elle se sentait devenir plus inquiète, et pressait encore sa marche.

La voilà dans la ville grise, dans les petites rues de granit, donnant le bonjour à d'autres vieilles, ses contemporaines, assises à leur fenêtre. Intriguées de la voir, elles disaient : « Où va-t-elle comme ça si vite, en robe du dimanche, un jour sur semaine ? »

M. le commissaire de l'Inscription ne se trouvait pas chez lui. Un petit être très laid, d'une quinzaine d'années, qui était son commis, se tenait assis à son bureau. Étant trop mal venu pour faire un pêcheur, il avait reçu de l'instruction et passait ses jours sur cette même chaise, en fausses manches noires, grattant son papier.

Avec un air d'importance, quand elle lui eut dit son nom, il se leva pour prendre, dans un casier, des pièces timbrées.

Il y en avait beaucoup... Qu'est-ce que cela voulait dire ? Des certificats, des papiers portant des cachets, un livret de marin jauni par la mer, tout cela ayant comme une odeur de mort...

Il les étalait devant la pauvre vieille, qui commençait à trembler et à voir trouble. C'est qu'elle avait reconnu deux de ces lettres que Gaud écrivait pour elle à son petit-fils, et qui étaient revenues là, non décachetées... Et ça s'était passé ainsi vingt ans auparavant pour la mort de son fils Pierre : les lettres étaient revenues de la Chine chez M. le commissaire qui les lui avait remises...

Il lisait maintenant d'une voix doctorale : « Moan, Jean-Marie-Sylvestre, inscrit à Paimpol, folio 213, numéro matricule 2091, décédé à bord du *Bien-Hoa*, le 14... »

— Quoi?... Qu'est-ce qui lui est arrivé, mon bon monsieur ?

— Décédé!... Il est décédé, reprit-il.

Mon Dieu ! il n'était sans doute pas méchant ce commis ; s'il disait cela de cette manière brutale, c'était plutôt manque de jugement, inintelligence de petit être incomplet. Et voyant qu'elle ne comprenait pas ce beau mot, il s'exprima en breton :

— *Marw eo!*...

— *Marw eo!*... (Il est mort). Elle répéta après lui, avec son chevrottement de vieillesse, comme un pauvre écho fêlé redirait une phrase indifférente.

C'était bien ce qu'elle avait à moitié deviné, mais cela la faisait trembler seulement ; à présent que c'était certain ça n'avait plus l'air de la toucher. D'abord sa faculté de souffrir s'était vraiment un peu émoussée, à force d'âge, surtout depuis ce dernier hiver. La douleur ne venait plus tout de suite. Et puis quelque chose se chavirait pour le moment dans sa tête, et voilà qu'elle confondait cette mort avec d'autres ; elle en avait tant perdu, de fils !... Il lui fallut un instant pour bien entendre que celui-ci était son dernier, si chéri, celui à qui se rapportaient toutes ses prières, toute sa vie, toute son attente, toutes ses pensées déjà obscurcies par l'approche sombre de l'enfance...

Elle éprouvait une honte aussi à laisser paraître son désespoir devant ce petit monsieur qui lui faisait horreur : est-ce que c'était comme ça qu'on annonçait à une grand-mère la mort de son petit-fils !... Elle restait debout, devant ce bureau, raidie, torturant les franges de son châle brun avec ses pauvres vieilles mains gercées de laveuse.

Et comme elle se sentait loin de chez elle !... Mon Dieu, tout ce trajet qu'il faudrait faire, et faire décemment, avant d'atteindre le gîte de chaume où elle avait hâte de s'enfermer, — comme les bêtes blessées qui se cachent au terrier pour mourir. C'est pour cela aussi qu'elle s'efforçait de ne pas trop penser, de ne pas encore trop bien comprendre, épouvantée surtout d'une route si longue.

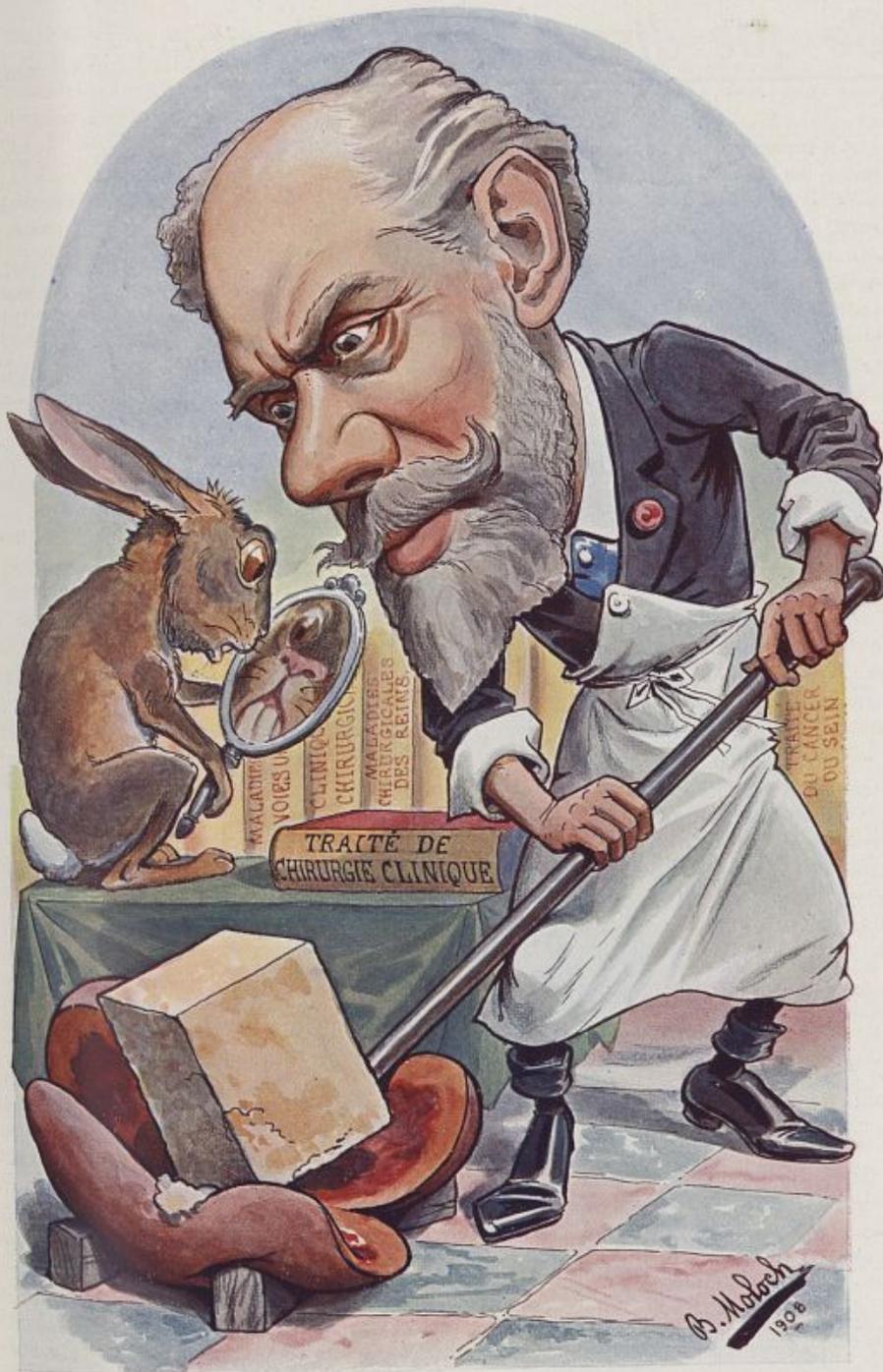
On lui remit un mandat pour aller toucher, comme héritière, les trente francs qui lui revenaient de la vente du sac de Sylvestre ; puis les lettres, les certificats et la boîte contenant la médaille militaire. Gauchement, elle prit tout cela avec ses doigts qui restaient ouverts, le promena d'une main dans l'autre, ne trouvant plus ses poches pour le mettre.

Dans Paimpol, elle passa tout d'une pièce et ne regardant personne, le corps un peu penché comme qui va tomber, entendant un bourdonnement de sang à ses oreilles ; et se hâtant, se surmenant comme une pauvre machine déjà très ancienne qu'on aurait remontée à toute vitesse pour la dernière fois, sans s'inquiéter d'en briser les ressorts.

Au troisième kilomètre, elle allait toute courbée en avant, épuisée ; de temps à autre, son sabot heurtait quelque pierre qui lui donnait dans la tête un grand choc douloureux. Et elle se dépêchait de se terrer chez elle, de peur de tomber et d'être rapportée.

PIERRE LOTI

Par arrêté du Préfet de Police, en date du 17 Décembre 1907, la CARNINE LEFRANCQ a été autorisée à faire des expériences d'abatage des bœufs par l'électricité, dans son propre abattoir, sous le contrôle du service vétérinaire sanitaire.



Le Professeur LE DENTU

Ce que disent les Médecins

La correspondance adressée à « Chanteclair », de tous les points de la France et de l'Étranger, paraît suivre, dans son ensemble, deux courants bien distincts :

D'une part on nous pose quantité de questions relatives à la Carnine Lefrancq; tandis que, d'autre part, les médecins nous communiquent les résultats inattendus ou inespérés qu'ils ont obtenu par l'emploi de la Carnine dans leur pratique courante.

Nous essaierons de synthétiser, en une série d'articles, les résultats de cette correspondance.

Questions des Médecins. — Beaucoup de questions roulent sur les deux points suivants :

1^o *La Carnine Lefrancq peut-elle s'employer chez les jeunes enfants ou même chez les enfants en bas âge ?*

2^o *Quels avantages présente la Carnine Lefrancq comme digestif et comme suraliment dans l'hygiène alimentaire des gens bien portants ?*

3^o *Pouvez-vous nous dire si l'on peut employer la Carnine Lefrancq dans telle maladie ? Quelles sont les contre-indications de la Carnine Lefrancq ?*

Nous croyons faire œuvre utile, dans l'intérêt de nos lecteurs — médecins français ou étrangers — en répondant d'une façon générale à leurs questions par l'énumération des faits relatés dans les nombreuses observations que nous adressent, chaque jour, nos correspondants.

Ce n'est donc pas « Chanteclair » qui répondra, ce sont ces derniers dont nous ferons simplement l'interprète.

PREMIÈRE QUESTION

La Carnine Lefrancq peut-elle s'employer chez les enfants en bas âge ?

Avant de faire connaître les réponses de nos correspondants, nous ayant communiqué leurs observations à cet égard, il importe de mettre le médecin en garde vis-à-vis des préparations qui s'intitulent « Suc musculaire de bœuf », et ne sont parfois que des mélanges de suc musculaire de bœuf et de cheval, ou simplement du suc de cheval, additionnés de sang ou d'albumine (albumine d'œuf ou de sang).

En effet, si le suc musculaire de bœuf donne toujours de bons résultats dans l'hygiène et la thérapeutique infantiles, le suc de viande de cheval est, en général, mal toléré par les jeunes enfants, et produit souvent des accidents toxiques, bien connus, qu'on peut reproduire presque infailliblement dans les expérimentations sur les animaux.

Il y a encore deux autres points à considérer, qui sont d'une importance capitale, en l'espèce.

a). Tandis que le suc de viande préparé dans les familles n'est jamais aseptique, le suc de viande de bœuf, sous forme de Carnine Lefrancq, est absolument aseptique. Tous les médecins pourront, en effet, contrôler cette assertion en s'assurant que la Carnine Lefrancq ne cultive sur aucun milieu, et peut être injectée dans la cavité péritonéale des animaux sans produire aucuns troubles.

b). La Carnine Lefrancq doit ses propriétés vitales, son pouvoir stimulant des fonc-



tions digestives et de la nutrition, à la présence des diastases solubles du plasma musculaire, qu'elle conserve intactes.

Le lait stérilisé ou bouilli, est au contraire dénué de toute vitalité, constituant, dès lors, un aliment beaucoup moins parfait que le lait de la mère ou de la nourrice, tété par l'enfant.

Dans l'allaitement artificiel, la Carnine Lefrancq, avec ses ferments solubles, devait donc être indiquée, théoriquement, comme un corroborant utile de l'alimentation des enfants, d'autant plus que le suc de viande de bœuf contient, à peu près la même quantité de matières albuminoïdes que le lait de la femme, (suc de viande de bœuf, 25 grammes pour mille; lait de femme, 23 grammes, environ, pour mille.)

On peut, sous ce rapport, considérer la Carnine Lefrancq comme un *lait carné*.

Réponse à la question posée. — D'après les lettres de nos correspondants, la Carnine Lefrancq rend de grands services chez les enfants en bas âge, dans un certain nombre de cas encore assez fréquents.

Il doit être bien entendu, d'ailleurs, que ce ne sont, en définitive, que des cas relativement exceptionnels et que la Carnine ne doit être employée que là où l'alimentation habituelle des enfants se trouve absolument en défaut.

Ceci posé, nous devons rappeler à nos lecteurs, que nous avons publié plusieurs observations où l'emploi de la Carnine Lefrancq, chez les enfants âgés de moins d'un an qui ont été, pour ainsi dire ressuscités par ce reconstituant, alors qu'ils ne pouvaient tolérer ni le lait ni les bouillies ni

les œufs ou le bouillon. Un de ces enfants n'avait que quatre mois et demi.

Un autre, âgé de 12 mois, avait déperî à plusieurs reprises, à la suite de modifications apportées à son régime par des changements réitérés de nourrices.

Au commencement de la deuxième année, on essaya d'ajouter au régime lacté des bouillies, des œufs, du bouillon, que l'enfant digérait bien.

Mais la balance, hélas, accusait un état tout à fait stationnaire dans la courbe de son poids.

C'est alors que le médecin de la famille eut l'idée de faire prendre à l'enfant, en plusieurs fois, une cuillerée à café de Carnine Lefrancq, dissoute dans un demi-verre de lait ou d'eau.

Quelques jours de ce régime suffirent à stimuler toutes les fonctions de l'enfant qui augmenta rapidement de poids. On essaya d'abandonner la Carnine, et la nutrition du bébé subit une dépression sensible.

A ce propos, il convient de dire que cette pratique a une grande analogie avec le traitement préconisé par Auvar, contre certaines formes d'athrésie, où il fait donner au bébé, avant chaque tétée, 1 à 2 cuillerées à café de bouillon de bœuf frais, fait sans légumes.

Mieux vaut, en pareil cas, donner à l'enfant, avant chaque tétée, une cuillerée à café d'un mélange de 1 cuillerée à café de Carnine Lefrancq et de trois cuillerées à bouche d'eau ou de lait stérilisé froid.

Dans un prochain article, nous ferons connaître, par le menu, tous les petits moyens de faire prendre la Carnine Lefrancq par les enfants de tout âge, d'après l'expérience des médecins, fort nombreux, qui ont l'extrême obligeance de nous communiquer leurs observations.



Je vous serais très reconnaissant de vouloir bien expédier à Nancy, au Commandant X..., 2 flacons de votre excellente Carnine Lefrancq. Ils sont destinés à une fillette de ma famille actuellement convalescente d'une cholérine infectieuse grave. Ci-inclus, un mandat-poste de 17 fr.

Docteur G. Royer, Melun (Seine-et-Marne).

Tous les produits similaires ne valent pas un centième de la **Carnine Lefrancq**.

Docteur Pons,
Flayosc (Var).

La **Carnine Lefrancq** est un produit merveilleux, j'en ai eu des résultats absolument surprenants.

Docteur A. Debaq,
Verberie (Oise).

Je suis toujours fidèle à votre excellente **Carnine Lefrancq**.

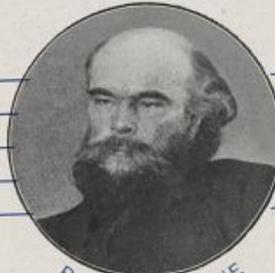
Docteur Lucien Sigot,
Ex-Interne des Hôpitaux
Philippeville (Algérie).

J'ai été très satisfait des résultats obtenus avec la **Carnine Lefrancq**; c'est le véritable médicament de toutes les débilites organiques. Votre excellent produit est un tonique parfait, un stimulant merveilleux de la nutrition.

Docteur Clauda,
Carcassonne (Aude).

J'ai déjà expérimenté la **Carnine Lefrancq** plusieurs fois, et les résultats obtenus ont dépassé mes espérances. Je vous serais reconnaissant de vouloir bien me faire envoyer 2 flacons. Ci-joint un mandat de 17 fr.

Docteur Marcel Lévy,
Médecin de colonisation,
Penthièvre (Algérie).



PAUL VERLAINE

LA BONNE CHANSON

▽ ▽ ▽

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

O bien-aimée.

L'étang reflète
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...

Rêvons : c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

Je donne actuellement mes soins à un jeune homme atteint d'anémie profonde consécutive à des hématuries survenues il y a deux mois et demi par suite d'ulcération stomacale. Après cicatrisation de cette lésion et un régime lacté permanent, ce malade avait une intolérance absolue pour toute nouvelle alimentation, il s'anémiait très rapidement et dépérissait chaque jour. Je conseillai à la mère d'essayer la **Carnine Lefrancq**; mon malade la supporte fort bien depuis environ quinze jours. Les vomissements ont disparu et je suis heureux de vous signaler ces résultats encourageants après l'absorption d'un premier flacon.

Docteur F.-H. Brunet, Cherbourg.

Le Professeur LE DENTU

Jean-François-Auguste Le Dentu est né à la Basse-Terre (Guadeloupe), le 21 Juin 1841, d'origine normande et bretonne par ses grands parents paternels, d'origine italienne et bretonne par ses grands parents maternels. Il a fait ses études classiques au Lycée Louis-le-Grand, et ses études médicales à la Faculté de Médecine de Paris, de 1859 à 1867.

Externe des Hôpitaux en 1861, interne en 1862, aide d'anatomie en 1864, prosecteur en 1867, il se fait recevoir docteur en 1868, et conquiert l'agrégation en 1869. En 1872, il est nommé chirurgien des Hôpitaux et obtient la chaire de Clinique chirurgicale en 1890. C'est à l'Hôpital Necker qu'il donna son enseignement de 1890 à 1903; puis jusqu'en 1908, il a professé à l'Hôtel-Dieu. Il vient de prendre sa retraite.

Les principaux ouvrages de cet éminent chirurgien sont les suivants : *Recherches anatomiques et considérations physiologiques sur la circulation veineuse du pied et de la jambe* (1868); *Des anomalies des testicules* (1869); *Traité des maladies des voies urinaires* (1880, en collaboration avec M. Voillemier); *Affections chirurgicales des reins* (1889); *Traité de chirurgie clinique et opératoire* (en collaboration avec M. Pierre Delbet; 10 vol.); *Traité de Clinique chirurgicale* (1904); *Traité du cancer du sein*; etc.

Malgré de nombreux écrits sur les maladies des voies urinaires, le professeur Le Dentu ne s'est jamais absolument spécialisé.

Le professeur Le Dentu fait partie de l'Académie de Médecine depuis 1889 (section de médecine opératoire). Nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1871, il a été promu officier en 1897.



Je continue toujours à me servir de la **Carnine Lefrancq** et j'en obtiens de merveilleux résultats, même chez les tout petits enfants.

Docteur E. Ruault,
La Pooté (Mayenne).

La **Carnine Lefrancq** est un excellent produit que j'aime à prescrire. En ce moment, encore, j'en constate les bons résultats chez une enfant très affaiblie par une coqueluche de quatre mois coupée d'une broncho-pneumonie.

Docteur Bresselle,
9 bis, rue de l'Église,
Le Vésinet (Seine-et-Oise).

Je déclare avoir obtenu, avec la **Carnine Lefrancq**, des services importants, surtout dans le traitement de la gastro-entérite des nourrissons.

Docteur Gaudin,
Roche-la-Molière (Loire).

Un mot sur un cas à propos de la **Carnine Lefrancq** : j'ai obtenu un résultat incroyable sur une fillette de 20 mois, atteinte d'une entérite chronique, avec trois cuillerées à café par jour. L'enfant a changé à vue d'œil et a augmenté de deux livres en 20 jours de temps. C'est splendide n'est-ce pas ?

Docteur G. Spanelly,
Routot (Eure).

SOUVENEZ-VOUS

que la

CARNINE LEFRANCQ

est préparée avec du Suc Musculaire de **BŒUF**, pas autre chose
et que ce Suc musculaire est

CONCENTRÉ dans le VIDE et à FROID

Si la CARNINE LEFRANCQ était préparée avec le Suc Musculaire, tel qu'il sort des presses, son prix de vente serait inférieur à celui de tous les produits qu'on lui oppose, parce que notre organisation et nos moyens d'action, en ce qui concerne cette industrie sont

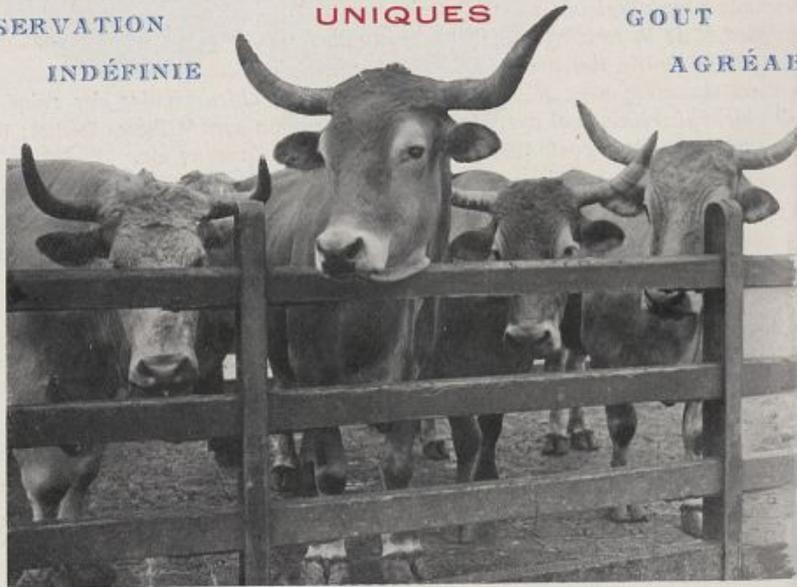
CONSERVATION

UNIQUES

GOUT

INDÉFINIE

AGRÉABLE



Peut-on, raisonnablement, comparer ces animaux avec les vieux chevaux étiques qu'on traîne à l'abattoir et qu'on se hâte de tuer pour ne pas les voir mourir ?

Personne n'ignore que la viande de cheval est bien moins chère que la viande de bœuf, et comme un cheval, à poids égal, est beaucoup plus cher qu'un bœuf, il est de toute évidence qu'on n'abat que des chevaux vieux, usés, impropres à tout service.

Dépôt général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris.



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 32

JANVIER 1909 (2)

ABONNEMENT

UN AN. - { FRANCE. . . 12 FR.
ÉTRANGER . . 15 FR.

PIERROT

Guy de Maupassant

A Henri Roujon.

M^{me} Lefèvre était une dame de campagne, une veuve, une de ces demi-paysannes à rubans et à chapeaux à falbalas, de ces personnes qui parlent avec des cuirs, prennent en public des airs grandioses, et cachent une âme de brute prétentieuse sous des dehors comiques et chamarrés, comme elles dissimulent leurs grosses mains rouges sous des gants de soie écrue.

Elle avait pour servante une brave campagnarde toute simple, nommée Rose.

Les deux femmes habitaient une petite maison à volets verts, le long d'une route, en Normandie, au centre du pays de Caux.

Comme elles possédaient, devant l'habitation, un étroit jardin, elles cultivaient quelques légumes.

Or, une nuit, on vola une douzaine d'oignons.

Dès que Rose s'aperçut du larcin, elle courut prévenir Madame, qui descendit en jupe de laine. Ce fut une désolation et une terreur. On avait volé, volé M^{me} Lefèvre ! Donc, on volait dans le pays, puis on pouvait revenir.

Et les deux femmes effarées contemplaient les traces de pas, bavardaient, supposaient des choses : « Tenez, ils ont passé par là. Ils ont mis leurs pieds sur le mur; ils ont sauté dans la plate-bande. »

Et elles s'épouvantaient pour l'avenir. Comment dormir tranquilles maintenant !

Le bruit du vol se répandit. Les voisins arrivèrent, constatèrent, discutèrent à leur tour; et les deux femmes expliquaient à chaque nouveau venu leurs observations et leurs idées.

Un fermier d'à côté leur offrit ce conseil : « Vous devriez avoir un chien. »

C'était vrai, cela; elles devraient avoir un

Tous les produits similaires ne valent pas un centième de la Carnine Lefrançq.
Docteur Pens, Flayosc (Var).

chien, quand ce ne serait que pour donner l'éveil. Pas un gros chien, Seigneur ! Que feraient-elles d'un gros chien ! Il les ruinerait en nourriture. Mais un petit chien (en Normandie, on prononce *quin*), un petit freluquet de « quin » qui jappe.

Dès que tout le monde fut parti, M^{me} Lefèvre discuta longtemps cette idée de chien. Elle faisait, après réflexion, mille objections, terrifiée par l'image d'une jatte pleine de pâtée; car elle était de cette race parcimonieuse de dames campagnardes qui portent toujours des centimes dans leur poche pour faire l'aumône ostensiblement aux pauvres des chemins, et donner aux quêtes du dimanche.

Rose, qui aimait les bêtes, apporta ses raisons et les défendit avec astuce. Donc, il fut décidé qu'on aurait un chien, un tout petit chien.

On se mit à sa recherche, mais on n'en trouvait que des grands, des avaleurs de soupe à faire frémir. L'épicier de Rolleville en avait bien un, tout petit; mais il exigeait qu'on le lui payât deux francs, pour couvrir ses frais d'élevage. M^{me} Lefèvre déclara qu'elle voulait bien nourrir un « quin », mais qu'elle n'en achèterait pas.

Or le boulanger, qui savait les événements, apporta, un matin, dans sa voiture, un étrange petit animal tout jaune, presque sans pattes, avec un corps de crocodile, une tête de renard et une queue en trompette, un vrai panache, grand comme tout le reste de sa personne. Un client cherchait à s'en défaire. M^{me} Lefèvre trouva fort beau ce roquet immonde, qui ne coûtait rien. Rose l'embrassa, puis demanda comment on le nommait. Le boulanger répondit : « Pierrot ».

Il fut installé dans une vieille caisse à savon et on lui offrit d'abord de l'eau à boire. Il but. On lui présenta ensuite un morceau de pain. Il mangea. M^{me} Lefèvre, inquiète, eut une idée : « Quand il sera bien accoutumé à la maison, on le laissera libre. Il trouvera à manger en rôdant par le pays ».

On le laissa libre, en effet, ce qui ne l'empêcha point d'être affamé. Il ne jappait d'ailleurs que pour réclamer sa pitance; mais, dans ce cas, il jappait avec acharnement.

Tout le monde pouvait entrer dans le jardin. Pierrot allait caresser chaque nouveau venu, et demeurait absolument muet.

M^{me} Lefèvre cependant s'était accoutumée à cette bête. Elle en arrivait même à l'aimer, et à lui donner de sa main, de temps en temps, des bouchées de pain trempées dans la sauce de son fricot.

Mais elle n'avait nullement songé à l'impôt,

et quand on lui réclama huit francs, — huit francs, Madame ! — pour ce freluquet de « quin » qui ne jappait seulement point, elle faillit s'évanouir de saisissement.

Il fut immédiatement décidé qu'on se débarrasserait de Pierrot. Personne n'en voulut, tous les habitants le refusèrent à dix lienes aux environs. Alors on résolut faute d'autre moyen, à lui faire « piquer du mas ».

« Piquer du mas », c'est « manger de la marne ». On fait piquer du mas à tous les chiens dont on veut se débarrasser.

Au milieu d'une vaste plaine, on aperçoit une espèce de hutte, ou plutôt un tout petit toit de chaume, posé sur le sol. C'est l'entrée de la marnière. Un grand puits tout droit s'enfonce jusqu'à vingt mètres sous terre, pour aboutir à une série de longues galeries de mines.

On descend une fois par an dans cette carrière, à l'époque où l'on marne les terres. Tout le reste du temps elle sert de cimetière aux chiens condamnés; et souvent, quand on passe auprès de l'orifice, des hurlements plaintifs, des aboiements furieux ou désespérés, des appels lamentables montent jusqu'à vous.

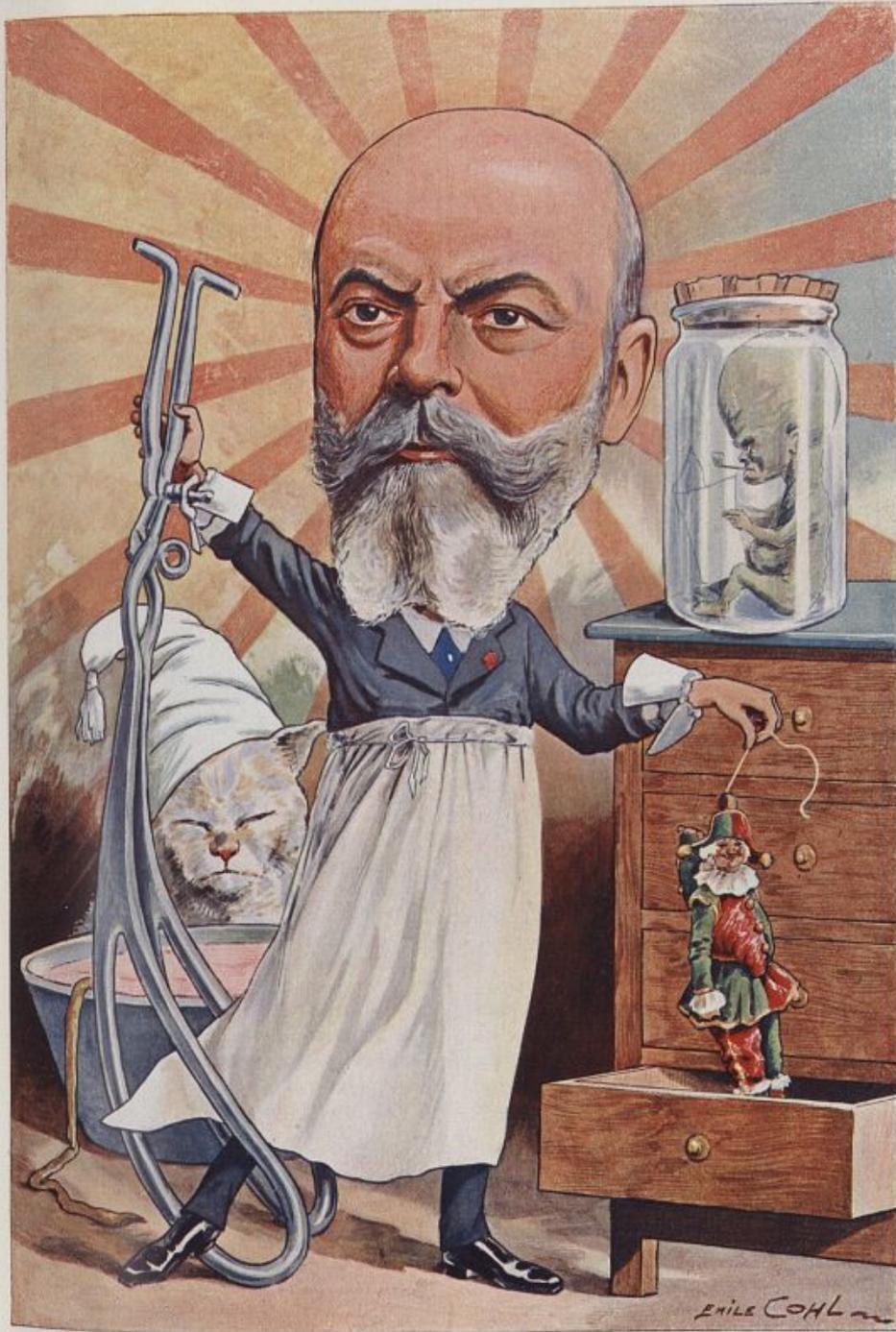
Les chiens des chasseurs et des bergers s'enfuient avec épouvante des abords de ce trou gémissant; et, quand on se penche au-dessus, il sort de là une abominable odeur de pourriture.

Des drames affreux s'y accomplissent dans l'ombre.

Quand une bête agonise depuis dix à douze jours dans le fond, nourrie par les restes immondes de ses devanciers, un nouvel animal, plus gros, plus vigoureux certainement, est précipité tout à coup. Ils sont là, seuls, affamés, les yeux luisants. Ils se guettent, se suivent, hésitent, anxieux. Mais la faim les presse; ils s'attaquent, luttent longtemps, acharnés; et le plus fort mange le plus faible, le dévore vivant.

Quand il fut décidé qu'on ferait « piquer du mas » à Pierrot, on s'enquit d'un exécuteur. Le cantonnier qui binait la route demanda dix sous pour la course. Cela parut follement exagéré à M^{me} Lefèvre. Le goujat du voisin se contentait de cinq sous; c'était trop encore; et, Rose ayant fait observer qu'il valait mieux qu'elles le portassent elles-mêmes, parce qu'ainsi il ne serait pas brutalisé en route et averti de son sort, il fut résolu qu'elles iraient toutes les deux à la nuit tombante.

On lui offrit, ce soir-là, une bonne soupe avec un doigt de beurre. Il l'avalait jusqu'à la dernière goutte et, comme il remuait la queue de contentement, Rose le prit dans son tablier.



Le Professeur PINARD

Elles allaient à grands pas, comme des maraudeurs, à travers la plaine. Bientôt elles aperçurent la marnière et l'atteignirent; M^{me} Lefèvre se pencha pour écouter si aucune bête ne gémissait. — Non — il n'y en avait pas; Pierrot serait seul. Alors Rose, qui pleurait, l'embrassa, puis le lança dans le trou; et elles se penchèrent toutes deux, l'oreille tendue.

Elles entendirent d'abord un bruit sourd; puis la plainte aiguë, déchirante, d'une bête blessée, puis une succession de petits cris de douleur, puis des appels désespérés, des supplications de chien qui implorait, la tête levée vers l'ouverture.

Il jappait, oh! il jappait!

Elles furent saisies de remords, d'épouvante, d'une peur folle et inexplicable; et elles se sauvèrent en courant. Et, comme Rose allait plus vite, M^{me} Lefèvre criait: « Attendez-moi, Rose, attendez-moi! »

Leur nuit fut hantée de cauchemars épouvantables.

M^{me} Lefèvre rêva qu'elle s'asseyait à table pour manger la soupe, mais, quand elle découvrait la soupière, Pierrot était dedans. Il s'élançait et la mordait au nez.

Elle se réveilla et crut l'entendre japper encore. Elle écouta; elle s'était trompée.

Elle s'endormit de nouveau et se trouva sur une grande route interminable, qu'elle suivait. Tout à coup, au milieu du chemin, elle aperçut un panier, un grand panier de fermier, abandonné; et ce panier lui faisait peur.

Elle finissait cependant par l'ouvrir, et Pierrot, blotti dedans, lui saisissait la main, ne la lâchait plus; et elle se sauvait éperdue, portant ainsi au bout du bras le chien suspendu, la gueule serrée.

Au petit jour, elle se leva, presque folle, et courut à la marnière.

Il jappait, il jappait encore, il avait jappé toute la nuit. Elle se mit à sangloter et l'appela avec mille petits noms caressants. Il répondit avec toutes les inflexions tendres de sa voix de chien.

Alors elle voulut le revoir, se promettant de le rendre heureux jusqu'à sa mort.

Elle courut chez le puisatier chargé de l'extraction de la marnière, et elle lui raconta son cas. L'homme écoutait sans rien dire. Quand elle eut fini, il prononça: « Vous voulez votre quin? Ce sera quatre francs. »

Elle eut un sursaut; toute sa douleur s'éleva du coup.

« Quatre francs! vous vous en feriez mourir! quatre francs! »

Il répondit: « Vous croyez que j'vas apporter mes cordes, mes manivelles, et monter tout ça, et m'en aller là-bas avec mon garçon et m'faire mordre encore par votre maudit quin, pour l' plaisir de vous le r'donner? fallait pas l' jeter. »

Elle s'en alla, indignée. — Quatre francs!

Aussitôt rentrée, elle appela Rose et lui dit les prétentions du puisatier. Rose, toujours résignée, répétait: « Quatre francs! c'est de l'argent, Madame. »

Puis, elle ajouta: « Si on lui jetait à manger, à ce pauvre quin, pour qu'il ne meure pas comme ça? »

M^{me} Lefèvre approuva, toute joyeuse; et les voilà reparties, avec un gros morceau de pain beurré.

Elles le coupèrent par bouchées qu'elles lançaient l'une après l'autre, parlant tour à tour à Pierrot. Et sitôt que le chien avait achevé un morceau, il jappait pour réclamer le suivant.

Elles revinrent le soir, puis le lendemain, tous les jours. Mais elles ne faisaient plus qu'un voyage.

Or, un matin, au moment de laisser tomber la première bouchée, elles entendirent tout à coup, un aboiement formidable dans le puits. Ils étaient deux! On avait précipité un autre chien, un gros!

Rose cria: « Pierrot! » Et Pierrot jappa, jappa. Alors on se mit à jeter la nourriture; mais, chaque fois elles distinguaient parfaitement une bousculade terrible, puis les cris plaintifs de Pierrot mordu par son compagnon, qui mangeait tout, étant le plus fort.

Elles avaient beau spécifier: « C'est pour toi, Pierrot! » Pierrot, évidemment, n'avait rien.

Les deux femmes, interdites, se regardaient; et M^{me} Lefèvre prononça d'un ton aigre: « Je ne peux pourtant pas nourrir tous les chiens qu'on jetera là-dedans. Il faut y renoncer. »

Et, suffoquée à l'idée de tous ces chiens vivant à ses dépens, elle s'en alla, emportant même ce qui restait du pain qu'elle se mit à manger en marchant.

Rose la suivit en s'essuyant les yeux du coin de son tablier bleu.

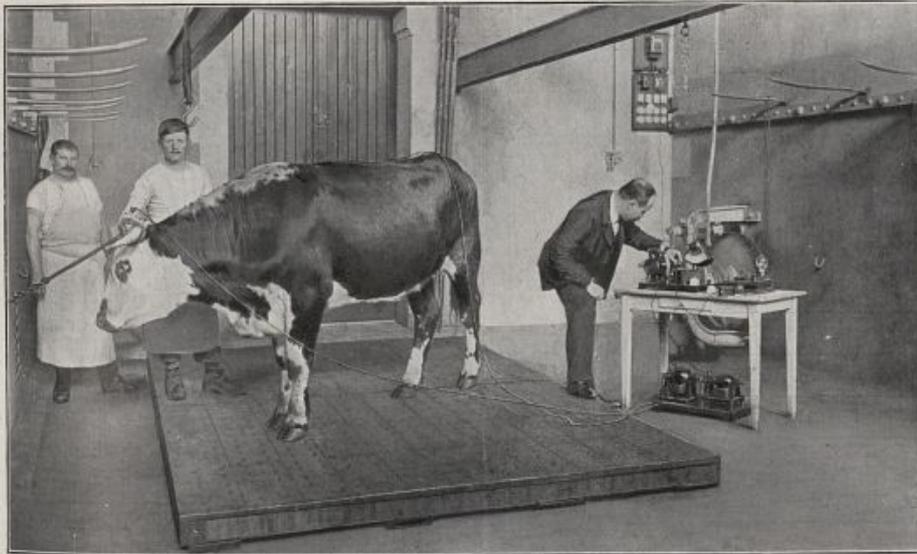
GUY DE MAUPASSANT.

LA CARNINE LEFRANÇO EST UNE VÉRITABLE SOURCE D'ÉNERGIE

Par arrêté du Préfet de Police, en date du 17 Décembre 1907, la Carnine Lefrancq a été autorisée à des expériences d'abatage des bœufs par l'électricité, dans son propre Abattoir, sous le contrôle du service vétérinaire sanitaire.

Le courant utilisé pour l'électrocution de nos bœufs est un courant intermittent établi et interrompu 100 fois par seconde et dont la durée à chaque passage est de 1/1000^e de seconde.

Il est produit par un groupe transformateur composé d'un moteur à courant alternatif branché sur le secteur de la Rive Gauche (que nous possédons à l'Abattoir) entraînant une dynamo à courant continu 200 volts environ. Selon l'application, ce courant est réglé à l'aide d'un réducteur de potentiel; il traverse un interrupteur, un milliampèremètre et, par des électrodes appropriées, le corps de l'animal à électrocuter. Le pôle positif est appliqué sur les lombes et le pôle négatif sur le sommet de la tête.



LA SALLE D'ÉLECTROCUTION DANS L'ABATTOIR DE LA CARNINE LEFRANCO

Ce courant supprime les fonctions des différents centres nerveux et, à une intensité suffisante, arrête les mouvements du cœur et les fonctions respiratoires. Ce résultat est obtenu après deux minutes au maximum de l'application et sans douleur pour l'animal, l'anesthésie complète étant produite dès l'envoi du courant.

Pour électrocuter un bœuf, nous utilisons un courant d'environ 160 volts et 100 milliampères.

— Nous n'avons pas encore définitivement adopté ce mode d'abatage et ne le ferons qu'après avoir reconnu qu'il présente des avantages. Actuellement, nous procédons, dans le laboratoire de l'usine de la CARNINE LEFRANCO, à des expériences très complètes et comparatives, sur les modifications que peut apporter le courant électrique dans le tissu musculaire des bœufs qui y sont soumis.

NOUS AFFIRMONS ET GARANTISSONS

Nous laissons à MM. les Médecins le soin de conclure pourquoi pareille déclaration n'est faite au sujet d'aucune des préparations qui leur sont offertes comme « zomothérapiques ».

USINE MODÈLE
à Romainville (Seine)

CAPITAL : 1.600.000 fr.
entièrement versés.

que la **CARNINE LEFRANCO** ne contient ni cheval, ni sang, ni albumine ajoutée, ni aucune drogue, mais

UNIQUEMENT

du suc musculaire de bœuf

CONCENTRÉ

dans le VIDE et à FROID

La Zomothérapie, instituée par MM. Richet et Héricourt, est un traitement par le suc musculaire de BŒUF.

Ils n'ont donc rien de zomothérapique, tous ces produits étranges qu'on propose comme tels.

ANÉMIE
CHLOROSE
NEURASTHÉNIE
DÉBILITÉ
FAIBLESSE
CONVALESCENCES
ANOREXIE
ESTOMAC
INTESTINS
ALIMENTATION
TUBERCULOSE



Si la **CARNINE LEFRANCO** était préparée avec le suc musculaire, tel qu'il sort des presses, c'est-à-dire

NON CONCENTRÉ

son prix de vente serait inférieur à tous ceux des produits qu'on lui oppose.

De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment PURE ou étendue d'un liquide quelconque (bouillon excepté) et eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

Le plus Énergique

RECONSTITUANT

dont dispose la Médecine

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

Le Professeur PINARD

Adolphe Pinard est né à Méry-sur-Seine, en 1844. Tout d'abord étudiant en pharmacie, il bifurquait bientôt, commençait la médecine et, en 1867, arrivait à l'internat.

En 1870, la guerre éclate, et bientôt après, c'est le siège de Paris. Le jeune interne fait brillamment son devoir, et reçoit la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

En 1874, il est reçu docteur; en 1882, il est accoucheur des Hôpitaux; puis, peu après, agrégé. Enfin, en 1889, il obtient la chaire de Clinique d'accouchement à l'annexe de la Maternité devenue aujourd'hui la Clinique Baudelocque, où nous le trouvons encore, formant de nombreux élèves, médecins et sages-femmes.

Ce qui caractérise l'enseignement et la pratique de ce maître, c'est le souci de l'enfant; ce qu'il veut avant tout, c'est sauver autant de vies qu'il est possible, c'est éviter toutes les opérations qui, sans une nécessité absolue, peuvent sacrifier l'enfant sous prétexte de sauver la mère. Aussi, pour diminuer le nombre exagéré des fœticides, s'est-il fait le rénovateur, en France, de la symphyséotomie, et l'ardent propagandiste de l'opération césarienne, dont il répète volontiers que tout médecin doit être capable, en cas d'urgence; aussi a-t-il créé de toutes pièces cet art, la puériculture qui, non seulement entoure l'enfant, à sa naissance, de tous les soins qui doivent assurer son existence, mais encore le prend avant sa naissance même, dans le sein de sa mère, où il le protège en imposant à la femme enceinte des précautions qui lui permettraient de mettre au monde un enfant aussi vigoureux que possible, et parfois même de terminer heureusement une grossesse fortement compromise.



Le nombre est ainsi considérable, des existences qu'a pu sauver le professeur Pinard.

Le même sentiment qui a orienté la conduite du célèbre accoucheur l'a déterminé, en plusieurs circonstances — dont quelques-unes, récentes, sont encore présentes à la mémoire de tous les médecins — à prendre la défense de confrères et de sages-femmes traînés devant les tribunaux, et dont le seul tort était d'avoir fait preuve de trop d'initiative et de trop de dévouement. Avocat improvisé, déployant dans ces plaidoiries pour la défense de la justice, et dans l'intérêt même des futures mères, une éloquence admirable, faite de science et de conscience, le maître a toujours réussi à démontrer l'inanité des accusations portées sur quelques-uns de ses élèves.

Parmi les ouvrages du professeur Pinard, citons : *Les vices de conformation du bassin, étudié au point de vue de la forme et des diamètres antéro-postérieurs*; *Traité du palper abdominal, étude d'anatomie obstétricale normale et pathologique*; *Traité de l'infection puerpérale*, en collaboration avec M. Wallich, 1896.

Le professeur Pinard est membre de l'Académie de Médecine depuis 1892. Il est toujours Chevalier de la Légion d'Honneur.

LA CARNINE LEFRANCO



Un Essai de Photographie en Couleurs
 Notre photographe a pris ce cuirassier
 à la caserne de l'École Militaire, à Paris
 Pose : 8 secondes.

est une **CUIRASSE**

THÉRAPEUTIQUE

« Il y a dans le jus de viande
 « certaines substances qui viennent
 « se fixer sur les cellules nerveuses.
 « Une fois que ces cellules ner-
 « veuses se trouvent imprégnées par
 « ces substances, elles ne peuvent
 « plus absorber le poison des
 « microbes et alors celui-ci circule
 « dans l'organisme sans pouvoir
 « offenser les cellules nerveuses,
 « parce que ces cellules, saturées
 « par d'autres substances, sont
 « réfractaires à l'imprégnation, à
 « l'imbibition par le poison des
 « microbes.

« C'est à peu près ce qui se passe
 « avec un écheveau de soie qui, une
 « fois colorée, ne peut plus fixer une
 « nouvelle matière colorante. Si, au
 « contraire, cet écheveau était blanc,
 « il prendrait toute la matière colo-
 « rante du bain où on l'aurait
 « plongé; mais une fois qu'il est
 « teint, il a fixé une couleur et n'en
 « prend plus d'autre. De même, les
 « cellules nerveuses, une fois qu'elles
 « se sont imbibées des substances
 « contenues dans le suc musculaire
 « ne peuvent plus s'imbiber du
 « poison des microbes.

« Alors, peu à peu l'organisme se
 « débarrasse de ces poisons par les
 « émonctoires naturels. »

Charles RICHET,

Membre de l'Académie de Médecine.



JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE
N° 33
FÉVRIER 1909 (1)

ABONNEMENT
UN AN. - { FRANCE 12 FR.
ÉTRANGER 15 FR.

UN SAUVETAGE

Madame veuve Morisset, d'Issoudun, à monsieur Maurice Leblond, élève de mathématiques spéciales au collège.

Mon Dieu! monsieur Maurice, que j'aurais de chagrin si ma lettre vous choquait, vous faisait supposer que la meilleure amie de votre maman est une femme sans principes, indigne de l'estime de M^{me} Leblond et de la vôtre! Je ne vous l'aurais jamais écrite, cette lettre, jamais, jamais, sans un petit incident survenu hier, qui m'a renseignée sur des choses dont je ne me doutais même pas... Toute la nuit, j'ai réfléchi : « Dois-je écrire à M. Maurice? Dois-je ne pas écrire? » En me levant ce matin, j'étais bien décidée à me tenir tranquille, à ne rien écrire du tout. Et me voilà, je ne sais comment, une heure après, la plume à la main. Au moins, promettez-moi d'être discret, de ne pas montrer ma lettre à vos camarades, et de la brûler tout de suite après l'avoir lue?

Il y a bien longtemps que je vous connais, monsieur Maurice. Du temps que votre père et mon pauvre mari vivaient, ils étaient les meilleurs amis du monde; quand nous nous sommes trouvées veuves, presque en même temps, votre maman et moi, nous avons tâché de nous consoler en nous rapprochant, en parlant de ceux qui étaient partis. Vous étiez alors, non pas le grand jeune homme d'à présent, mais un petit collégien à veste de velours, à col rabattu, à culotte courte, blond, rose et mignon comme une fille... Si on m'avait dit que ce petit Maurice me ferait la cour, cela m'aurait semblé risible, bien sûr! Et si l'on avait ajouté que moi-même!... Enfin, n'allons pas trop vite...



MARCEL PRÉVOST

CARNINE LEFRANCO

Anémie-Chlorose

Vous aviez beau grandir, moi je vous voyais enfant, comme vous voyait votre mère, jusqu'à certain soir où, invitée à dîner chez elle et placée entre elle et vous, j'ai senti que vous me faisiez le pied sous la table... J'ai été si surprise d'abord, que je n'ai pas pu croire que c'était vrai. Le soulier du voisin rencontre la bottine de la voisine, ce n'est parfois qu'un effet du hasard, n'est-ce pas? Mais quand la bottine s'étant discrètement retirée, le soulier la poursuit, veut la ramener et, par toutes sortes de petites pressions et de chocs légers, s'efforce d'engager la conversation, il n'y a plus à douter : même une honnête femme est obligée de comprendre. Rendez-moi cette justice que je me suis conduite, cette fois-là comme toutes les autres, en honnête femme. Ma bottine n'a rien répondu à votre soulier, et vous n'avez réussi qu'à me couper l'appétit, de saisissement. « Comment! me disais-je, le dîner fini, tout en causant avec votre chère maman, comment! ce petit Maurice Leblond, de si bonne famille, si bien élevé, se permet de faire le pied à table à une amie de sa mère! Un enfant de son âge! » Et je vous regardais, et j'étais bien obligée de m'avouer que vous n'étiez déjà plus si enfant que ça. C'était l'an dernier, vers la fin de l'hiver; vous étiez aussi grand qu'aujourd'hui, aussi fort; vous n'aviez guère moins de poil au menton, et vous n'en aviez pas davantage sur les lèvres... Mais on ne pouvait plus s'y tromper : vous étiez un jeune homme, et bien sûr, quand vous passiez dans les rues, les petites ouvrières devaient déjà vous dévisager...

« N'importe, pensai-je. Dix-neuf ans, c'est tout de même un peu tôt pour songer aux femmes, surtout quand on se prépare aux grandes écoles. Il aura le temps de s'amuser quand il aura ses diplômes. » Et j'ai fait semblant de ne plus m'apercevoir des regards que vous me lanciez et des tendresses de votre soulier pour ma bottine.

Alors, vous m'avez écrit. Vous avez osé m'écrire, chez moi, des lettres de déclaration, en me suppliant de vous répondre en poste restante! Elles étaient même très jolies, vos lettres, monsieur Maurice. Je les ai gardées : je les relis souvent. C'est dommage que vous ayez choisi la carrière des sciences, car vous auriez pu certainement avec le talent de tourner les phrases que vous avez, vous faire une belle place dans la littérature... Il y a surtout une poésie que vous m'avez envoyée le mois passé,

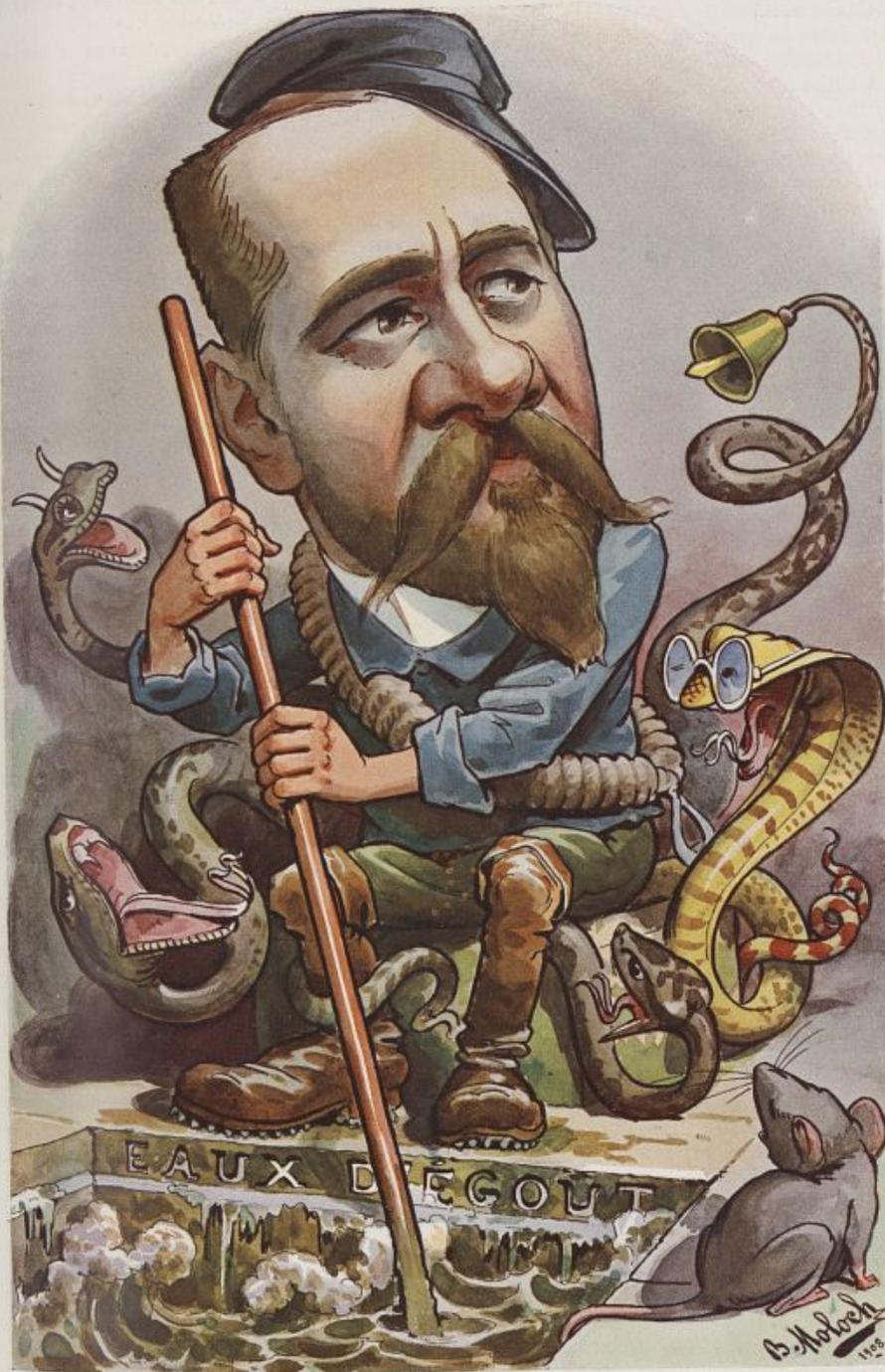
qui est tout à fait réussie : vous rappelez-vous? il s'agit d'un lac où vous êtes censé vous être promené en bateau avec moi. Je sais les vers par cœur :

*O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !...*

Ah! ce n'est pas pour faire mon éloge, mais je crois que peu de femmes à Issoudun auraient résisté comme moi! D'abord, monsieur Maurice, je pense que vous vous en doutez, mais vous êtes très joli garçon. Vous avez la figure fine de votre chère maman, qui a été si belle, et avec ça vous paraissez encore plus vigoureux que feu M. Leblond, qui a eu tant de succès dans le département! C'est quelque chose d'être la première femme à laquelle un beau garçon comme vous prête son attention! Et puis vous êtes si bien élevé! Vous êtes si respectueux avec moi, sauf cette mauvaise habitude de me faire le pied à table! Je vous résistais toujours; je ne répondais pas à vos lettres; mais de là à dire que tout cela m'ait laissée indifférente, que je n'aie pas été un peu troublée... non, je mentirais si je le disais. Seulement, j'étais retenue, vous comprenez, d'abord par les principes, puis par mon amitié pour votre maman... J'aurais eu des scrupules à détourner de son travail, de ses mathématiques, un jeune homme qui avait besoin de tout son temps pour préparer l'École Centrale.

Voilà pourquoi, mon cher monsieur Maurice, au bout d'un an de cour, vous n'avez rien obtenu de moi, rien du tout, pas même un baiser sur la main...

Or, voilà qu'hier (c'est l'incident auquel je faisais allusion) j'étais allée à la recette pour toucher des coupons, et j'attendais mon tour dans l'antichambre, quand, m'étant mise à la fenêtre par hasard, je vous vis passer. Vous aviez votre serviette sous le bras; vous vous rendiez au collège pour le cours d'après-midi. Au tournant de la rue, une femme qui venait en sens contraire faillit vous heurter; et je vous vis, non sans surprise, au lieu de la laisser passer, engager la conversation avec elle comme avec une ancienne connaissance. Et quelle femme! Non, vrai! monsieur Maurice, je vous croyais meilleur goût! Une des plus horribles filles de la ville, une femme qui a été dans une mauvaise maison pendant un an (c'est mon pauvre



Le Docteur Albert CALMETTE

mari qui le disait, je m'en souviens). Après quelques minutes de conversation, vous lui avez serré la main, en pleine rue, et vous lui avez crié : « A demain soir ! »

A demain soir !...

Ainsi, monsieur, vous allez voir des cocottes ? Vous que votre mère croit un petit saint, vous dépensez là votre temps, votre argent et votre santé ? Mais vous ne savez donc pas ce que c'est, mon pauvre enfant, que ces filles-là ? Vous n'avez pas de regret de leur donner le meilleur de votre jeunesse, les meilleurs battements de votre cœur et vos premiers baisers ? Et moi qui, vous trouvant si gentil, si intelligent, si bien élevé, me faisais un devoir de vous repousser, pour que l'on ne pût m'accuser de vous avoir, comme l'on dit, débauché ! Mais, débauché, vous l'êtes, malheureux, et de la pire façon. Ah ! si

j'avais su ! si je m'étais doutée ! j'aurais pu peut-être vous préserver !...

Cependant, j'y pense, tout n'est pas perdu encore, et l'on peut essayer de vous arracher aux mains de ces vilaines femmes. J'ai hésité à me confier à votre mère ; j'ai craint de l'alarmer ; elle vous aime tant ! elle est si loin de supposer !... Alors je me suis décidée à vous écrire. Venez me voir ce soir, chez moi, après huit heures. Je veux causer avec vous, vous donner des conseils de vraie amitié, et, s'il en est temps encore, sauver au moins votre avenir.

Venez. Je sais bien que je me compromets, que ma démarche paraîtrait extraordinaire à beaucoup. Mais, la main sur la conscience, c'est mon devoir que je remplis. Je dois bien cela à votre chère maman.

Marcel PRÉVOST.

PRŌDIGE OU MIRACLE ?



Un Marché en Serbie.

ALEXANDRIE (Egypte), 17 Novembre 1908.

Bien des fois, j'ai eu l'occasion de prescrire votre excellente préparation dans diverses affections. Toujours elle fut entre mes mains une arme puissante et victorieuse ; le succès qu'elle m'a fait obtenir dernièrement devrait plutôt être surnommé prodige ou miracle.

Il s'agit d'un individu M. K..., indigène, 27 ans, conducteur d'un tram électrique, atteint de diarrhée depuis 6 ans. La plupart des médecins de la ville, furent l'un après l'autre, consultés, et leurs prescriptions sont toutes restées inefficaces ; absorbants, antiseptiques intestinaux, toniques divers, tout fut inutile. Moi-même, consulté il y a 2 mois, et ayant dès le premier jour diagnostiqué une entérite tuberculeuse, suis resté inactif et comme désarmé.

*La seule arme qui devait anéantir le mal enraciné et rebelle à tous les traitements antérieurs, ce fut votre **Carnine Lefrancq** le meilleur, à mon avis, non seulement de tous les produits similaires, mais le meilleur antituberculeux, l'antituberculeux par excellence, le roi des antituberculeux.*

*Grâce à la **Carnine Lefrancq**, le nombre des selles est tombé progressivement chez mon malade, de 30 à 1 par jour. Il revient constamment à la clinique nationale. Il se trouve complètement guéri après l'ingestion de 7 demi-flacons. Il ne saurait trop exprimer sa vive et chaleureuse reconnaissance à la **Carnine Lefrancq**, reconnaissance à laquelle j'ajoute mes plus enthousiastes et plus sincères félicitations.*

Docteur Lotfi.

64, rue de la Colonne-Pompée, **Alexandrie.**

83 BŒUFS en 4 JOURS

La **Carnine Lefrancq** n'abat, dans son propre abattoir, et sous le contrôle d'un Vétérinaire Municipal, que des Bœufs âgés de 4 à 6 ans, en pleine activité physiologique et préalablement reposés.

ABATTOIRS	N° <i>138</i>	OCTROI DE PARIS.	BUREAU
	REGISTRE N° 218 bis.	DROIT DE MARCHÉ DANS LES ABATTOIRS.	ABATTOIRS
	Reçu de M. <i>La Carnine Lefrancq</i> , marchand boucher, la somme de <i>Huit francs et cent</i> (plus 0' 25' pour timbre) pour droit de marché applicable à <i>11 bœufs</i>		
	Paris, le <i>4 Janvier</i> 1909		
	L'Employé percepteur, } <i>[Signature]</i>		

PARIS.	N° <i>161</i>	OCTROI DE PARIS.	BUREAU
	REGISTRE N° 218 bis.	DROIT DE MARCHÉ DANS LES ABATTOIRS.	ABATTOIRS
	Reçu de M. <i>La Carnine Lefrancq</i> , marchand boucher, la somme de <i>Sept francs</i> (plus 0' 25' pour timbre) pour droit de marché applicable à <i>Douze 12</i>		
	Paris, le <i>4 Janvier</i> 1909		
	L'Employé percepteur, } <i>[Signature]</i>		

PARIS.	N° <i>241</i>	OCTROI DE PARIS.	BUREAU
	REGISTRE N° 218 bis.	DROIT DE MARCHÉ DANS LES ABATTOIRS.	ABATTOIRS
	Reçu de M. <i>La Carnine Lefrancq</i> , marchand boucher, la somme de <i>Douze francs</i> (plus 0' 25' pour timbre) pour droit de marché applicable à <i>16 Bœufs</i>		
	Paris, le <i>7 Janvier</i> 1909		
	L'Employé percepteur, } <i>[Signature]</i>		



Notre excellent confrère, M. le D^r Le Juge de Segrais, de Nantes, qui est un éminent praticien doublé d'un bibliophile érudit, a eu la gracieuse obligeance de nous communiquer les documents dont nous donnons aujourd'hui une reproduction photographique.

Nous l'en remercions vivement et sommes convaincus que la plupart de nos lecteurs lui sauront gré de nous avoir procuré le moyen de mettre sous leurs yeux cette page de médecine rétrospective.

A ce sujet, nous rappelons à MM. les Médecins que nous recevrons tous jours avec le plus grand plaisir, pour les reproduire dans **Chanteclair**, tous documents ou communications susceptibles d'intéresser le Corps Médical.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Française, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne

• • • • • Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. • • • • •
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64

M A R S 1758.

TOME VIII.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilège du Roi

Une ordonnance de M. Landeutte, Médecin du Roi, en son Hôpital Militaire, et membre du Collège Royal des Médecins de Nancy :

℞ Æthiop. mineral.
Gum. ammon.
Ireos florentin.
Milleped. pp
Diaphoret. mineral.
Pulyer. ari
Scammonii
Trochifcor. Scyllificor.
Benzoini
Syrup. de rhamno Cathar-
tico.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Mars. A Paris, ce 18 Février 1758.
BARON.

OBSERVATION

Sur un homme qui a rendu à plusieurs reprises des portions d'intestins par les selles, par M. SALGUES, Chirurgien à Sens.

Dans bien des cas la nature se conduit dans ses opérations d'une manière si mystérieuse, qu'il est difficile de pouvoir expliquer ses effets; l'Observation suivante en fournit une preuve.

Il y a quelques années qu'on vint me prier d'aller voir un jeune homme de 15 ans, fils du nommé Bourgon, Vigneron demeurant au Fauxbourg Notre-Dame de Sens; y étant arrivé, on me dit que depuis treize jours il souffroit de grandes douleurs dans le bas-ventre, que les plus vives se faisoient sentir autour de l'ombilic, qu'il vomissoit non-seulement tout ce qu'il prenoit, mais aussi les matières stercorales, & que pour tout secours on l'avoit saigné une fois, & fait prendre une potion huileuse & une dose de mercure crud, qui fut peu de tems après rejetée. A ce récit, mon premier soin fut d'examiner s'il n'y avoit pas un étranglement à quelqu'endroit du bas-ventre; mais n'ayant rien trouvé qui pût en approcher, je conclus qu'un *Volvulus* donnoit lieu à tous ces

accidens; le bas-ventre étoit fort tendu & douloureux, sur-tout aux environs de l'ombilic; la fièvre étoit aigue, & le malade dans des inquiétudes inexprimables, ne pouvant garder aucune situation; tel étoit l'état du malade lorsque je fus appelé. Le poulx étoit encore assez fort pour permettre la saignée, ce qui fit que dans le moment je lui tirai deux petites palettes de sang, & je lui fit faire des fomentations avec une forte décoction d'herbes émoullientes, précédées d'une embrocation: j'ordonnai aussi qu'on lui fit prendre des lavemens de la même décoction; tout fut exécuté. La nuit suivante le vomissement cessa, le ventre s'ouvrit, le malade rendit beaucoup de matières de couleur fort brune, d'une odeur fétide; aussitôt le ventre s'affaissa & tous les accidens cessèrent. Après cette première évacuation il en vint une seconde, dans laquelle il rendit une portion d'intestin grêle de vingt pouces de long, gangrenée par ses deux extrémités & dans quelques endroits de son corps; après l'avoir bien lavée je voulus le souffler, mais il ne me fut pas possible, l'air n'étoit pas plutôt infusé qu'il s'échappoit par plusieurs petits trous que la gangrène y avoit fait.

Le lendemain il en rendit encore une portion de six pouces de long, que je n'ai pas conservée; deux de mes Confreteres ont

vû l'une & l'autre portion. Après cet accident le malade ne pouvoit marcher qu'à demi courbé, & souffroit de vives douleurs après qu'il avoit mangé, quelquefois il vomissoit ce qu'il avoit pris. Je fis mon possible pour lui faire entendre que son salut dépendoit d'une grande diète, & qu'il ne devoit prendre que du bouillon, de la soupe & quelques œufs frais, afin que cette petite quantité d'alimens put passer dans le sang avant d'arriver à l'endroit où s'étoit fait la réunion des deux bouts d'intestin; toutes mes raisons furent inutiles, le malade voulut vivre à sa fantaisie; je l'abandonnai, & j'appris qu'il étoit mort d'une indigestion deux mois après son accident.

J'aurois fort désiré en faire l'ouverture; mais je n'appris sa mort que quinze jours après lorsqu'il n'étoit plus tems.

OBSERVATION

Sur un homme qui s'est fait l'opération de la castration sans accident fâcheux; par M. MAISTRAL, Médecin des Hôpitaux à Quimper.

En lisant dans le Journal du mois de Mars 1757, pag. 172, la seconde Lettre de M. Bianchi, adressée au Docteur Bassani, sur la

Le Docteur Albert CALMETTE

Actuellement Directeur de l'Institut Pasteur de Lille, le docteur Albert Calmette est né à Nice, en 1863.

C'est comme médecin de la Marine, puis des Colonies, qu'il fit ses premières armes; et c'est en cette qualité qu'il reçut, en 1890, la mission de créer, à Saïgon, le premier Institut Pasteur d'Indo-Chine. De cette époque datent ses études sur le venin des serpents, et ses recherches sur les moisissures saccharifiant l'amidon, sur la fermentation de l'opium, etc.

A son retour en France, en 1893, il obtenait d'être détaché à l'Institut Pasteur de Paris, et deux ans après, il était chargé par M. Pasteur de créer et de diriger l'Institut Pasteur de Lille.

Le Maître avait été bien inspiré, et nul choix ne pouvait être meilleur; car sous l'impulsion que lui donnait son fondateur, l'Institut de Lille prenait bientôt une importance considérable, tant par les travaux qui y étaient poursuivis avec succès, que par le nombre des élèves français et étrangers qui le fréquentaient.

C'est dans les laboratoires de cet établissement que le docteur Calmette mettait, au point de la pratique, la question de la sérothérapie antivenimeuse et celle de la sérothérapie antipesteuse (au retour d'une mission à Oporto, avec M. Salimbeni, pour l'étude de la peste, en 1899).

Les recherches que M. Calmette a poursuivies avec M. C. Guérin sur l'origine intestinale de la tuberculose pulmonaire, sont présentes à l'esprit de tous les médecins. Il est bien certain que si leur auteur n'a pas réussi à faire adopter sa théorie dans tout son exclusivisme, il n'en a pas moins introduit, dans l'étiologie, une notion nouvelle et féconde.

Les études que poursuit actuellement le docteur Calmette dérivent de cette notion, et offrent un intérêt passionnant; car il semble bien avoir établi qu'une infection tuberculeuse des bovidés, par la voie intestinale, si elle est modérée et atténuée dans de certaines proportions, confère à ces animaux une immunité incontestable, bien que de durée limitée, contre une nouvelle infection plus virulente. Il est permis de voir dans ces faits l'explication de l'immunité contre la tuberculose dont jouit une partie de l'humanité, et d'y entrevoir la possibilité de doter l'autre partie de cette même immunité.

Mais le docteur Calmette n'est pas seulement un savant de laboratoire; et suivant l'exemple de son illustre maître, il se préoccupe constamment des conditions d'une lutte pratique contre les fléaux populaires.

Ses recherches sur l'épuration biologique des eaux d'égout, poursuivies de 1903 à 1908, témoignent de ce souci, comme aussi la création du dispensaire antituberculeux de Lille, et celle du Sanatorium familial de Montigny-en-Ostrevent pour les tuberculeux pauvres.

Rappelons qu'à l'occasion de la Réunion de l'Association internationale contre la tuberculose, M. Calmette a fait à Philadelphie, le 26 septembre 1908, une conférence sur les nouveaux procédés de diagnostic précoce de l'infection tuberculeuse, qui fut très applaudie. Le docteur Calmette est Officier de la Légion d'Honneur.



Ce cheval âgé de 6 ans, qui est au service du camionnage de la CARNINE LEFRANCO, à l'Usine de Romainville

a coûté **1.200 fr.**

Il pèse, vivant,
625 kilos.

Abattu, il produi-
rait environ
375 kilos
de viande, laquelle
reviendrait à
1.200 : 375
soit

3 Fr. 20

le kilo



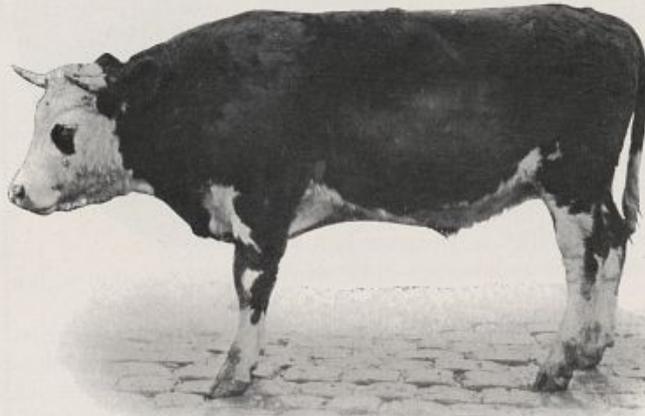
LÉGENDE

Le cheval jeune et sain,
abattu à la suite d'un
accident, est une légende:

Sur 500 chevaux
sacrifiés on n'en compte que

DEUX

appartenant à cette
catégorie.



Ce bœuf, qui est âgé de
4 ans, a été acheté le
17 décembre 1908, au
marché de la Villette.

Il a coûté **610 francs.**

Il pèse, vivant, **625 kilos**

Abattu, il produirait
environ **375 kilos**
de viande, laquelle
reviendrait à **610 : 375**

soit **1 Fr. 60**

le kilo

La Viande d'un **Cheval jeune et sain**, coûtant **3.20 le kilo**
Celle d'un **Bœuf de première qualité** **1.60 —**

POURQUOI dans les boucheries, vend-on la viande de cheval
moitié moins cher que la viande de bœuf?

PARCE QUE

Tous les chevaux abattus pour l'alimentation, sont **VIEUX**, épuisés, tarés.
Leur tissu musculaire ne contient plus que des traces de matière grasse : c'est le
squelette de ce qui a été du tissu cellulaire véritable.

LE BON MARCHÉ

ne revient-il pas toujours
CHER
et le cher, bon marché ?



BORDS DE LA MARNE

J'ai déjà expérimenté la **Carnine Lefrancq** chez plusieurs malades et je n'ai eu qu'à me louer de son emploi, notamment chez une tuberculeuse à la première période, qui est actuellement guérie. Je ne reprocherai à la **Carnine** que de paraître un peu chère aux clients, mais le bon marché ne revient-il pas toujours cher et le cher, bon marché ?

Docteur F. Bédrune,
Criel-sur-Mer.

FEMME ET CHATTE

Elle jouait avec sa chatte,
Et c'était merveille de voir
La main blanche et la blanche patte
S'ébattre dans l'ombre du soir.

◁ ▷

Elle cachait — la scélérate ! —
Sous ces mitaines de fil noir
Ses meurtriers ongles d'agate.
Coupants et clairs comme un rasoir.

L'autre aussi faisait la sucrée
Elle rentrait sa griffe acérée,
Mais le diable n'y perdait rien...

◁ ▷

Et dans le boudoir où, sonore,
Tintait son rire aérien
Brillaient quatre points de phosphore.

PAUL VERLAINE.

N'oubliez pas S. V. P.

que la **CARNINE LEFRANCQ** est préparée avec
du **Suc musculaire de bœuf**

CONCENTRÉ

dans le **Vide et à Froid**. Si le **Suc musculaire**
était utilisé tel qu'il sort des presses, c'est-à-dire
NON CONCENTRÉ, le prix de la **Carnine**
serait minime.



C
A
R
N
I
N
EC
A
R
N
I
N
E

Suc de Viande de Bœuf
INALTÉRABLE
 concentré dans le Vide et à Froid
 (Par un Procédé déposé à l'Académie de Médecine)

UN SEUL FLACON marqué 5 fr. 50 **TOUJOURS**
 donne
 des résultats appréciables, ce qui encourage le malade.

ANOREXIE



NEURASTHÉNIE

DÉBILITÉ

ANÉMIE, CHLOROSE

FAIBLESSE

LYMPHATISME

CONVALESCENCES

ALIMENTATION

SURALIMENTATION

MALADIES
DE L'ESTOMAC
ET DE L'INTESTIN

TUBERCULOSE

L
E
F
R
A
N
C
QL
E
F
R
A
N
C
Q

Par arrêté du Préfet de Police, en date du 17 Décembre 1907,
 la **Carnine Lefrancq** a été autorisée à faire des expériences d'abatage des
 bœufs par l'électricité, dans son propre abattoir, sous le contrôle du service
 vétérinaire sanitaire.



*De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment,
 PURE ou additionnée d'un liquide quelconque Froid ou Tiède
 eau naturelle ou minérale, thé, lait, etc. (pas de bouillon).*

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris



JOURNAL BI-MENSUEL
 et
 MENSUEL SEULEMENT EN
 JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
 CARNINE LEFRANÇO
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE
 N° 34
 FÉVRIER 1909 (2)

ABONNEMENT
 UN AN. . . { FRANCE . . . 12 FR.
 . . . ÉTRANGER . . . 15 FR.

POUR LE BAL

MADAME JANBOIS. — Quarante-neuf ans.
 M. JANBOIS. — Cinquante-huit ans.
 EUGÉNIE JANBOIS. — Vingt-six ans.

Chez les Janbois. Au quatrième, rue de Babylone, Neuf heures et demie du soir, en hiver. M. Janbois s'habille. Madame Janbois s'habille. Eugénie s'habille. Les portes des chambres sont ouvertes.

JANBOIS, entrant dans la chambre de sa femme. *Il est en pantalon noir, sans gilet ni habit. — Ma bonne!*

MADAME. — Edmond?

JANBOIS. — C'est intolérable!

MADAME. — Quoi, encore?

JANBOIS. — Mes faux cols. Ils sont plus mous que jamais. De la pâte de guimauve. Je dis que je les veux comme du fer... Du fer! c'est pourtant français, ce mot-là!

MADAME. — Je les recommande chaque fois à la blanchisseuse.

JANBOIS. — On la change.

MADAME. — Merci! Je ne trouverais personne pour repasser comme elle mes mouchoirs et mon linge fin.

JANBOIS. — N'en parlons plus. Ah! Seigneur! (*Il courbe la tête.*) J'ai aussi mon pied qui m'élance.

MADAME. — Tu te plains tout le temps. Et moi? Crois-tu que je suis heureuse, dans mes souliers de bal vert d'eau? Si tu as des cors, coupe-les.

JANBOIS. — C'est très dangereux. Mais non, moi, je sais d'où ça me vient. Ça vient de mes bottines vernies qui commencent à se faire un peu justes... Voilà six ans que je les ai; elles sont comme neuves. Je les mets très rarement.

MADAME. — Nous sortons si peu!



Anémie : CARNINE LEFRANÇO

JANBOIS. — Tu trouves? Nous sortons quand on nous invite. Enfin, elles me blessent légèrement, au pouce. J'ai toujours pensé aussi que mon pied devait grandir.

MADAME. — Habille-toi donc au lieu de dire des inutilités.

JANBOIS. — Nous avons tout le temps. Il n'est que neuf heures.

MADAME. — Je ne veux pas arriver tard chez les Bémol. Je tiens à avoir une bonne chaise pour la soirée, et à ne pas être dans une porte.

JANBOIS. — Nous arriverons, nous arriverons. C'est moi qui serai dans la porte, et debout, jusqu'à trois heures du matin.

MADAME. — Et puis, pour Eugénie. Il faut qu'elle soit là bien avant le bal, qu'on ait le temps de la voir un peu. Elle n'est pas laide, cette petite, quand elle veut.

JANBOIS. — Elle a des choses de toi.

MADAME. — En moins bien. Elle a ton nez, le nez des Janbois.

JANBOIS. — Oui. Mais elle est bien gentille tout de même.

MADAME. — Sans doute. J'ai passé par là. C'est égal! Il serait joliment temps de la caser. Elle marche sur vingt-sept. Et c'est qu'elle les parait.

JANBOIS. — Pas le soir.

MADAME. — Oh! Oh! Et puis, elle ne sait pas s'arranger... Il faut que j'y aie l'œil, tiens... Sans ça...

JANBOIS. — Eh bien, occupe-t'en... Moi, je vais tâcher de trouver un faux col potable. (*Il passe dans sa chambre*).

MADAME. — Nini!

EUGÉNIE, *d'à côté*. — Maman?

MADAME. — Viens donc, ma reine.

EUGÉNIE. — Voilà. (*Elle est en jupe, à moitié coiffée, son peigne à la main*).

MADAME. — Écoute-moi bien, ma mignonne. Qu'est-ce que tu me conseilles, dans mes cheveux? Mon croissant de jais bleu? ou mon oiseau caroubier?

EUGÉNIE. — Dame. Je ne sais pas, moi, maman. Les deux te vont si bien...

MADAME. — Oui. Mais je ne peux pas mettre les deux.

EUGÉNIE. — C'est dommage. Tu crois que si tu perchais l'oiseau dans le croissant... ça ferait laid?

MADAME. — Tais-toi. J'aurais l'air de la reine Ranavalo.

EUGÉNIE. — Quelle robe mets-tu?

MADAME. — Cette question! Ma verte à dentelles blanches! Toujours! Tu sais bien que je n'ai que celle-là. Nous ne sommes pas dans

une situation de fortune qui me permette d'avoir trois ou quatre toilettes de bal. Enfin! l'important, c'est que tu sois bien, toi. On ne va dans le monde que pour toi, tu le sais.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME. — Pour que tu te maries... tâcher de décrocher...

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME. — Penses-tu que tu as vingt-six ans?

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME. — Presque passés? Y penses-tu bien?

EUGÉNIE. — Je ne pense qu'à ça.

MADAME. — A la bonne heure. Embrasse-moi. (*Elle s'avance*). Sans me toucher... Tu m'enlèverais ma poudre. Allons! Espérons que ce soir... Ah! il ne faut qu'un soir... Ton père, ça s'est fait en un soir... On m'avait parlé de lui comme d'un jeune homme de grand avenir... qui aurait plus tard une position superbe. Tout ça... par malheur, ne s'est pas réalisé...

EUGÉNIE. — Comment! Tu trouves que papa... oh!...

MADAME, *radoucie*. — Sous-chef à l'Agriculture... sans doute, ça n'est pas déshonorant.

EUGÉNIE. — Dis que c'est superbe! Dans un ministère! où il a son bureau à lui tout seul!... chauffé!

MADAME. — Je regrette bien qu'il ne puisse pas apporter du bois à la maison.

EUGÉNIE. — Et la Légion d'honneur!

MADAME. — Oh! aujourd'hui!

EUGÉNIE. — Moi, je suis bien fière de papa!

MADAME. — Moi aussi, sans doute... il est surtout fier de moi, ton pauvre père! Et il a raison. Il se rend compte que s'il ne m'avait pas... Si vous ne m'aviez pas, vous deux, pour veiller à tout... Encore un mot? Tu vois le mètre... là... sur la cheminée, à côté de mes dessous de bras? (*Eugénie l'a trouvé*). C'est ça. Prends mon tour de taille. (*Eugénie passe le mètre autour du corps de sa mère*). Combien?

EUGÉNIE. — Quatre-vingt-neuf.

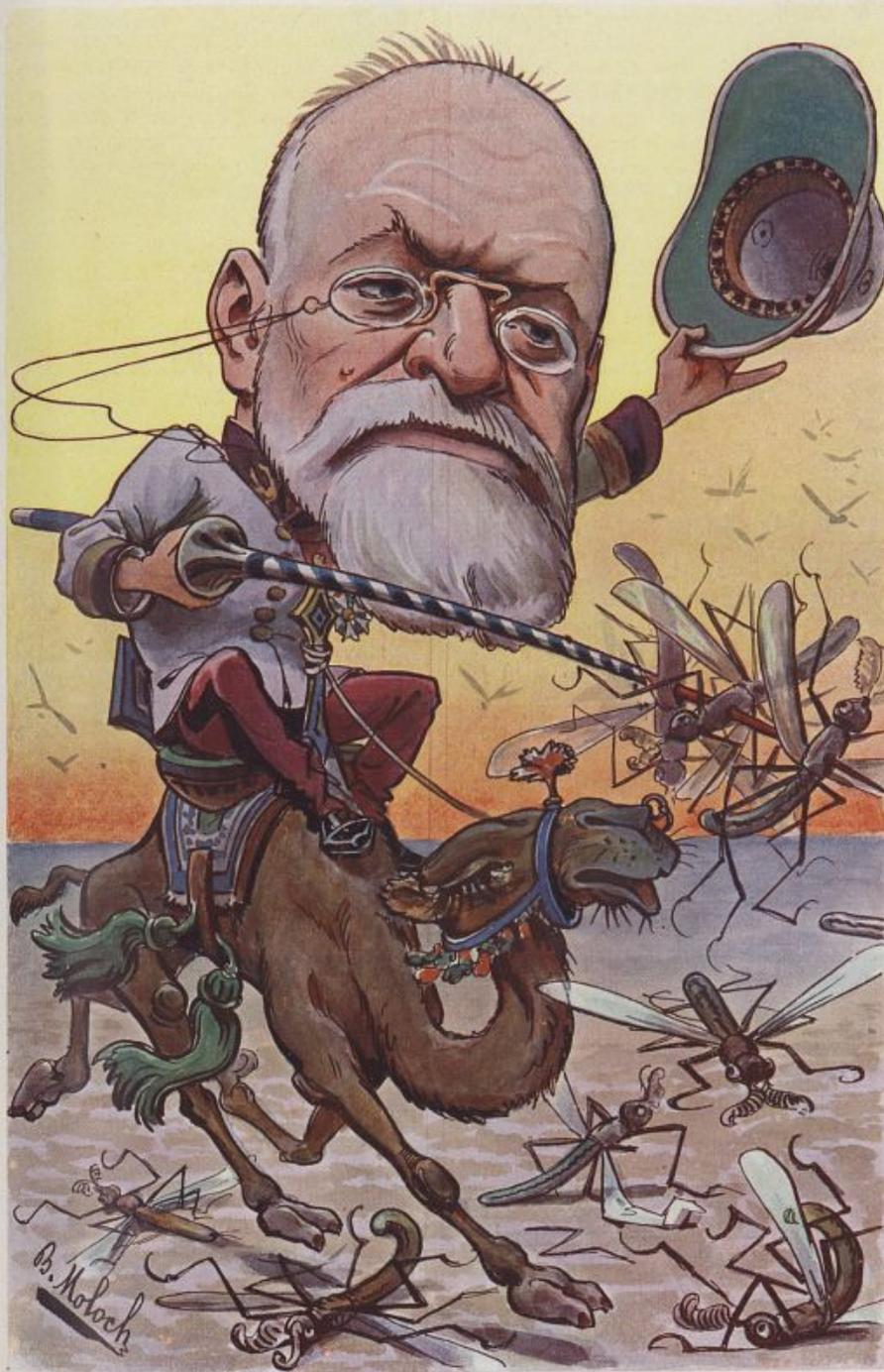
JANBOIS, *qui vient de rentrer*. — Comme les immortels principes!

MADAME. — Je suis contente. J'ai maigri.

JANBOIS, *à sa femme*. — Parfait. Tu t'es occupée de ta fille?

MADAME. — Oui. Elle sera très bien. (*À Eugénie*). Va vite passer ta robe. (*La rappelant*). Écoute donc encore un peu : qu'est-ce que tu fais avec ton peigne pour le mettre dans cet état-là? Tu cognes des clous avec?

EUGÉNIE. — Non, maman. C'est mes cheveux qui sont si longs et si épais, qui s'accrochent... Toutes les dents se cassent.



Le Professeur LAVERAN

MADAME. — Si longs... si épais... Cependant, ma petite fille., j'ai des cheveux aussi, moi, Dieu merci!

JANBOIS. — Ce n'est pas du tout la même chose; toi, ma bonne, c'est un faux chignon tout fait...

MADAME. — Est-ce que je te parle? Va donc travailler à ton nœud de cravate. Tu en as toujours pour une heure. (*Eugénie s'esquive*). Faux chignon... Bien sûr que je ne peux pas avoir mes cheveux de jeune fille... Tu sais si j'en avais? Une sortie de bal! J'aurais pu... oui. Mais, voilà! Aujourd'hui que je n'ai plus quarante ans... tu m'humilies devant ta fille.

JANBOIS. — Tu es folle.

MADAME. — Va-t'en! Laisse-moi m'habiller.

JANBOIS. — Tu ne peux plus t'habiller devant moi?

MADAME. — Non. D'ailleurs, je vais me remettre à être coquette. Je vois bien que j'ai eu tort de me négliger... de me laisser aller...

JANBOIS. — Ridicule! Et moi? Est-ce que j'en fais, de la coquetterie avec toi? Depuis le temps que je porte des ceintures de flanelle et que je ne mets plus d'odeur dans mon mouchoir. Enfile ta robe verte, va. Je vais passer mon habit. (*Une fois près de la porte*). Si je mettais mon vieux?

MADAME. — Ton neuf! ton neuf!

JANBOIS. — Bon. Je vais mettre le neuf. Ne te fâche pas. Ce que j'en disais, moi, c'était pour économiser... (*Il sort*).

EUGÉNIE, *entrant habillée, coiffée, un peu « paquet », mais touchante, charmante malgré tout*. — Me voilà, maman, je suis prête. Est-ce que je suis gentille?

MADAME. — Je te dirai ça tout à l'heure. Ton père m'a mise en retard.

EUGÉNIE. — Veux-tu que je t'aide?

MADAME. — Oui. Prépare-moi mes gants. Regarde si les boutons tiennent. Mon éventail en plumes? Mon mouchoir. Mon bracelet.

EUGÉNIE. — Ton gros serpent?

MADAME. — Oui. Ah! ma pauvre petite! Vous ne saurez jamais, les enfants, tout le tourment que vous nous causez!

Elle s'habille fiévreusement. Elle a passé la robe verte à dentelles blanches qui craque comme du papier glacé.

JANBOIS, *entrant*. — Ça y est?

MADAME. — C'est ça. Maintenant, tu vas me bousculer, toi!

JANBOIS. — Mais non.

EUGÉNIE. — Comme tu es beau, petit père!

MADAME. — Regarde-moi. Tu as un ruban rouge trop grand.

JANBOIS. — Parce que ma boutonnière n'est pas assez petite. Sans ça, je le perdrais.

EUGÉNIE. — Moi je ne trouve pas ça laid, un grand ruban. Ça a quelque chose de militaire.

MADAME. — Allons donc! Ton père a l'air d'avoir un nœud de cotillon, oui! A propos, tu le danseras, le cotillon? J'y compte.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME. — Tâche de te faire inviter par le fils Bémol.

EUGÉNIE. — Mais, maman...

MADAME. — Je t'aiderai. Toi, de ton côté, mets-y du tien... Tu ne vales pas mal. Tâche d'avoir le fils Bémol... Tu ne lui déplaîs pas. Je le sais.

EUGÉNIE. — Mais oui, maman. Mais c'est que...

MADAME. — Quoi?

EUGÉNIE. — C'est qu'il me dit quelquefois des choses...

MADAME. — Quelles choses?

EUGÉNIE. — Pas convenables.

JANBOIS, *inquiet*. — Ah!...

MADAME. — Eh bien! tu n'as qu'à le laisser parler, sans lui répondre. Il sera bien attrappé. Là. J'y suis. Edmond?

JANBOIS. — Ma bonne?

MADAME. — Tu as les clefs?

JANBOIS. — Oui.

MADAME. — Le bougeoir pour en bas?

JANBOIS. — Oui.

MADAME. — Trente-quatre sous pour le fiacre?

JANBOIS. — Oui.

MADAME. — Nous tâcherons de nous faire ramener. Mets mon éventail dans ton paletot. Et ne le casse pas.

JANBOIS. — N'aie donc pas peur.

MADAME, *à sa fille*. — Nini? Tu as dit qu'on nous prépare le restant du poulet et de la salade, si nous avons faim cette nuit en rentrant?

EUGÉNIE. — Oui maman.

MADAME. — Partons. (*La bonne paraît*). Jeanne, ma fille. Prenez garde au feu. Et une boule dans mon lit.

LA BONNE. — Bien, madame.

La porte sur le palier est ouverte.

MADAME, *à son mari*. — Descends le premier, Edmond. Au moins comme ça... si tu tombes... tu ne m'entraîneras pas.

H. LAVEDAN.

A L'EXPOSITION
FRANCO-BRITANNIQUE

la plus Haute Récompense a été accordée à la

CARNINE LEFRANCQ



AUTREFOIS

o o o

C'est le propre des âmes
les plus vulgaires que de
considérer toujours son
ennemi comme mauvais,
comme méchant.

NIETZSCHE.

POURQUOI IL N'EST PAS
LOGIQUE DE PRESCRIRE
LA VIANDE CRUE

« Nous avons étudié séparément les effets de la pulpe de viande et du plasma musculaire. Or ce dernier s'est montré

SEUL VÉRITABLEMENT ACTIF.

« Par conséquent, au point de vue thérapeutique, la partie active de la viande consiste dans les parties solubles dans l'eau. »

Académie des Sciences, J. HÉRICOURT & Ch. RICHET.

Il est donc inutile de fatiguer l'estomac du malade et de menacer son intestin avec de la pulpe de viande puisqu'elle n'est

NI NUTRITIVE, NI THÉRAPEUTIQUE.

C'est le suc musculaire qu'il faut prescrire. Mais celui-ci est toujours mal préparé par les malades, avec une presse jamais **suffisamment** propre et une viande non contrôlée.

IL EST LOGIQUE

de prescrire la **Carnine Lefrancq** fabriquée avec du Suc Musculaire de Bœuf **Concentré dans le Vide et à Froid**

Pas autre Chose.

Elle donne
des Résultats

TOUJOURS

Appréciables
et Durables

DÈS LE PREMIER FLACON MARQUÉ **5.50**



COLIN-MAILLARD

Je suis heureux de vous signaler deux résultats presque *inespérés*, obtenus avec la **Carnine Lefrancq**.

A peu près en même temps, je l'ai conseillée à un octogénaire qui, à la suite d'une grippe, ne pouvait supporter aucun aliment, et à une fillette de 15 ans, arrivée à la dernière période de l'anémie.

Dans les deux cas,

LE RÉSULTAT A ÉTÉ INESPÉRÉ

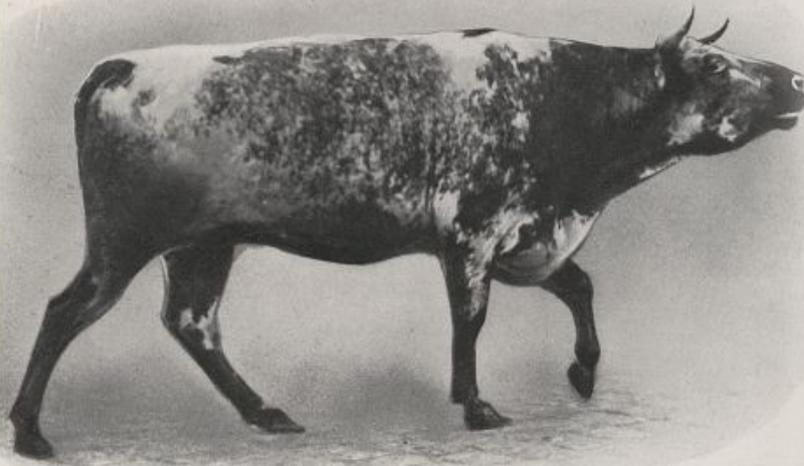
ainsi que je vous le disais plus haut, et aujourd'hui mes deux malades vont aussi bien que possible.

Je vous signale ces deux cas pour vous confirmer la réussite de

la **Carnine Lefrancq** dans les deux extrêmes.

Dr Gaillard,
Château de Bouqueron,
par la Tronche (Isère).

DEUX EXTRÊMES



S'inquiète dans les Bouveries de la CARNINE LEFRANCO et réclame sa Prairie

J'ai obtenu des résultats si heureux avec la **Carnine Lefrancq** que je considère comme un devoir de vous le dire.

Parmi les guérisons et les améliorations obtenues, l'une m'a frappé.

Une
femme
X...,
de

Longecourt, près Arnay-le-Duc, était arrivée au *dernier degré de la chloro-anémie*, sans qu'aucun des médicaments habituellement utilisés ait produit la moindre amélioration. **Au fur et à mesure qu'elle prenait la Carnine Lefrancq, l'appétit renaissait, les forces revenaient.**

L'ayant momentanément suspendue avec intention, la faiblesse revint; il suffit de la prescrire à nouveau pour obtenir une guérison définitive.

Chez les tuberculeux, les cancéreux, et en général chez tous les déprimés, elle offre au médecin le moyen efficace de relever les

AU DERNIER DEGRÉ DE LA CHLORO-ANÉMIE

forces et surtout, phénomène constant, de ramener l'appétit.

Veillez agréer toutes mes félicitations pour votre heureuse application des principes de la zomothérapie.

Dr Rogier, Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).

Le Professeur LAVERAN

Le nom du professeur Laveran restera dans l'histoire de la médecine, comme étant celui du savant qui découvrit l'hématozoaire du paludisme.

Fils d'un médecin militaire, professeur au Val-de-Grâce, A. Laveran suivit la carrière paternelle. Elève de l'École du Service de Santé militaire, il concourait pour l'internat des hôpitaux, à Strasbourg, en 1866; mais il n'en pouvait exercer les fonctions qu'une année, forcé de passer sa thèse pour entrer au Val-de-Grâce. En 1874, il rentra dans cette École comme professeur agrégé, et y retournait encore comme professeur de 1884 à 1894.

C'est en 1880 qu'en Algérie, le docteur Laveran aperçut pour la première fois le microbe du paludisme, sous la forme d'un microzoaire, de l'espèce des coccidées, et du genre des oscillaires flagellées. C'était le premier microbe pathogène de nature animale que l'on voyait au microscope; en même temps qu'il donne l'explication de la difficulté de cette découverte, ce fait en montre bien toute la valeur.

Aussi cette découverte fut-elle d'abord admise avec quelque difficulté; mais bientôt des travaux italiens venaient la confirmer, et le mérite de son auteur était forcément reconnu.

Membre de l'Académie de médecine depuis 1893, membre de l'Académie des Sciences depuis 1899, le professeur Laveran, bien qu'ayant pris sa retraite, continue ses recherches microbiologiques à l'Institut Pasteur, où l'étude des trypanosomes, microzoaires pathogènes voisins de l'hématozoaire du paludisme, fixe maintenant toute son attention.

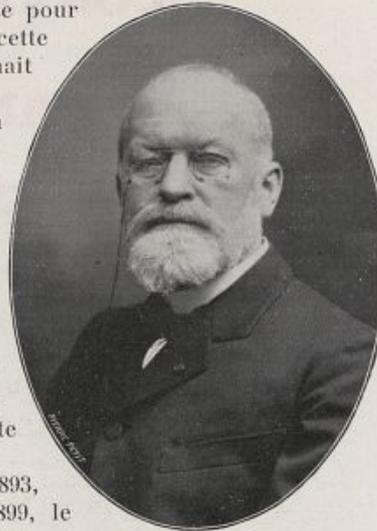
Parmi les médecins qui ont illustré la médecine militaire, Laveran prendra place à côté de Villemin, qui découvrit la contagiosité de la tuberculose.

Le fléau auquel s'est attaqué Laveran dépeuplait nos colonies africaines. La découverte de son microbe fut le point de départ de la théorie du moustique; et l'on sait qu'aujourd'hui, en détruisant le moustique, ou tout au moins en se préservant de sa piqûre, on est en train de faire disparaître les fièvres paludéennes.

Le docteur Laveran a reçu, en 1907, le prix Nobel (médecine) pour ses travaux sur le paludisme et la maladie du sommeil.

Il est officier de la Légion d'honneur.

PRINCIPAUX OUVRAGES : Traité des maladies et épidémies des armées (1875). — Nature parasitaire des accidents de l'impaludisme (1881). — Traité des fièvres palustres (1884). — Du paludisme et de son hématozoaire (1891). — Du paludisme (1892). — Nouveaux éléments de pathologie médicale (en collaboration avec le professeur J. Teissier, 1894). — Les hématozoaires (en collaboration avec le professeur Blanchard, 1895). — Traité d'hygiène militaire (1896). — Trypanosomes et Trypanosomiasis (en collaboration avec le docteur Mesnil, 1904). — Masson, éditeur.



— Nous prions instamment MM. les Médecins qui reprochent à la **Carnine Lefrancq** son prix élevé et sa parcimonie dans ses envois d'échantillons, de considérer que notre préparation ne contient ni sang, ni albumine du commerce (produits très bon marché), ni drogue quelconque, comme la plupart des spécialités qu'on lui oppose, mais **seulement** du suc musculaire de bœuf **concentré**.

Il nous suffirait de pousser moins loin la concentration de nos jus de viande pour être en mesure de diminuer nos prix et de donner des échantillons à profusion, mais alors la **Carnine Lefrancq** ne serait plus ce produit si apprécié des médecins et des malades. **NOUS NE LE FERONS JAMAIS.**

La Carnine Lefrancq se prescrit à la dose de 1 à 6 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, (bouillon excepté)

FROID ou TIÈDE

ANÉMIE - CHLOROSE - NEURASTHÉNIE - DÉBILITÉ

CONVALESCENCES

FAIBLESSE - MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

TUBERCULOSE

ANOREXIE

TUBERCULOSE



Service de la Publicité à l'Usine de Romainville : Expédition de CHANTECLAIR

La
CARNINE
LEFRANCO
donne

TOUJOURS

des
Résultats
Appréciables et
Durables

Dès le Premier Flacon marqué **5.50**

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUCHE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE
N° 35
MARS 1909 (1)

ABONNEMENT
UN AN. . . { FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

LE VIEUX

GUY DE MAUPASSANT

Un tiède soleil d'automne tombait dans la cour de ferme, par dessus les grands hêtres des fossés. Sous le gazon tondû par les vaches, la terre imprégnée de pluie récente, était moite, enfonçait sous les pieds avec un bruit d'eau ; et les pommiers chargés de pommes semaient leurs fruits d'un vert pâle, dans le vert foncé de l'herbage.

Quatre jeunes génisses paissaient, attachées en ligne, et meuglaient par moment vers la maison ; les volailles mettaient un mouvement coloré sur le fumier, devant l'étable, et grat-taient, remuaient, caquetaient, tandis que les deux coqs chantaient sans cesse, cherchaient des vers pour leurs poules, qu'ils appelaient d'un gloussement vif.

La barrière de bois s'ouvrit ; un homme entra, âgé de quarante ans peut-être, mais qui semblait vieux de soixante, ridé, tordu, marchant à grands pas lents, alourdis par le poids de lourds sabots pleins de paille. Ses bras trop longs pendaient des deux côtés du corps.

Quand il approcha de la ferme, un roquet jaune, attaché au pied d'un énorme poirier, à côté d'un baril qui lui servait de niche, remua la queue, puis se mit à japper en signe de joie.

L'homme cria :

— A bas Finot !

Le chien se tut.

Une paysanne sortit de la maison. Son corps osseux, large et plat, se dessinait sous un caraco de laine qui serrait la taille. Une jupe grise, trop courte, tombait jusqu'à la moitié des jambes, cachées en des bas bleus, et elle portait aussi des sabots pleins de paille. Un bonnet blanc, devenu jaune, couvrait quelques cheveux collés au crâne, et sa figure brune, maigre, laide, édentée, montrait cette physiologie sauvage et brute qu'ont souvent les faces des paysans.

L'homme demanda :

— Comment qu'y va ?

La femme répondit :

CARNINE LEFRANÇO

FAIBLESSE

— M'sieu l'curé dit que c'est la fin, qu'il n'passera point la nuit.

Ils entrèrent tous deux dans la maison.

Après avoir traversé la cuisine, ils pénétrèrent dans la chambre, basse, noire, à peine éclairée par un carreau, devant lequel tombait une loque d'indienne normande. Les grosses poutres du plafond, brunies par le temps, noires et enfumées, traversaient la pièce de part en part, portant le mince plancher du grenier, où couraient, jour et nuit, des troupeaux de rats.

Le sol de terre, bossué, humide, semblait gras, et, dans le fond de l'appartement, le lit faisait une tache vaguement blanche. Un bruit régulier, rauque, une respiration dure, râlante, sifflante, avec un gargouillement d'eau comme celui que fait une pompe brisée, partait de la couche enténébrée où agonisait un vieillard, le père de la paysanne.

L'homme et la femme s'approchaient et regardèrent le moribond, de leur œil placide et résigné.

Le gendre dit :

— C'te fois, c'est fini ; i n'ira pas seulement à la nuit.

La fermière reprit :

— C'est d'puis midi qui gargotte comme ça.

Puis ils se turent. Le père avait les yeux fermés, le visage couleur de terre, si sec qu'il semblait en bois. Sa bouche entr'ouverte laissait passer son souffle clapotant et dur ; et le drap de toile grise se soulevait sur la poitrine à chaque aspiration.

Le gendre, après un long silence, prononça :

— Y a qu'à le quitter finir. J'y pouvons rien. Tout d'même c'est dérangeant pour les cossards, vu l'temps qu'est bon, qu'il faut r'piquer d'main.

Sa femme parut inquiète à cette pensée. Elle réfléchit quelques instants, puis déclara :

— Puisqu'i va passer, on l'enterrera pas avant samedi, t'auras ben d'main pour les cossards.

Le paysan méditait, il dit :

— Oui, mais d'main qui faudra qu'invite pour l'imunation, que j'n'ai ben pour cinq à six heures à aller de Tourville à Manetot chez tout le monde.

La femme, après avoir médité deux ou trois minutes, prononça :

— I n'est seulement point trois heures, que tu pourrais commencer la tournée anuit et faire tout le côté de Tourville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'i n'en a pas quasiment pour la relevée.

L'homme demeura quelques instants perplexe, pesant les conséquences et les avantages de l'idée. Enfin il déclara :

— Tout d'même, j'y vas.

Il allait sortir ; il revint et, après une hésitation :

— Pisque t'as point d'ouvrage, loche des pommes à cuire, et pis tu feras quatre douzaines de douillons pour ceux qui viendront à l'imunation, vu qu'i faudra se réconforter. T'allumeras le four avec la bourrée qu'est sous l'hangar au pressoir. Elle est sèche.

Et il sortit de la chambre, rentra dans la cuisine, ouvrit le buffet, prit un pain de six livres, en coupa soigneusement une tranche, recueillit dans le creux de sa main les miettes tombées sur la tablette, et se les jeta dans la bouche pour ne rien perdre. Puis il enleva avec la pointe de son couteau un peu de beurre salé au fond d'un pot de terre brune, l'étendit sur son pain, qu'il se mit à manger lentement, comme il faisait tout.

Et il retraversa la cour, apaisa le chien, qui se remettait à japper, sortit sur le chemin qui longeait son fossé, et s'éloigna dans la direction de Tourville.

Restée seule, la femme se mit à la besogne. Elle découvrit la huche à la farine, et prépara la pâte aux douillons. Elle la pétrissait longuement, la tournant et la retournant, la maniant, l'écrasant, la broyant. Puis elle en fit une grosse boule d'un blanc jaune, qu'elle laissa sur le coin de la table.

Alors elle alla chercher les pommes et, pour ne point blesser l'arbre avec la gaule, elle grimpa dedans au moyen d'un escabeau. Elle choisissait les fruits avec soin, pour ne prendre que les mûrs, et les entassait dans son tablier.

Une voix l'appela du chemin :

— Ohé, madame Chicot !

Elle se retourna, c'était un voisin, maître Osime Favet, le maire, qui s'en allait fumer ses terres, assis, les jambes pendantes, sur le tombereau d'engrais. Elle se retourna, et répondit :

— Qué qu'y a pour vot' service, matt'Osime ?

— Et le pé, où qui n'en est ?

Elle cria :

— Il est quasiment passé. C'est samedi l'imunation, à sept heures, vu les cossards qui pressent.

Le voisin répliqua :

— Entendu. Bonne chance ! Portez-vous bien.

Elle répondit à sa politesse :

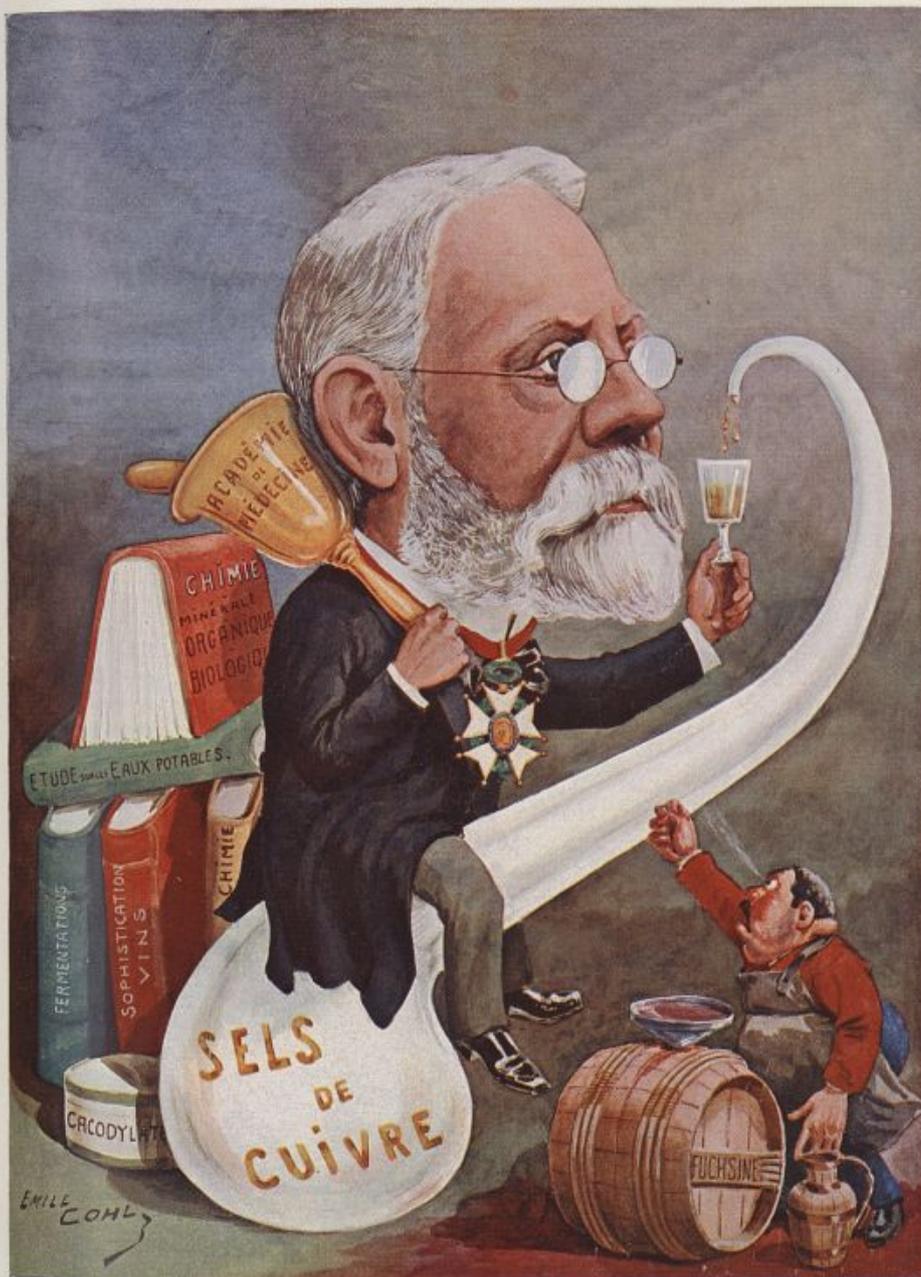
— Merci, et vous d'même.

Puis elle se remit à cueillir ses pommes.

Aussitôt qu'elle fut rentrée, elle alla voir son père, s'attendant à le trouver mort. Mais dès la porte elle distingua son râle bruyant et monotone, et, jugeant inutile d'approcher du lit pour ne point perdre de temps, elle commença à préparer les douillons.

(A suivre).

GUY DE MAUPASSANT.



Le Professeur A. GAUTIER

Je m'intéresse particulièrement à une malade pauvre, atteinte de troubles digestifs que seule la **Carnine Lefrancq** soulage.

Je vous serai obligé de m'en envoyer six flacons avec les conditions de prix que comporte la situation.

Docteur Bucquoy,
Membre de l'Académie de Médecine,
81, rue de l'Université, Paris.

Je suis très satisfait de la **Carnine Lefrancq**; elle a dépassé mes espérances et n'a, dans la thérapeutique, aucun remplaçant. C'est un médicament sûr, un reconstituant puissant et rapide de l'organisme. J'ai déjà obtenu des cures merveilleuses, et je me propose de le répandre de plus en plus parmi mes clients. Je ne saurais trop approuver la **Carnine** et je suis heureux de vous adresser à ce sujet toutes mes félicitations.

Docteur A. Robin,
Saint-Savin-sur-Cartempe (Vienne).

Les résultats que j'obtiens avec la **Carnine Lefrancq** sont incomparables; je la prescris souvent comme étant un reconstituant dont les malades sont toujours reconnaissants aux médecins, de leur avoir recommandé l'emploi. Je vous félicite de nous avoir donné à connaître un aussi excellent produit.

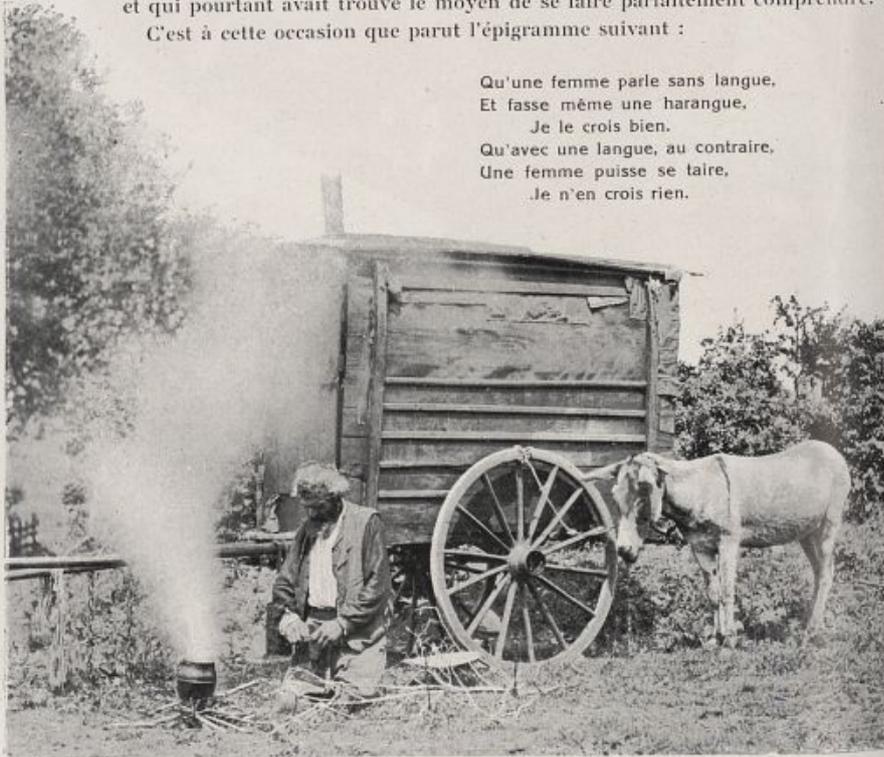
Docteur J.-J. José Domingo,
Barcelone (Espagne).

Ennemi de la spécialité, j'avais cru d'abord, à propos de la **Carnine Lefrancq**, à une entreprise simplement commerciale, mais aujourd'hui, je m'incline devant les faits constatés chez moi et dans ma clientèle.

Docteur Beauxis-Lagrange
Lauréat de l'Académie de Médecine,
Inspecteur des Enfants Assistés,
Aulnay-les-Bondy (Seine-et-Oise).

Une des dissertations d'ANTOINE DE JUSSIEU, publiées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, avait pour sujet une jeune fille venue au monde privée de langue, et qui pourtant avait trouvé le moyen de se faire parfaitement comprendre. C'est à cette occasion que parut l'épigramme suivant :

Qu'une femme parle sans langue,
Et fasse même une harangue,
Je le crois bien.
Qu'avec une langue, au contraire,
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien.



LES DEUX PHILOSOPHES

Professeur E. PFLÜGER, *Membre de l'Académie de Médecine de Berlin, Conseiller intime de Médecine, Directeur de l'Institut Physiologique.*

Sur le préjudice porté à la santé

par l'absorption de VIANDE DE CHEVAL

Dans les "*Archives pour la Physiologie totale de l'homme et des animaux*", Pflüger a publié le résultat d'intéressantes expériences d'où est résulté la preuve, qu'après l'absorption de viande de cheval, certains troubles dans la santé peuvent se produire. L'auteur a fait, pour la première fois, cette observation dans le cours d'expériences qui devaient fournir la preuve qu'avec une alimentation uniquement composée d'albumine, un chien est en état d'exécuter le travail le plus dur, et qu'en conséquence l'opinion prédominante, jusqu'à présent, qu'il fallait chercher la source de la force musculaire dans les hydrates de carbone et la graisse, ne pouvait plus se justifier, mais qu'elle devait s'étendre à l'albumine, à laquelle on n'avait attribué, jusqu'à présent, que la formation des tissus. Cette expérience ne peut être faite, d'une façon appropriée, qu'avec de la viande aussi maigre que possible.

Pflüger, après une tentative vaine, avec de la chair d'aiglefin, choisit de la viande

maigre de cheval et l'administra, à l'état cuit, par petits morceaux, à un chien. Bientôt on constata, chez l'animal, des diarrhées qui ne disparurent pas, aussi longtemps qu'il fût nourri de viande maigre de cheval. La perte croissante en azote par la fiente prouvait qu'il ne pouvait s'assimiler cette nourriture. Une alimentation de viande de vache maigre, en procédant de la même façon, ne produisit aucune diarrhée. Par des informations obtenues auprès de la Direction du Jardin Zoologique à Cologne, l'auteur apprit que la viande de cheval produisait des diarrhées chez tous les fauves, que l'on traitait par l'alimentation avec des os comme contre-remède. Par suite de cette propriété désagréable de la viande de cheval, on aurait recouru, récemment, à l'alimentation avec de la viande de bœuf de qualité inférieure.

Depuis, Pflüger a constaté que la viande de cheval, cuite ou crue, produisait des diarrhées chez tous les chiens.

Après avoir procédé à de longues recherches pour isoler la substance toxique contenue dans la viande de cheval, l'éminent Professeur présume une assez grande quantité de neurine toxique qui, suivant Kobert, agit comme la muscarine, le poison de la fausse oronge.

UN SPÉCIMEN

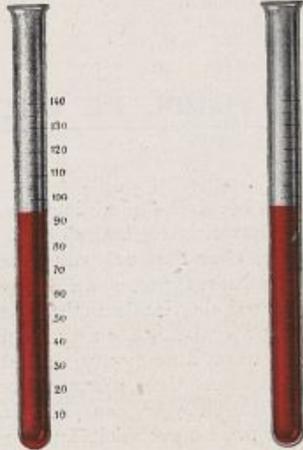
*des chevaux jeunes,
sains et vigoureux,
abattus après un repos prolongé.*

!!!



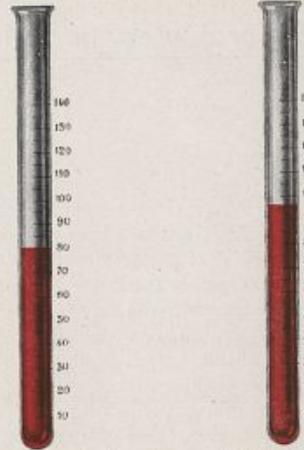
La Carnine Lefrancq enrichit le Sang EN HÉMOGLOBINE

TÉMOINS



Au commencement du mois 9,5 o/o d'Hémoglobine
A la fin du mois 9,6 o/o d'Hémoglobine
Hémoglobinomètre de Gowers

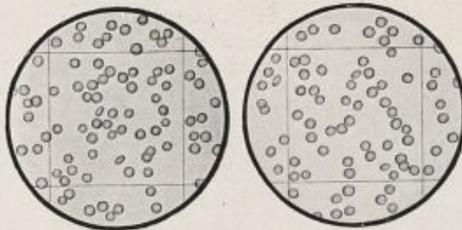
ANIMAUX traités par la CARNINE



Au commencement du mois 8 o/o d'Hémoglobine
A la fin du mois 9,7 o/o d'Hémoglobine
Hémoglobinomètre de Gowers

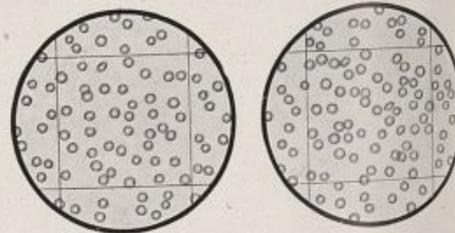
EN HÉMATIES

TÉMOINS

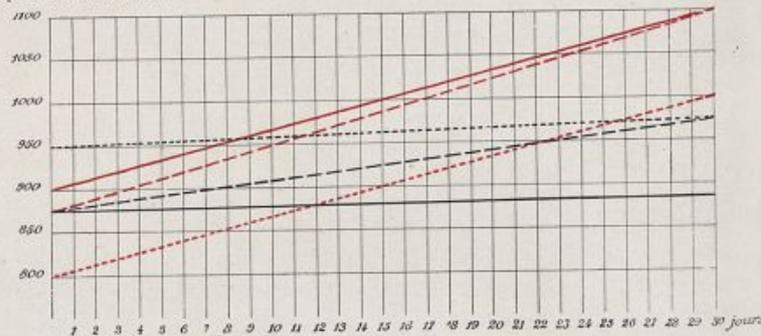


Au commencement du mois 42 globules rouges
A la fin du mois 42 globules rouges
par carré d'hématimètre

ANIMAUX traités par la CARNINE



Au commencement du mois 41 globules rouges
A la fin du mois 54 globules rouges
par carré d'hématimètre



Le poids du corps figuré en grammes par les chiffres des ordonnées.
La teneur o/o en hémoglobine figurée par les chiffres des ordonnées divisés par 10.
La richesse en hématies par mmc. multipliés par 500.
En noir. Chat témoin nourri à la façon habituelle.

En rouge. Résultats synthétiques fournis par trois autres chats de la même portée recevant journellement un supplément de 10 gr. de Carnine.

Le Professeur A. GAUTIER

Né à Narbonne le 23 septembre 1837, Émile-Justin-Armand Gautier fit ses études à Montpellier, où il suivit les cours de la Faculté des Sciences, et où il commença sa médecine. Il passa toutefois sa thèse de doctorat à Paris, en 1862, sur une *Étude des eaux potables*.

Élève de Wurtz, il était, en 1869, reçu agrégé avec une thèse sur l'*Étude des fermentations pathologiques*, et devenait titulaire de la chaire de Chimie médicale le 30 juillet 1884, en remplacement de son illustre maître.

Le professeur Gautier est un des chimistes les plus considérables de notre temps, et la disparition de Pasteur, puis celle de Berthelot, l'ont placé au premier rang dans cette science.

Il serait trop long d'énumérer, ici, seulement les plus importants de ses travaux, et nous nous bornerons à mentionner ceux qui se rapportent à la médecine proprement dite.

A ce point de vue, ses recherches sur la composition des tissus animaux et sur les alcaloïdes d'origine bactérienne et les ptomaïnes, qu'il découvrit en 1873 en même temps que Selmi, eurent une influence décisive sur les théories modernes de l'infection et de la diathèse. En 1883, il découvrait encore les alcaloïdes des tissus animaux ou leucomaïnes, et cette découverte jetait une vive lumière sur la pathogénie des états diathésiques et sur la similitude de certains troubles de ces états avec ceux résultant d'intoxications d'origine bactérienne.

Cette assimilation provoqua des suggestions thérapeutiques qui furent des plus fécondes; et les recherches de M. Gautier sur les composés organiques de l'arsenic devaient être non moins précieuses sur le terrain de la médecine, puisqu'elles aboutirent à la pratique, si largement répandue aujourd'hui, des injections sous-cutanées de cacodylate de soude, dans de nombreux états pathologiques.

Parmi les ouvrages didactiques du professeur Gautier, citons : *La chimie appliquée à la physiologie, à la pathologie et à l'hygiène* (1874); *La chimie et la cellule vivante* (1894); *Cours de chimie minérale et organique* (2^e édition, 1895-1896); *Les toxines microbiennes et animales* (1896); *Leçons de chimie biologique normale et pathologique* (1897); et enfin *L'alimentation et les régimes chez l'homme sain et chez les malades* (2^e édition, 1904), étude qui a substitué des notions scientifiques précises à certaines traditions erronées et aux vagues indications qui dictaient les prescriptions médicales et hygiéniques en matière de régimes.

Le professeur Armand Gautier est membre de l'Académie de Médecine (1879) et membre de l'Académie des Sciences (1889), où il a succédé à Chevreul.

Membre du Conseil d'Hygiène publique, du Conseil supérieur de l'Agriculture et de plusieurs autres comités, il a été récemment promu au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur.



CARNINE LEFRANÇO

Moins cher que Viande Crue, et Suc Musculaire préparé par les Malades.

CARNINE LEFRANCO

SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE
CONCENTRÉ dans LE VIDE et A FROID

PAR UN PROCÉDÉ DÉPOSÉ A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour à n'importe quel moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque (bouillon excepté), eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

ANÉMIE
anorexie
CHLOROSE



ÉTAQUE S. J. DUGLA
 TRIANON A VERSAILLES

RECONSTITUANT

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris



JOURNAL BI-MENSUEL

et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE
N° 36
MARS 1909 (2)

ABONNEMENT
UN AN. } FRANCE. . . 12 FR.
 } ÉTRANGER . 15 FR.

LE VIEUX

(Suite et fin)

GUY DE MAUPASSANT

Elle enveloppait les fruits, un à un, dans une mince feuille de pâte, puis les alignait au bord de la table. Quand elle eut fait quarante-huit boules, rangées par douzaines l'une devant l'autre, elle pensa à préparer le souper, et elle accrocha sur le feu sa marmite pour faire cuire les pommes de terre; car elle avait réfléchi qu'il était inutile d'allumer le four, ce jour-là même, ayant encore le lendemain tout entier pour terminer les préparatifs.

Son homme rentra vers cinq heures. Dès qu'il eut franchi le seuil, il demanda :

— C'est-il fini ?

Elle répondit :

— Point encore; ça gargouille toujours.

Ils allèrent voir. Le vieux était absolument dans le même état. Son souffle rauque, régulier comme un mouvement d'horloge, ne s'était ni accéléré ni ralenti. Il revenait de seconde en seconde, variant un peu de ton, suivant que l'air entraît ou sortait de la poitrine.

Son gendre le regarda, puis il dit :

— I finira sans qu'on y pense, comme une chandelle.

Ils rentrèrent dans la cuisine et, sans parler, se mirent à souper. Quand ils eurent avalé la soupe, ils mangèrent encore une tartine de beurre, puis aussitôt les assiettes lavées, rentrèrent dans la chambre de l'agonisant.

La femme, tenant une petite lampe à mèche fumeuse, la promena devant le visage de son père. S'il n'avait pas respiré, on l'aurait cru mort assurément.

Le lit des deux paysans était caché à l'autre bout de la chambre, dans une espèce d'enfoncement. Ils se couchèrent sans dire un mot, éteignirent la lumière, fermèrent les yeux; et bientôt deux ronflements inégaux, l'un plus profond, l'autre plus aigu, accompagnèrent le râle ininterrompu du mourant.

Les rats couraient dans le grenier.

Le mari s'éveilla dès les premières pâleurs du jour. Son beau-père vivait encore. Il se-

CARNINE LEFRANÇO : Suc de Viande de Bœuf **CRUE**
CONCENTRÉ DANS LE VIDE ET A FROID

coua sa femme, inquiet de cette résistance du vieux.

— Dis donc, Phémie, i n' veut point finir. Qué qu' tu f' rais, té ?

Il la savait de bon conseil.

Elle répondit :

— I n' passera point l' jour, pour sûr. N'y a point n'à craindre. Pour lors que l'maire n'opposera pas qu'on l'enterre tout de même demain, vu qu'on l'a fait pour maître Renard le pé, qu'a trépassé juste aux semences.

Il fut convaincu par l'évidence du raisonnement, et il partit aux champs.

A midi, le vieux n'était pas mort. Les gens de journée loués pour le repiquage des costarts vinrent en groupe considérer l'ancien qui tardait à s'en aller. Chacun dit son mot, puis ils repartirent dans les terres.

A six heures, quand on rentra, le père respirait encore. Son gendre, à la fin, s'effraya.

— Qué qu' tu f' rais, à c'te heure, té, Phémie ?

Elle ne savait non plus que résoudre. On alla trouver le maire. Il promit qu'il fermerait les yeux et autoriserait l'enterrement le lendemain. L'officier de santé, qu'on alla voir, s'engagea aussi, pour obliger maître Chicot, à antidater le certificat de décès. L'homme et la femme rentrèrent tranquilles.

Ils se couchèrent et s'endormirent comme la veille, mêlant leurs souffles sonores au souffle plus faible du vieux.

Quand ils s'éveillèrent il n'était point mort.

Alors ils furent atterrés. Ils restaient debout, au chevet du père, le considérant avec méfiance, comme s'il avait voulu leur jouer un vilain tour, les tromper, les contrarier par plaisir, et ils lui en voulaient surtout du temps qu'il leur faisait perdre.

Le gendre demanda :

— Qué que j'allons faire ?

Elle n'en savait rien ; elle répondit :

— C'est-i contrariant, tout d' même !

On ne pouvait maintenant prévenir les invités qui allaient arriver sur l'heure. On résolut de les attendre, pour leur expliquer la chose.

Vers sept heures moins dix, les premiers apparurent. Les femmes en noir, la tête couverte d'un grand voile, s'en venaient d'un air triste. Les hommes, gênés dans leurs vestes de drap, s'avançaient plus délibérément, deux par deux, en devisant des affaires.

Maître Chicot et sa femme, effarés, les reçurent en se désolant ; et tous deux, tout à coup, au même moment, en abordant le premier groupe, se mirent à pleurer. Ils expliquaient l'aventure, contaient leur embarras, offraient des chaises, se remuaient, s'excusaient, voulaient prouver que tout le monde aurait fait

comme eux, parlaient sans fin, devenus brusquement bavards à ne laisser personne leur répondre.

Ils allaient de l'un à l'autre :

— Je l'aurions point cru ; c'est point croyable qu'il aurait duré comme ça !

Les invités interdits, un peu déçus, comme des gens qui manquent une cérémonie attendue, ne savaient que faire, demeuraient assis ou debout. Quelques-uns voulurent s'en aller. Maître Chicot les retint :

— J'allons casser une croûte tout d' même. J'avions fait des douillons ; faut bien n'en profiter.

Les visages s'éclairèrent à cette pensée. On se mit à causer à voix basse. La cour peu à peu s'emplissait ; les premiers venus disaient la nouvelle aux nouveaux arrivants. On chuchotait, l'idée des douillons égayant tout le monde.

Les femmes entraient pour regarder le mourant. Elles se signaient auprès du lit, balbutiaient une prière, ressortaient. Les hommes, moins avides de ce spectacle, jetaient un coup d'œil de la fenêtre qu'on avait ouverte.

M^{me} Chicot expliquaient l'agonie :

— V'là deux jours qu'il est comme ça, ni plus ni moins, ni plus haut, ni plus bas. Dirait-on point eune pompe qu'a pu d'iau ?

Quand tout le monde eut vu l'agonisant, on pensa à la collation ; mais comme on était trop nombreux pour tenir dans la cuisine, on sortit la table devant la porte. Les quatre douzaines de douillons, dorés, appétissants, tiraient les yeux, disposés dans deux grands plats. Chacun avançait le bras pour prendre le sien, craignant qu'il n'y en eût pas assez. Mais il en resta quatre.

Maître Chicot, la bouche pleine, prononça :

— S'il nous véyait l'pé, ça lui f'rait deuil. C'est li qui les aimait d'son vivant.

Un gros paysan jovial déclara :

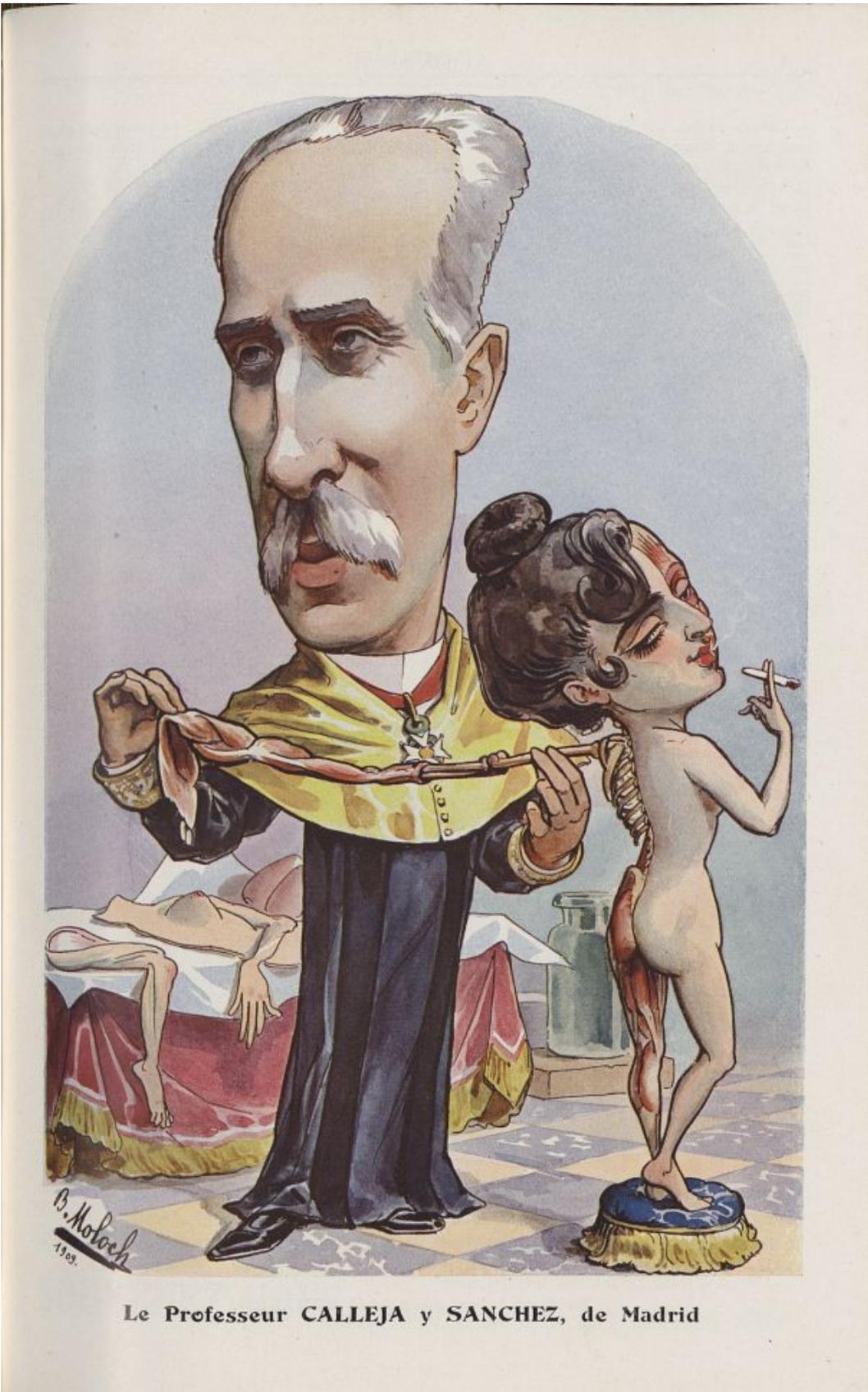
— I n'en mangera pu, à c't'heure. Chacun son tour.

Cette réflexion, loin d'attrister les invités, sembla les réjouir. C'était leur tour, à eux, de manger des boules.

M^{me} Chicot, désolée de la dépense, allait sans cesse au cellier chercher du cidre. Les brocs se suivaient et se vidaient coup sur coup. On riait maintenant, on parlait fort, on commençait à crier comme on crie dans les repas.

Tout à coup une vieille paysanne qui était restée près du moribond, retenue par une peur avide de cette chose qui lui arriverait bientôt à elle même, apparut à la fenêtre, et s'écria d'une voix aiguë :

— Il a passé ! il a passé !



Le Professeur CALLEJA y SANCHEZ, de Madrid

Chacun se tut. Les femmes se levèrent vivement pour aller voir.

Il était mort, en effet. Il avait cessé de râler. Les hommes se regardaient, baissaient les yeux, mal à leur aise. On n'avait pas fini de mâcher les boules. Il avait mal choisi son moment, ce gremlin-là.

Les Chicot, maintenant, ne pleuraient plus. C'était fini, ils étaient tranquilles. Ils répétaient :

— J' savions bien que ça n' pouvait point durer. Si seulement il avait pu s' décider c' te nuit, ça n' aurait point fait tout ce dérangement.

N'importe, c'était fini. On l' enterrerait lundi, voilà tout, et on remangerait des douillons pour l' occasion.

Les invités s' en allèrent, en causant de la chose, contents tout de même d' avoir vu ça et aussi d' avoir cassé une croûte.

Et quand l' homme et la femme furent demeurés tout seuls, face à face, elle dit, la figure contractée par l' angoisse :

— Faudra tout d' même r' cuire quatre douzaines de boules ! Si seulement il avait pu s' décider c' te nuit !

Et le mari, plus résigné, répondit :

— Ça n' serait pas à r' faire tous les jours.

GUY de MAUPASSANT.

DOCTOR A. LARCHER

Médico-Cirujano

EX-INTERNO LAUREADO

DE LOS

HOSPITALES DE FRANCIA

SANTA MARTA

(REPUBLICQUE DE COLOMBIE)

Monsieur,

*Je ne puis m' empêcher de vous exprimer ma vive gratitude pour les résultats satisfaisants que j' ai obtenus de votre précieuse **Carnine Lefrancq**. Dans un pays où tout est difficile, non seulement à trouver et à préparer, mais encore à conserver, votre produit a prouvé une fois de plus l' excellence de sa fabrication et son pouvoir nutritif, d' une façon indubitable.*

Le cas est celui d' une femme de 47 ans, atteinte de syphilis hépatique avec iclère, déjà à un degré de cachexie assez avancé.

*Après trois flacons de votre **Carnine**, les forces ont semblé revenir, le poulx s' est affermi, le malade se sent une vigueur nouvelle, et j' espère beaucoup en une guérison relative, après un traitement approprié.*

Docteur A. LARCHER.

DOCTOR JAIME JUAN JOSÉ DOMINGO

585, Cortés

BARCELONE (Espagne)

Les résultats que j' obtiens avec la **Carnine Lefrancq** sont incomparables, je la prescris souvent comme étant un reconstituant dont les malades sont tou-

jours reconnaissants aux médecins, de leur avoir recommandé l' emploi.

Je vous félicite de nous avoir donné à connaître un aussi excellent produit.

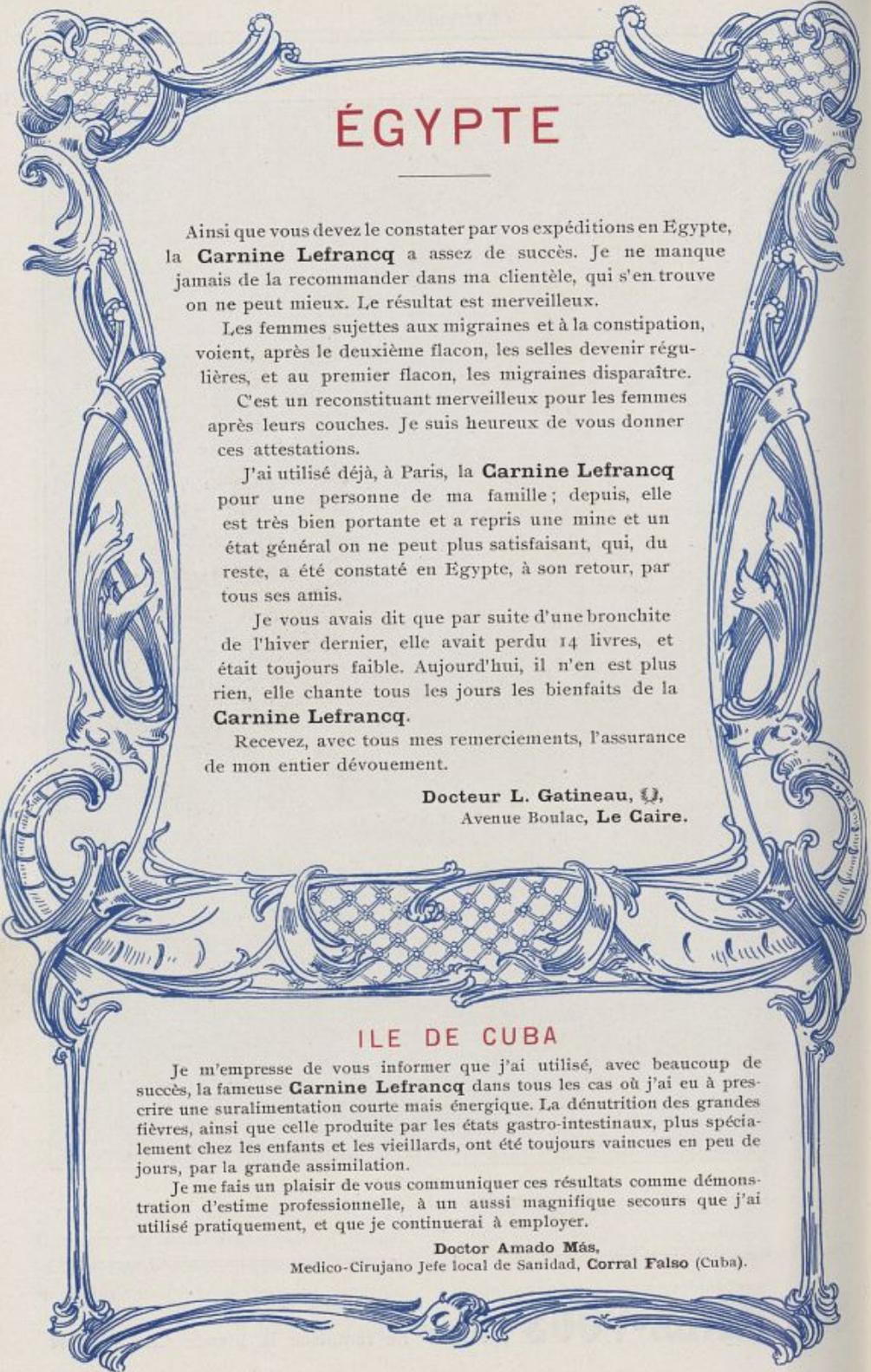
Docteur Jaime Juan José DOMINGO.



LA BUVETTE DU COUVENT

SOUVENEZ-VOUS

— dans l'intérêt de vos malades que
RIEN ne remplace la Viande Crue **RIEN**



ÉGYPTE

Ainsi que vous devez le constater par vos expéditions en Egypte, la **Garnine Lefrancq** a assez de succès. Je ne manque jamais de la recommander dans ma clientèle, qui s'en trouve ou ne peut mieux. Le résultat est merveilleux.

Les femmes sujettes aux migraines et à la constipation, voient, après le deuxième flacon, les selles devenir régulières, et au premier flacon, les migraines disparaître.

C'est un reconstituant merveilleux pour les femmes après leurs couches. Je suis heureux de vous donner ces attestations.

J'ai utilisé déjà, à Paris, la **Garnine Lefrancq** pour une personne de ma famille; depuis, elle est très bien portante et a repris une mine et un état général on ne peut plus satisfaisant, qui, du reste, a été constaté en Egypte, à son retour, par tous ses amis.

Je vous avais dit que par suite d'une bronchite de l'hiver dernier, elle avait perdu 14 livres, et était toujours faible. Aujourd'hui, il n'en est plus rien, elle chante tous les jours les bienfaits de la **Garnine Lefrancq**.

Recevez, avec tous mes remerciements, l'assurance de mon entier dévouement.

Docteur L. Gatineau, ,
Avenue Boulac, Le Caire.

ILE DE CUBA

Je m'empresse de vous informer que j'ai utilisé, avec beaucoup de succès, la fameuse **Garnine Lefrancq** dans tous les cas où j'ai eu à prescrire une suralimentation courte mais énergique. La dénutrition des grandes fièvres, ainsi que celle produite par les états gastro-intestinaux, plus spécialement chez les enfants et les vieillards, ont été toujours vaincues en peu de jours, par la grande assimilation.

Je me fais un plaisir de vous communiquer ces résultats comme démonstration d'estime professionnelle, à un aussi magnifique secours que j'ai utilisé pratiquement, et que je continuerai à employer.

Doctor Amado Más,
Medico-Cirujano Jefe local de Sanidad, Corral Falso (Cuba).

Le Professeur CALLEJA y SANCHEZ, de Madrid

Julian Calleja y Sanchez a fait toutes ses études à Madrid. Très brillant élève au cours de ses études classiques, il devait, dans sa carrière médicale, continuer la série de ses succès universitaires.

Docteur en médecine de la Faculté de Madrid en 1859, il était bientôt nommé au concours aide-d'anatomie, et obtenait la chaire d'anatomie dès 1862.

Le professeur Calleja est, en effet, un anatomiste universellement connu. Il s'est, d'ailleurs, spécialisé dans l'anatomie descriptive, sur laquelle il a déjà écrit et publié quatre volumes d'un traité magistral qui en comprendra bientôt sept. Tous les étudiants espagnols ont entre les mains son *Précis d'Anatomie descriptive* en 2 volumes, qui en est à sa quatrième édition.

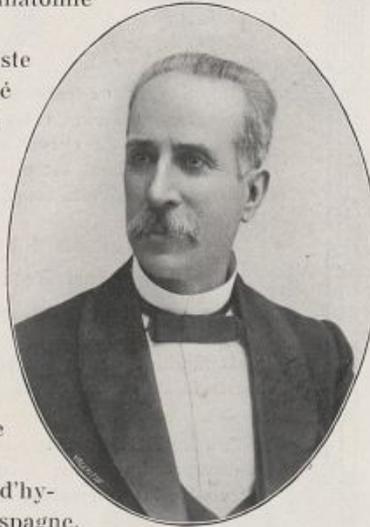
Conseiller, puis directeur général de l'instruction publique en 1886 et 1887, membre du Conseil d'hygiène, vice-président de ce Conseil jusqu'en 1902, le professeur Calleja a toujours étudié avec ardeur les questions de médecine sociale et d'hygiène.

Il a présidé deux Congrès internationaux, l'un d'hygiène et l'autre de médecine, qui se sont tenus en Espagne.

Il est, actuellement, doyen de la Faculté de Médecine, membre de l'Académie Royale de Médecine et de l'Académie des Sciences de Madrid, et de plusieurs autres Académies nationales et étrangères.

Enfin, le savant anatomiste ne s'est pas désintéressé de la politique, et il est sénateur depuis 1881.

Le professeur Julian Calleja y Sanchez est Grand-Croix d'Alphonse XII et Commandeur de la Légion d'honneur.



Doctor Juan GUERRA y ESTRADA

MEDICO-CIRUJANO

LA HAVANE (Ile de Cuba)

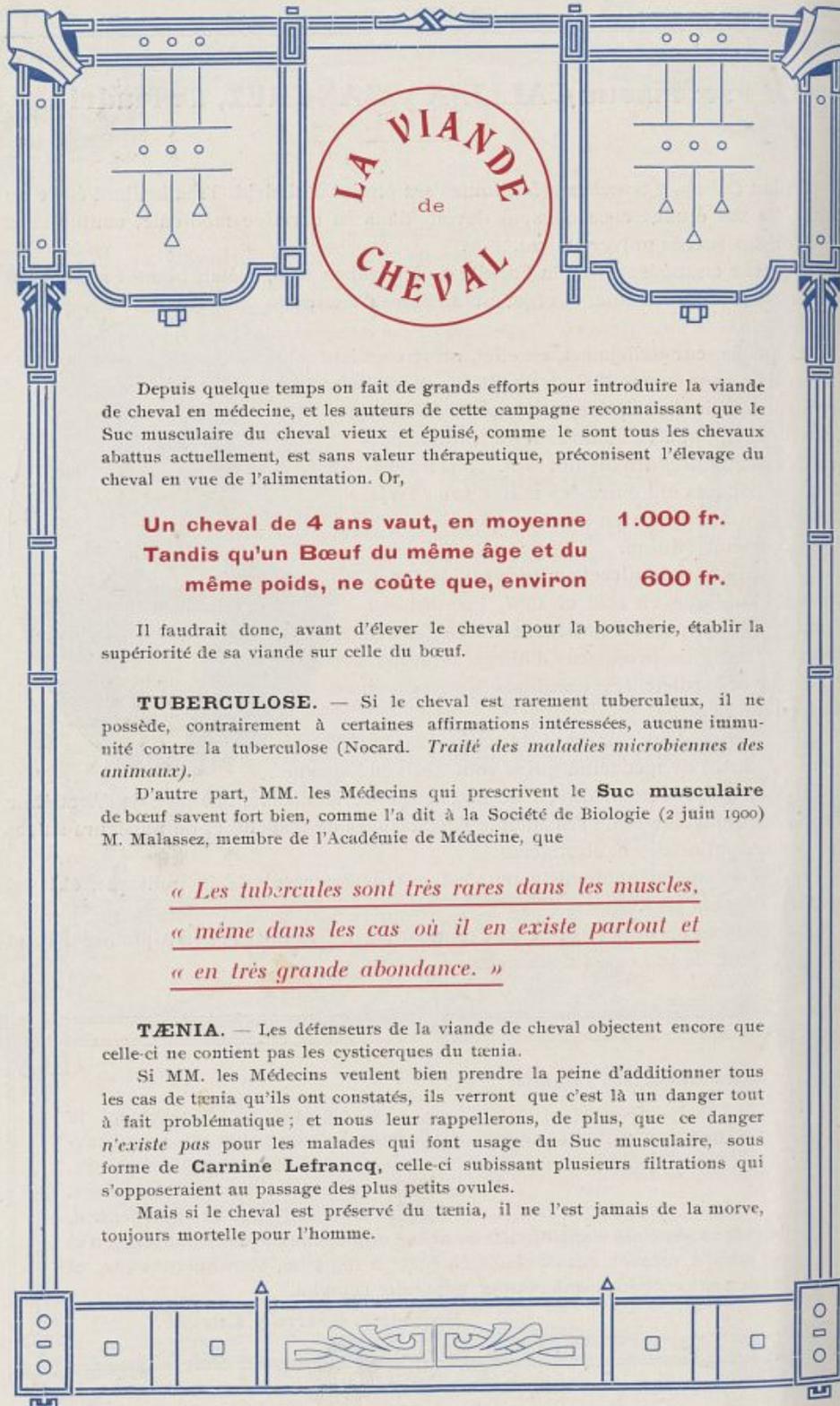


dans tous les états d'appauvrissement de l'organisme où je l'ai utilisée, je n'ai eu, jusqu'à présent, aucun résultat négatif à regretter, bien au contraire, et je me sens enthousiasmé pour en continuer l'emploi.

Docteur J. Guerra y Estrada.

J'ai employé personnellement la
Garnine Lefrancq et je me sens beau-
coup plus fort depuis que j'en prends.

Dans tous les cas de tuberculose,
d'affections de l'estomac et en général,



Depuis quelque temps on fait de grands efforts pour introduire la viande de cheval en médecine, et les auteurs de cette campagne reconnaissant que le Suc musculaire du cheval vieux et épuisé, comme le sont tous les chevaux abattus actuellement, est sans valeur thérapeutique, préconisent l'élevage du cheval en vue de l'alimentation. Or,

**Un cheval de 4 ans vaut, en moyenne 1.000 fr.
Tandis qu'un Bœuf du même âge et du même poids, ne coûte que, environ 600 fr.**

Il faudrait donc, avant d'élever le cheval pour la boucherie, établir la supériorité de sa viande sur celle du bœuf.

TUBERCULOSE. — Si le cheval est rarement tuberculeux, il ne possède, contrairement à certaines affirmations intéressées, aucune immunité contre la tuberculose (Nocard. *Traité des maladies microbiennes des animaux*).

D'autre part, MM. les Médecins qui prescrivent le **Suc musculaire** de bœuf savent fort bien, comme l'a dit à la Société de Biologie (2 juin 1900) M. Malassez, membre de l'Académie de Médecine, que

*« Les tubercules sont très rares dans les muscles,
« même dans les cas où il en existe partout et
« en très grande abondance. »*

TÆNIA. — Les défenseurs de la viande de cheval objectent encore que celle-ci ne contient pas les cysticerques du tænia.

Si MM. les Médecins veulent bien prendre la peine d'additionner tous les cas de tænia qu'ils ont constatés, ils verront que c'est là un danger tout à fait problématique; et nous leur rappellerons, de plus, que ce danger *n'existe pas* pour les malades qui font usage du Suc musculaire, sous forme de **Carniné Lefrancq**, celle-ci subissant plusieurs filtrations qui s'opposeraient au passage des plus petits ovules.

Mais si le cheval est préservé du tænia, il ne l'est jamais de la morve, toujours mortelle pour l'homme.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 37

AVRIL 1909 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . { FRANCE . . . 12 FR.
ETRANGER . . . 15 FR.

MAISON A VENDRE

Au-dessus de la porte, une porte de bois mal jointe, qui laissait se mêler, dans un grand intervalle, le sable du jardinet et la terre de la route, un écriteau était accroché depuis longtemps, immobile dans le soleil d'été, tourmenté, secoué au vent d'automne : *Maison à vendre*, et cela semblait dire aussi maison abandonnée, tant il y avait de silence autour.

Quelqu'un habitait là pourtant. Une petite fumée bleuâtre, montant de la cheminée de brique qui dépassait un peu le mur, trahissait une existence cachée, discrète et triste comme la fumée de ce feu de pauvre. Puis à travers les ais branlants de la porte, au lieu de l'abandon, du vide, de cet en-l'air qui précède et annonce une vente, un départ, on voyait des allées bien alignées, des tonnelles arrondies, les arrosoirs près du bassin et des ustensiles de jardinier appuyés à la maisonnette. Ce n'était rien qu'une maison de paysan, équilibrée sur ce terrain en pente par un petit escalier qui plaçait le côté de l'ombre au pre-

mier, celui du midi au rez-de-chaussée. De ce côté-là, on aurait dit une serre. Il y avait des cloches de verre empilées sur les marches, des

pots à fleurs vides, renversés, d'autres rangés avec des géraniums, des verveines sur le sable chaud et blanc. Du reste, à part deux ou trois grands platanes, le jardin était tout au soleil.

Des arbres fruitiers en éventail sur des fils de fer, ou bien en espalier, s'étaient à la grande lumière, un peu défeuillés, là seulement pour le fruit. C'étaient aussi des plants de fraisiers, des pois à grandes rames ; et au milieu de tout cela, dans cet ordre et dans ce calme, un vieux, à chapeau de paille, qui circulait tout le jour par les allées, arrosait aux heures fraîches, coupait, émondait, les branches et les bordures.



ALPHONSE DAUDET

CARNINE LEFRANCO : Convalescences

Ce vieux ne connaissait personne dans le pays. Excepté la voiture du boulanger, qui s'arrêtait à toutes les portes dans l'unique rue du village, il n'avait jamais de visite. Parfois, quelque passant, en quête d'un de ces terrains à mi-côte qui sont tous très fertiles et font de charmants vergers, s'arrêtait pour sonner en voyant l'écrêteau. D'abord la maison restait sourde. Au second coup un bruit de sabots s'approchait lentement du fond du jardin et le vieux entre-baillait sa porte d'un air furieux :

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

— La maison est à vendre ?

— Oui, répondait le bonhomme avec effort, oui... elle est à vendre, mais je vous préviens qu'on en demande très cher... » Et sa main, toute prête à la refermer, barrait la porte. Ses yeux vous mettaient dehors, tant ils montraient de colère, et il restait là, gardant comme un dragon ses carrés de légumes et sa petite cour sablée. Alors les gens passaient leur chemin, se demandant à quel maniaque ils avaient affaire, et quelle était cette folie de mettre sa maison en vente avec un tel désir de la conserver.

Ce mystère me fut expliqué. Un jour, en passant devant la petite maison, j'entendis des voix animées, le bruit d'une discussion.

— « Il faut vendre, papa, il faut vendre... vous l'avez promis... »

Et la voix du vieux, toute tremblante :

« Mais, mes enfants, je ne demande pas mieux que de vendre... voyons ! Puisque j'ai mis l'écrêteau. »

J'appris ainsi que c'étaient ses fils, ses brus, de petits boutiquiers parisiens, qui l'obligeaient à se défaire du coin bien-aimé. Pour quelle raison ? je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils commençaient à trouver que la chose traînait trop, et, à partir de ce jour, ils vinrent régulièrement tous les dimanches pour harceler le malheureux, l'obliger à tenir sa promesse. De la route, dans ce grand silence du dimanche, où la terre elle-même se repose d'avoir été labourée, ensemencée toute la semaine, j'entendais cela très bien. Les boutiquiers causaient, discutaient entre eux en jouant au tonneau, et le mot argent sonnait sec dans ces voix aigres comme les palets qu'on heurtait. Le soir, tout le monde s'en allait, et quand le bonhomme avait fait quelques pas sur la route pour les reconduire, il rentrait bien vite, et refermait tout heureux sa grosse porte, avec une semaine de répit devant lui.

Pendant huit jours, la maison redevenait silencieuse. Dans le petit jardin brûlé de soleil, on n'entendait rien que le sable écrasé d'un pas lourd, ou traîné au râteau.

De semaine en semaine cependant, le vieux était plus pressé, plus tourmenté. Les boutiquiers employaient tous les moyens. On amenait les petits-enfants pour le séduire. « Voyez-vous, grand-père, quand la maison sera vendue, vous viendrez habiter avec nous. Nous serons si heureux tous ensemble !... » Et c'étaient des apartés dans tous les coins, des promenades sans fin à travers les allées, des calculs faits à haute voix. Une fois j'entendis une des filles qui criait :

« La baraque ne vaut pas cent sous... elle est bonne à jeter à bas. »

Le vieux écoutait sans rien dire. On parlait de lui comme s'il était mort, de sa maison comme si elle était déjà abattue. Il allait, tout voûté, des larmes dans les yeux, cherchant par habitude une branche à émonder, un fruit à soigner en passant ; et l'on sentait sa vie si bien enracinée dans ce petit coin de terre, qu'il n'aurait jamais la force de s'en arracher. En effet, quoi qu'on pût lui dire, il reculait toujours le moment du départ. En été, quand mûrissaient ces fruits un peu acides qui sentent la verdure de l'année, les cerises, les groseilles, les cassis, il se disait :

« Attendons la récolte... Je vendrai tout de suite après. »

Mais, la récolte faite, les cerises passées, venait le tour des pêches, puis les raisins, et après les raisins ces belles nèfles brunes qu'on cueille presque sous la neige. Alors l'hiver arrivait. La campagne était noire, le jardin vide. Plus de passants, plus d'acheteurs. Plus même de boutiquiers le dimanche. Trois grands mois de repos pour préparer les semences, tailler les arbres fruitiers, pendant que l'écrêteau inutile se balançait sur la route, retourné par la pluie et le vent.

A la longue, impatientés et persuadés que le vieux faisait tout pour éloigner les acheteurs, les enfants prirent un grand parti. Une des brus vint s'installer près de lui, une petite femme de boutique, parée dès le matin, et qui avait bien cet air avenant, faussement doux, cette amabilité obséquieuse des gens habitués au commerce. La route semblait lui appartenir. Elle ouvrait la porte toute grande, causait fort, souriait aux passants comme pour dire :

« Entrez... voyez... la maison est à vendre ! »

Plus de répit pour le pauvre vieux. Quelquefois, essayant d'oublier qu'elle était là, il bêchait ses carrés, les ensemencait à nouveau, comme ces gens tout près de la mort qui aiment à faire des projets pour tromper leurs craintes. Tout le temps, la boutiquière le suivait, et le tourmentait :



UN VIEUX GROGNARD - HUSSARD DU 1^{ER} EMPIRE

Nous devons la reproduction de ce joli tableau à son auteur, M. Marcel Malatier, qui a bien voulu nous confier l'original. Ce jeune artiste, dont le talent très personnel s'est déjà nettement affirmé dans le portrait, où il excelle, est certainement appelé, de l'avis de ses maîtres, à prendre une des premières places dans ce genre.

— « Bah ! à quoi bon?... C'est donc pour les autres que vous prenez tant de peine ? »

Il ne lui répondait pas, et s'acharnait à son travail avec un entêtement singulier. Laisser son jardin à l'abandon, c'eût été le perdre un peu déjà, commencer à s'en détacher. Aussi les allées n'avaient pas un brin d'herbe ; pas de gourmand aux rosiers.

En attendant, les acquéreurs ne se présentaient pas. C'était le moment de la guerre, et la femme avait beau tenir sa porte ouverte, faire des yeux doux à la route, il ne passait que des déménagements, il n'entrait que de la poussière. De jour en jour, la dame devenait plus aigre. Ses affaires de Paris la réclamaient. Je l'entendais accabler son beau-père de reproches, lui faire de véritables scènes, taper les portes. Le vieux courbait le dos sans rien dire, et se consolait en regardant monter ses petits pois, et l'écriveau, toujours à la même place : *Maison à vendre.*

... Cette année, en arrivant à la campagne, j'ai bien retrouvé la maison ; mais, hélas ! l'écriveau n'y était plus. Des affiches déchirées, moisies, pendaient encore au long des murs. C'est fini ; on l'avait vendue ! A la place du grand portail gris une porte verte, fraîchement peinte, avec un fronton arrondi, s'ouvrait par un petit jour grillé qui laissait voir le jardin.

Ce n'était plus le verger d'autrefois, mais un fouillis bourgeois de corbeilles, de pelouses, de cascades, le tout reflété dans une grande boule de métal qui se balançait devant le perron. Dans cette boule, les allées faisaient des cordons de fleurs voyantes, et deux larges figures s'étaient étalées, exagérées : un gros homme rouge, tout en nage, enfoncé dans une chaise rustique, et une énorme dame essoufflée, qui criait en brandissant un arrosoir :

« J'en ai mis quatorze aux balsamines. »

On avait bâti un étage, renouvelé les palissades ; et dans ce petit coin remis à neuf, sentant encore la peinture, un piano jouait à toute volée des quadrilles connus et des polkas de bals publics. Ces airs de danse, qui tombaient sur la route et faisaient chaud à entendre, mêlés à la grande poussière de juillet, ce tapage de grosses fleurs, de grosses dames, cette gaieté débordante et triviale me serraient le cœur. Je pensais au pauvre vieux qui se promenait là si heureux, si tranquille ; et je me le figurais à Paris, avec son chapeau de paille, son dos de vieux jardinier, errant au fond de quelque arrière-boutique, ennuyé, timide, plein de larmes, pendant que sa bru triomphait dans un comptoir neuf, où sonnaient les écus de la petite maison.

Alphonse DAUDET.

« *La Carnine Lefrancq est un bienfait pour l'humanité.* »



LES DERNIERS INDIENS

La Carnine Lefrancq rend à beaucoup de nos malades, la santé et la vie. C'est une préparation parfaite ; c'est même un bienfait pour l'humanité.

Docteur Jaubert, Ouéd-el-Alleug (Alger).

LE DIPLOMATE QUI TROUVE SON MAÎTRE

— Vous croyez donc valoir beaucoup ? disait le prince de Talleyrand à Barthez.

— Très peu, quand je me considère, répondit Barthez ; beaucoup, quand je me compare.

Je prescris fort souvent votre excellente **Carnine Lefrancq** et je n'ai toujours qu'à m'en louer ; les résultats qu'elle me donne sont *manifestes, constants* et rapides. Elle constitue un remède qu'acceptent volontiers les enfants et les malades même les plus difficiles.

Dr Plouzané, * 12, Pont L'Abbé (Finistère).

Le Professeur BERGER

Le professeur Berger, qui est mort le 17 octobre dernier, était né à Beaucourt, dans le Haut-Rhin, le 6 Janvier 1845.

Il commençait ses études en 1863 ; en 1865, il était externe des Hôpitaux, et arrivait à l'internat l'année suivante. En 1871, il obtenait la médaille d'or, et était reçu la même année à l'adjuvat.

Prosecteur en 1875, agrégé — le premier de sa promotion — en 1876, il arrivait encore, en 1877, le premier au concours de chirurgiens des Hôpitaux. Sa carrière, on le voit, avait commencé par une série ininterrompue de succès.

En 1894, il était nommé professeur de clinique chirurgicale ; mais en 1898, par affection



et par déférence pour le professeur Terrier, que la limite d'âge fixée par l'Assistance Publique allait atteindre, il consentait à permuter avec lui et à occuper la chaire de médecine opératoire qu'il gardait jusqu'en 1901, époque où il reprenait la clinique à l'Hôpital Necker, dans lequel il devait achever sa carrière.

Le professeur Berger était un travailleur robuste, d'une ténacité extrême, et d'une persévérance admirable. Il s'adonna surtout à la chirurgie réparatrice, dans laquelle il excella ; mais il étudia aussi tout particulièrement les hernies, et la chirurgie des membres l'attira également. Il a publié des travaux sur le bec-de-lièvre, les encéphalocèles, les endothéliomes des os, les tumeurs mixtes du voile du palais, les kystes des mâchoires, l'imperforation

du rectum et du vagin, l'opération d'Estländer, le cerclage dans les fractures de la rotule, les plaies pénétrantes de l'abdomen, l'ostéomalacie, etc.

Tous les biographes du professeur Berger sont unanimes pour vanter la correction parfaite de son attitude, la maturité de son jugement, la prudence de ses décisions. Ses confrères, ses élèves, comme ses malades, savaient apprécier sa haute conscience et son inflexible droiture. Il fut, dans toute la force du terme, un homme de bien.

Il est d'ailleurs mort au champ d'honneur, dans son service de l'Hôpital Necker, terrassé, au cours même d'une opération, par le mal qui devait l'emporter en quelques jours.

Le professeur Berger était entré à l'Académie de Médecine en 1893 ; en 1898, la Société de chirurgie l'avait élu président, et en 1907, il avait présidé la 20^e session du Congrès français de chirurgie.

Il était officier de la Légion d'Honneur.

VIGUEUR, SANTÉ, GAÏETÉ

La **Carnine Lefrancq** est tout simplement étonnante comme résultats. Employée avec à-propos elle m'a constamment donné la satisfaction de voir revenir rapidement chez mes malades vigueur, santé et gaieté. La **Carnine Lefrancq** est sûrement pour l'organisme débilité un remède idéal qu'aucun autre ne saurait actuellement remplacer. »

Docteur Sallé, Bernaville (Somme).

DYSTROPHIES

C'est rendre service aux enfants qui sont atteints de dystrophie osseuse ou qui sont près de l'être par insuffisance de nutrition, de leur prescrire la **Carnine Lefrancq**.

Dr Gagnière,
Vaulx-Milieu (Isère).

ANÉMIE

Je suis toujours satisfait de la **Carnine Lefrancq** qui me donne de bons résultats chez les tuberculeux et les anémiques et qui est bien supérieure aux autres préparations organiques.

Dr Carcy,
Toulouse.

CONFIANCE

Quant à la **Carnine Lefrancq**, je puis vous dire en toute franchise que c'est un produit qui m'a toujours donné d'excellents résultats et que j'ordonne avec confiance.

Dr Nissim-Davicion,
Paris.



Si on en fumait une ?

RÉSURRECTION

J'obtiens, en ce moment, dans la convalescence d'un typhique une véritable résurrection grâce à la **Carnine Lefrancq** que je lui fais prendre avec du lait.

Dr Numa-Duclaud,
Paris.

TUBERCULOSE

Je prescris la **Carnine Lefrancq** de préférence aux similaires, et j'ai en ce moment une tuberculeuse qui ne peut rien manger et qui en retire un grand bénéfice.

Dr Chevalier,
Alger.

RÉGÉNÉRATEUR

La **Carnine Lefrancq** me procure beaucoup de satisfaction. C'est un tonique de premier ordre, un véritable régénérateur.

Dr Duclos,
Ex-Interne des Hôpitaux.
Fontenay-le-Comte
(Vendée).

PAR EXPÉRIENCE

Convaincu par l'expérience que la **Carnine Lefrancq** convient à presque tous les malades, j'en fais prendre non seulement à mes clients, mais aussi aux personnes de ma famille. Je vous prie de m'en envoyer de nouveau quatre flacons. Ci-joint mandat de 34 francs.

Docteur Cantenot, Champagnolles (Jura).

HEUREUX EFFET DE LA PUDEUR

Quand Laënnec eut découvert l'auscultation — la clef de la pathologie thoracique — il se trouva des docteurs pour protester, au nom de la morale, contre l'impudicité de cette méthode de diagnostic, qui obligeait le médecin à appliquer son oreille sur la poitrine de ses clientes. *Proh pudor!* Ces mesquines querelles, suscitées surtout par la routine, sous le couvert de la pudicité, amenèrent Laënnec à inventer son instrument. Lui-même finit par partager les scrupules, plus ou moins sincères, de ses critiques. Il raconte, dans son *Traité de l'auscultation médiate*, la genèse de son invention :

« Je fus consulté, en 1816, pour une jeune personne, qui présentait des symptômes généraux de maladie du cœur et chez laquelle l'application de la main et la percussion donnaient peu de résultats, à raison de l'embonpoint. L'âge et le sexe de la malade m'interdisant l'auscultation directe, je vins me rappeler un phénomène d'acoustique fort connu. Si l'on applique l'oreille à l'extrémité d'une poutre, on entend distinctement un coup d'épingle donné à l'autre bout. J'imaginai que l'on pouvait peut-être tirer parti dans le cas dont il s'agissait de cette propriété des corps. Je pris un cahier de papier, j'en formai un rouleau fortement serré dont j'appliquai une extrémité sur la région précordiale et posant l'oreille à l'autre bout, je fus aussi surpris que satisfait d'entendre les battements du cœur d'une manière beaucoup plus nette et plus distincte que je l'avais jamais fait par l'application immédiate de l'oreille ».

Un cylindre de bois de un pied de long fut substitué au rouleau de papier et reçut le nom barbare de *stéthoscope*.

Ainsi Laënnec n'hésitait pas à « appliquer la main » sur la poitrine opulente de cette jeune cliente, mais il refusait d'y accoler son oreille. Explique qui pourra ce *distinguo* de la pudeur. Quant aux amis du progrès, ils ne peuvent que s'en féliciter : en effet, grâce à cet excès de délicatesse, la science médicale s'est enrichie d'une de ses plus précieuses découvertes.

Vous ne pouvez prescrire
un Suc de Viande quelconque
*mais seulement une
préparation vous inspirant*

UNE CONFIANCE ABSOLUE

*La première place n'est contestée par
personne à la CARNINE LEFRANCO qui
l'a toujours occupée.*

C'est la SEULE préparation qui

GARANTISSE

ne contenir que du Suc Musculaire de Bœuf

CONCENTRÉ

dans LE VIDE et A FROID

*Son Usine et ses moyens d'action
SONT UNIQUES*

NEUF ANNÉES D'EXPÉRIENCE
lui ont permis d'arriver à la
PERFECTION



LE HAMEAU DU PETIT TRIANON A VERSAILLES

On ne doit PAS CONFONDRE la

CARNINE LEFRANCO

avec les Extraits, Jus et Poudres de Viande, Peplones et autres produits carnés, dont la fabrication exige une température extrêmement élevée.



Tous représentent la VIANDE CUITE

La Carnine Lefrancq



Préparée

A FROID

est la

Représentation rigoureuse

de la

VIANDE CRUE

Les malades qui, par dégoût ou intolérance, ne peuvent prendre ni Suc musculaire frais, ni Viande crue, retireront exactement les mêmes avantages de la

CARNINE LEFRANCO

dont le goût est agréable et la tolérance parfaite.

Alors que le Suc musculaire doit être ingéré en une seule fois, *immédiatement* après sa préparation, parce qu'il s'altère en moins d'une demi-heure, la **CARNINE LEFRANCO** peut être administrée par petites fractions, au gré des malades, même pendant les repas, ce qui permet d'arriver aux doses massives si c'est nécessaire.



Dépôt Général : ETABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : A. JEHLEN 26, AVENUE DE SAINT-OUEN, PARIS



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE
N° 38
AVRIL 1909 (2)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

DEPART POUR L'HOSPICE

HENRI LAVEDAN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE PÈRE DUCLOS. — Soixante-quinze ans.
SOPHIE. — Sa fille, trente-huit ans.

Chez le père Duclos. Un petit logement de vieil ouvrier, sur la Montagne-Sainte-Genève, aux premiers jours du printemps. Assis près de la fenêtre ouverte sur l'appui de laquelle s'égosille un serin en cage, le bonhomme rêve, les yeux perdus sur l'océan des toits, à l'infini. Sa fille entre, une femme au visage doux et courageux.

SOPHIE. — Bonjour, père. *(Elle l'embrasse.)*

DUCLOS. — Bonjour, petite.

SOPHIE. — Eh bien, tu sais, père?... J'ai une nouvelle...

DUCLOS. — Rapport à...

SOPHIE. — Oui, ça y est.

DUCLOS. — Ah! mon dieu!

SOPHIE. — Tu as ton lit à l'hospice d'Ivry. Je viens de chez l'abbé de Majeur qui m'avait écrit de passer le voir. C'est fait.

DUCLOS. — Déjà!

SOPHIE. — Tu n'es pas content?

DUCLOS. — Je ne sais pas. Ça me donne un coup.

SOPHIE. — L'autre jour, tu désirais.

DUCLOS. — Sans doute. C'était l'autre jour! Mais aujourd'hui...

SOPHIE. — Est-ce que tu espérais que ça ne s'arrangerait pas?

DUCLOS. — Oh! Non!

SOPHIE. — Eh bien alors?

DUCLOS. — Ça me donne un coup.

SOPHIE. — Voyons, petit père, sois raisonnable. As-tu pensé...

DUCLOS. — Mais oui, parbleu, que j'ai pensé... Je pense tout le temps... Je n'ai plus que ça à faire à mon âge.

SOPHIE. — Tu penses trop. A quoi?

DUCLOS. — A tout. A ma vicille que nous avons mise en terre... il n'y a pas plus d'un mois.

SOPHIE. — Je t'en prie. Oublie un instant...

DUCLOS. — Ça ne se peut. Je n'oublierai jamais ma vicille. Ah! qu'elle m'aimait! Ah! qu'elle t'aimait! Faut-il! Faut-il! Enfin! *(Re-foulant son chagrin.)* Je pense à toi, à ton frère Gualbert, à mes petits-enfants. Dire

CARNINE LEFRANÇO : Source d'Énergie

qu'y en a sept! Et puis, dam! après, je pense à moi aussi, écoute donc! J'additionne comme ça... que j'ai soixante et quinze ans, ma bonne fille (*Il caresse la cage de sa main tremblante.*) et que je n'ai plus des siècles à entendre siffler c'te serine.

SOPHIE. — Justement, à Ivry, tu seras bien soigné.

DUCLÓS. — C'est pas la même chose.

SOPHIE. — Mieux qu'ici.

DUCLÓS. — Autrement.

SOPHIE. — Tu ne verras point la fin de tes jours. Tu vivras plus de cent ans, comme les cigognes!

DUCLÓS. — J'aime mieux périr ici, tout de suite, chez moi.

SOPHIE. — Vraiment? Oh! que tu me fais de peine, papa!

DUCLÓS. — A cause donc, mignonne?

SOPHIE. — De ce que tu dis ces vilaines choses.

DUCLÓS. — Veux-tu me voir bien aise?

SOPHIE. — Non. Mais tout de même, il ne faut pas être ingrat.

DUCLÓS. — Envers qui?

SOPHIE. — Envers la Providence.

DUCLÓS. — Que le bon Dieu la bénisse! Puisqu'ils se connaissent tous deux, elle et lui, il aurait bien dû...

SOPHIE. — Chut! Tais-toi!

DUCLÓS. — Oui. J'ai pas raison. Je retire.

SOPHIE. — Et ce bon abbé de Majeur? Est-ce que nous ne devons pas tous lui être reconnaissants? Depuis des années qu'il s'occupe de nous?

DUCLÓS. — Ça prouve qu'il y a des années qu'on en a besoin.

SOPHIE. — Tu n'es pas juste.

DUCLÓS. — Si. Mais comprends moi, Loulou. Soixante et quinze ans! S'en aller!

SOPHIE. — Je te comprends, trésor de vieux père! Mon pauvre petit! C'est égal... va, il faut remercier Dieu et le curé de ce qui nous arrive là. C'est un bonheur.

DUCLÓS. — Qui me fait pleurer.

SOPHIE. — Je ne te dis pas. Mais c'est un bonheur quand même. Ils ne sont pas tous gais. Tu sais pourtant bien comme c'est difficile de les obtenir, ces lits d'hospice?

DUCLÓS. — Oui!

SOPHIE. — Il y en a qui attendent après des années... qui meurent sans y arriver.

DUCLÓS. — Une fois passé l'eau, n'en ont plus besoin.

SOPHIE. — Y a des députés, des généraux, qui ne peuvent pas en décrocher pour leurs protégés... des fois pour des membres de leur famille... L'abbé me l'a dit encore tan-

tôt: « Si je n'étais pas propriétaire de ce lit, qui est à moi, qui m'appartient et qui devient vacant... je n'aurais rien pu pour votre père! » Car il faut que tu le saches... c'est un lit à l'abbé que tu vas occuper... Il m'a raconté tout ça... Il a deux lits qu'il a achetés il y a des années. Devine combien?

DUCLÓS. — Je ne sais pas... cinq cents francs?

SOPHIE. — Vingt mille!

DUCLÓS. — Vingt mille?

SOPHIE. — Chaque. Quarante mille francs les deux.

DUCLÓS. — Faut-il qu'il soit riche!

SOPHIE. — Très. Ses parents avaient un château bâti sous les rois.

DUCLÓS. — Et il s'est fait prêtre pour tant! Ah dame! c'est un chic homme, un solide, y a pas! qui donne tout ce qu'il a... et puis, avec des idées du peuple, malgré son nom, des idées à nous... C'est comme un saint de la Révolution, quoi!

SOPHIE. — A la bonne heure! Tu lui rends justice. Eh bien, ça ne te fait donc pas plaisir, toi, le père Duclos, de te dire que tu vas coucher dans un lit qui coûte vingt mille francs... et que c'est pas toi qui les a payés?

DUCLÓS. — Non... Si... Enfin, je vais tâcher de me chatouiller de cette idée-là... Et puis, par-dessus tout, de faire une raison... Y a une raison dans les événements... qui domine. Faut s'y soumettre. Je me rends bien compte, quand je creuse mon chagrin, que je ne peux pas rester ici.

SOPHIE. — Oh! tu penses que, s'il y avait moyen, même en se gênant...

DUCLÓS. — Oui. Mais il n'y a pas moyen. Déjà, du temps que j'avais encore ma vieille, c'était dur. Après qu'elle est partie, il y a bien la voisine, mère André, qui m'a fait quinze jours ma popote. Mais la voilà malade! J'ai beau avoir deux enfants, c'est comme si j'étais seul sur la terre à présent. C'est pas ton frère Gualbert qui trime au loin, à Poitiers, homme d'équipe aux chemins de fer, qui peut me venir en rescousse avec ses douze cents francs par an, lui, sa femme et les cinq petits becs?

SOPHIE. — Non.

DUCLÓS. — C'est pas toi, ma pauvre fille?

SOPHIE. — Non plus, hélas!

DUCLÓS. — Qui travaille en journée à te crever les yeux pour gagner ta vie et celle de tes deux garçons, depuis que tu as perdu d'accident ton mari qu'était un si brave... Aussi pourquoi qu'il avait choisi ce métier de couvreur?

SOPHIE. — On ne choisit pas son métier.
 DUCLOS. — C'est vrai. On ne choisit rien, ici-bas, sans ça... Alors, quoi? Quoi? Y a pas de grimaces à faire. N'y a qu'à dire : merci, monsieur le curé, et s'en aller à l'hospice, droit devant soi. Mais dame, le premier mouvement... ça me chagrine! D'abord parce que j'ai beau n'être plus tout neuf, je ne me trouve pas encore un morceau d'hôpital... non.

Pour soixante et quinze, je ne suis pas encore si abîmé que ça, voyons? J'ai mes yeux, mes oreilles, mes jambes. Sans cette sacrée sciatique, ah! la gueuse! qui de temps en temps me fait jurer... je pourrais me croire encore à quarante ans en arrière, quand j'étais ouvrier imprimeur à la maison Chaperlot. Et ce qui me coûte par-dessus tout, c'est de partir d'ici, de mon logement où je suis depuis tant et tant d'années, de quitter ce quartier, les voisins, tout ce qui me connaît et que j'aime, ce petit Paris dans le grand où j'ai vécu, travaillé... car j'ai travaillé, tu sais petite!

SOPHIE. — Oh! oui! mon bon père.

DUCLOS. — L'église de Saint-Etienne où j'ai été baptisé, où j'ai fait ma communion.

SOPHIE. — Oui...

DUCLOS. — Où je m'ai marié avec ta mère, où on a béni nos noces d'or.

SOPHIE. — Je me rappelle.

DUCLOS. — Tout ça... c'est que ça vous attache!... Et lorsqu'il faut se détacher... Quand je me dis qu'il va falloir abandonner ma chambre, mes bibelots, mes petites fricoles... pour aller dans une grande bête de salle au milieu d'un tas de vieux qui me dégoûtent, qui vont me faire des misères... Ah! non! je pleurerais.

SOPHIE. — Oh!

DUCLOS. — Mais je ne veux pas pleurer. C'est pas digne d'un ancien ouvrier imprimeur, d'un homme qui a été dans les choses ayant rapport aux livres... à la pensée... à tout ce qui fait la culture... enfin, je m'entends! Me voilà calé. Quand c'est-il qu'il faut partir? La semaine prochaine?

SOPHIE. — Non.

DUCLOS, *souriant*. — Plus tard?

SOPHIE. — Plus tôt.

DUCLOS, *inquiet*. — Demain?

SOPHIE. — Aujourd'hui.

DUCLOS. — Oh! c'est vite.

SOPHIE. — L'abbé a dit : le plus tôt possible. Ce soir si vous pouvez.

DUCLOS. — C'est bon. C'est bon. Mais alors... (*Il regarde autour de lui et montre ses pauvres meubles.*) Tout ça...

SOPHIE. — Ne t'inquiète pas. Je m'occuperai de toutes tes affaires.

DUCLOS. — Oui. Prends tout... en ce cas, prends tout chez toi.

SOPHIE. — N'aie pas peur. Merci. Le plus que je pourrai.

DUCLOS. — Mais le reste?

SOPHIE. — On fera des petits cadeaux... à des amis...

DUCLOS. — Oui, à des voisins qui ont été bons? Et... et c'te serine!

SOPHIE. — Je la prendrai.

DUCLOS. — C'est ça. Elle est gentille. Elle plaira aux enfants. Faut pas qu'ils y fassent du mal! Elle chante des heures sans fatigue. Elle te connaîtra tout de suite.

Moi, elle avait bien l'air de m'aimer. J'ouvrais la porte de sa cage, elle ne se sauvait pas. Elle me manquera... Oui, je rêvais... je pensais, en regardant sauter c'te jolie petite boule jaune... Allons! Et c'est-il toi qui vas coucher dans mon lit?

SOPHIE. — Oui. Je vendrai le mien.

DUCLOS. — Tant mieux. Je pensais bien d'y mourir tout de même! Et puis, j'aime pas les lits de fer, moi, je trouve ça froid. Je te recommande aussi mes livres... les fleurs de noce de ma vieille... tout, enfin... tout... puisque je n'ai plus rien... plus rien. (*Il soupire avec une grosse tristesse.*)

SOPHIE. — Du courage, mon pauvre papa!

DUCLOS. — M'en faut, va! D'autant que je devine bien que je mourrai tout seul... en semaine... quand tu ne seras pas là.

SOPHIE. — Mais non. Veux-tu bien ne pas penser à ça...

DUCLOS. — J'y pense tout de même. Tu comprends bien que si j'avais la chance de crever un jour de visite, pas avant midi, pas après quatre heures, et pendant que tu serais au pied de mon lit, ça serait vraiment trop beau? Enfin, je tâcherai. Mettons nos chapeaux.

Henri LAVEDAN.

Je suis un admirateur de la **Carnine Lefrancq** que j'emploie souvent.
 Mais qui n'en pourrait dire autant quand il en a usé une fois?

Docteur Cantérac, Castéra-Verduzan (Gers).



TYPE DE BOHÉMIENNES

M. Huguier, Vétérinaire en 1^{er} au 5^{me} Dragons,
à Compiègne

a soutenu avec un très brillant
succès la thèse de doctorat en mé-
decine intitulée :

Contribution à l'étude

de la Nocuité des

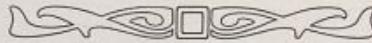
Viandes Tuberculeuses

L'importance de cette remarquable étude
ne nous permet pas de la reproduire
ici et nous le regrettons vivement.

En voici les conclusions :

Comme conclusion importante, nous
conseillons donc de s'adresser, dans la
phtisiothérapie, à l'emploi du suc musculaire spécial appelé **Carnine** qui, en raison du
choix des animaux qui servent à sa préparation, de l'inspection rigoureuse des viandes
abattues et des manipulations spéciales qui offrent toutes les garanties de fabrication,
éloignent les dangers microbiens et parasitaires. Ce suc musculaire a tous les avantages
de l'extrait de plasma du bœuf, sans en avoir les inconvénients précités. L'action efficace
de la Carnine a été mise du reste, en évidence par le Docteur Lefèvre, médecin-chef de
l'hôpital de Villepinte.

La dose à donner varie de 1 à 4 cuillerées à bouche par jour, suivant l'effet que
l'on veut obtenir.



HOPITAL DE VILLEPINTE
POUR LES
JEUNES FILLES TUBERCULEUSES
(350 Lits)

Extrait du Rapport du Docteur LEFÈVRE

Médecin-Chef de l'Hôpital

*Cet essai, qui a duré du 21 juin au 23 septembre, a été comparatif, en ce sens
que des malades soumises au traitement, et prises dans des situations cliniques
autant que possible comparables, les unes ont pris le suc musculaire naturel, et les
autres, le suc musculaire sous forme de Carnine.*

*Or, il nous a été permis de constater que la Carnine est parfaitement tolérée ;
que son absorption en grande quantité ne présente absolument aucun inconvénient.*

**Et aussi qu'elle possède une efficacité thérapeutique rigoureusement
comparable à celle du Suc Musculaire frais.**



TRIANON A VERSAILLES

Un de mes clients, à qui j'ai recommandé la **Carnine Lefrancq**, s'en trouve tout à fait bien; *il en est même gourmand* (il la mélange au lait).

Docteur Camus,
Reims.

J'ordonne la **Carnine Lefrancq** depuis quelque temps, d'autant plus volontiers que les malades (et ils sont nombreux ceux qui viennent réchauffer leurs poumons avariés à notre soleil) *la prennent plus facilement que le suc musculaire naturel*; j'en obtiens de meilleurs résultats qu'avec ce dernier,

Docteur Vial,
Cagnes (Alpes-Maritimes).

La **Carnine Lefrancq** est une excellente préparation *particulièrement bien acceptée* par les malades.

Docteur Edgard Chenu,
Sancergues (Cher).

La **Carnine Lefrancq**, toujours *bien tolérée* et d'un *goût agréable*, ne m'a jamais donné de mécomptes, mais toujours des résultats excellents, c'est un des plus puissants régénérateurs que je connaisse.

Docteur Bellamy,
Saint-Brieuc
(Côtes-du-Nord).

COMMENT

LA

Carnine Lefrancq

est acceptée

PAR LES MALADES

J'ai ordonné la **Carnine Lefrancq** à une de mes malades qui l'a *acceptée sans répugnance*, alors qu'elle ne pouvait surmonter son dégoût pour la pulpe de viande.

Docteur Dufour,
Villefranche-de-Rouergue.
(Aveyron).

La **Carnine Lefrancq** *est bien acceptée* par mes tuberculeux et je crois pouvoir affirmer qu'elle a constitué, pour certains, un précieux aliment.

Docteur Peck, de la Faculté de Paris,
Fismes (Marne).



GARDEUSE DE MOUTONS

Gustave MESUREUR

Directeur de l'Assistance Publique

Gustave Mesureur est né à Marcq-en-Barœul, dans le département du Nord, le 2 avril 1847.

Avant d'entrer dans la politique active, il exerça longtemps et avec une grande habileté, la profession de dessinateur industriel dans le quartier du Sentier; et la situation qu'il sut se créer dans ce milieu devint telle que les électeurs lui offrirent la candidature aux élections municipales.

Ce fut le début de sa carrière politique. Conseiller municipal de 1881 à 1887, le deuxième arrondissement l'envoyait, le 22 mai 1887, occuper à la Chambre le siège devenu vacant par la mort de M. Tirard; et pendant treize ans, le corps électoral lui renouvelait son mandat législatif. Mais en 1902, il était battu par M. Syveton.

Quelques mois après cet échec, la Direction générale de l'Assistance publique étant devenue vacante par la mort de son titulaire M. Mourier, ce poste fut confié à M. Mesureur. Celui-ci était depuis longtemps familiarisé avec les questions d'assistance. Plusieurs fois, au cours de son mandat municipal, il avait été rapporteur du budget de l'Administration. Nul plus que lui n'était donc désigné pour accepter la lourde succession de son prédécesseur, et pour mener à bien les grandes réformes que la mort de ce dernier semblait avoir compromises.

Le premier acte de M. Mesureur a été d'élaborer un vaste plan de reconstruction des hôpitaux de Paris, plan qu'il sut faire adopter par le Conseil municipal, qui vota un grand emprunt pour l'exécution de ces travaux.

Dans ces nouvelles fonctions, qu'il occupe avec autorité et avec aménité depuis sept ans, M. Mesureur a déployé une activité incessante, ne se désintéressant d'aucune question, qu'il s'agisse des Ecoles d'infirmières ou des Enfants assistés, et donnant une égale attention aux moindres détails de la marche quotidienne des hôpitaux de la grande ville.

On sait que les rapports entre les médecins des Hôpitaux et le directeur de l'Assistance ne sont pas toujours faciles; car souvent les intérêts des malades exigent des réformes administratives et des sacrifices budgétaires qui sont parfois difficilement réalisables. L'estime réciproque en laquelle se tiennent M. Mesureur et le Corps médical des Hôpitaux, est bien la meilleure preuve des efforts constants du Directeur de l'Assistance, pour améliorer la situation morale et le bien être des malades. Sur ce terrain commun, il est à souhaiter que l'entente persiste, car les progrès à réaliser sont aussi nombreux qu'urgents.

M. Mesureur est membre du Conseil supérieur d'hygiène publique de France, et membre de la Commission permanente de préservation contre la tuberculose.



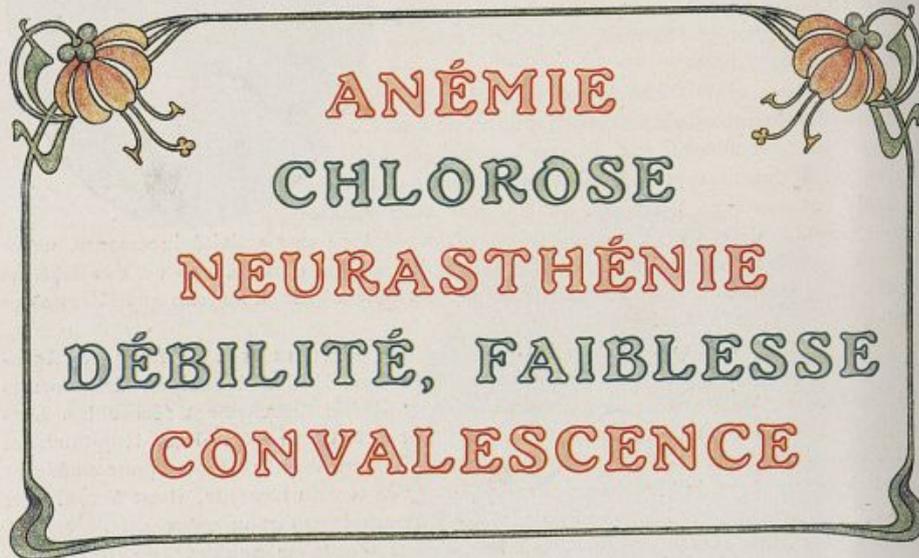
Tuberculose : CARNINE LEFRANÇO



CARNINE LEFRANCO

Suc de Viande de Bœuf **CRUE**
CONCENTRÉ
 DANS LE VIDE ET A FROID

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon), FROID ou TIÈDE.



Un seul Flacon
 marqué **5 fr. 50**
 — donne —

TOUJOURS

des Résultats
 Appréciables
 — et Durables —

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris



JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE
N° 39
MAI 1909 (1)

ABONNEMENT
UN AN. . . FRANCE . . . 12 FR.
 . . . ÉTRANGER . . . 15 FR.

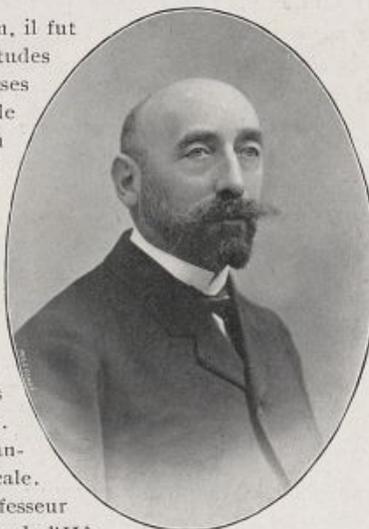
Le Professeur LEMOINE, de Lille

Georges Henri Lemoine est né à Tulle (Corrèze), le 15 janvier 1859, d'une famille originaire du Bourbonnais.

D'abord étudiant à l'École de médecine de Rouen, il fut l'élève de Leudet et de Flaubert, et commença ses études comme maître répétiteur au Lycée. Quand les bourses de médecine furent créées, sous l'inspiration de Claude Bernard, le jeune Lemoine fut un des premiers à en obtenir une et fut dirigé sur la Faculté de médecine de Lyon.

Successivement externe et interne dans les Hôpitaux de Lyon, de 1878 à 1883, il resta pendant toute cette période attaché au Laboratoire d'anatomie générale du professeur Renaut. Docteur en médecine en 1884, avec une thèse sur l'anatomie du tissu conjonctif dans le cordon ombilical, il était reçu agrégé en 1886, à l'âge de 26 ans, et débutait comme chargé de cours de thérapeutique à l'Université de Lille, l'année suivante. En 1889, il devenait titulaire de cette chaire, qu'il abandonnait un an après pour prendre celle de clinique médicale.

Actuellement, il y a bientôt vingt ans que le professeur Lemoine dirige l'important service de Clinique médicale de l'Hôpital Saint-Sauveur, où son enseignement a formé de nombreuses générations de médecins.



Anémie : CARNINE LEFRANCO

Ses cours de thérapeutique ont été condensés dans un petit volume de clinique thérapeutique, qui est aujourd'hui à sa cinquième édition, et dont le succès a été grand dans tous les pays de langue française. Ce livre fait partie d'une série de manuels de thérapeutique clinique en 4 volumes, publiés sous sa direction avec la collaboration des professeurs Gaulard, Baudry et Phocas.

Dans le journal, le « Nord médical », qu'il a fondé avec les professeurs Doumer et Phocas, le professeur Lemoine a publié de nombreuses leçons très documentées de thérapeutique clinique. Dans deux autres livres, il a condensé son enseignement. L'un, sous le titre de « Technique et Indications des médications usuelles », contient tout ce que le médecin qui débute doit connaître de médecine pratique. L'autre, « Formulaire et Consultations médicales », publié avec la collaboration de M. E. Gérard, professeur de pharmacie, renferme, outre l'étude des médicaments, leur posologie et les formules usuelles; c'est un véritable traité de thérapeutique élémentaire, rédigé en vue des besoins urgents du praticien.

Le professeur Lemoine est le promoteur du traitement du tabès et de la paralysie générale par le mercure à hautes doses, traitement très discuté d'abord, mais qui a le mérite, s'il ne guérit pas toujours, de faire du moins disparaître les douleurs fulgurantes et d'enrayer l'évolution des cas à marche rapide.

Sa méthode de traitement des broncho-pneumonies par les bains chauds est aujourd'hui universellement employée, car elle réussit à abaisser la mortalité de cette maladie à un taux relativement infime. Elle consiste à donner des bains à 35-38° de 3 heures en 3 heures, jour et nuit; on abaisse ainsi la température et l'on ramène le calme et le sommeil. Signalons aussi la méthode de traitement de l'urémie par l'éther à hautes doses.

Plus récemment, en collaboration avec le professeur Gérard, il a créé une méthode thérapeutique basée sur l'utilisation des antitoxines formées par l'organisme lui-même. Partant de ce fait bien connu que le foie fabrique de véritables contre-poisons organiques, ces auteurs ont extrait de la bile des corps lipoides, composés de cholestérine, d'oxycholestérine, de lécithine et d'acides gras qu'ils ont désignés sous le nom de paratoxine, et qui semblent posséder des propriétés antitoxiques réelles.

En 1901, le professeur Lemoine présida le Congrès français de médecine de Toulouse, et prononça à cette occasion un discours sur le développement de la technique médicale au dix-neuvième siècle.

L'enseignement du professeur Lemoine, simple, méthodique, précis, est très apprécié; et ses ouvrages didactiques sont entre les mains de nombreux étudiants.

ANOREXIE - MALAISES - VERTIGES

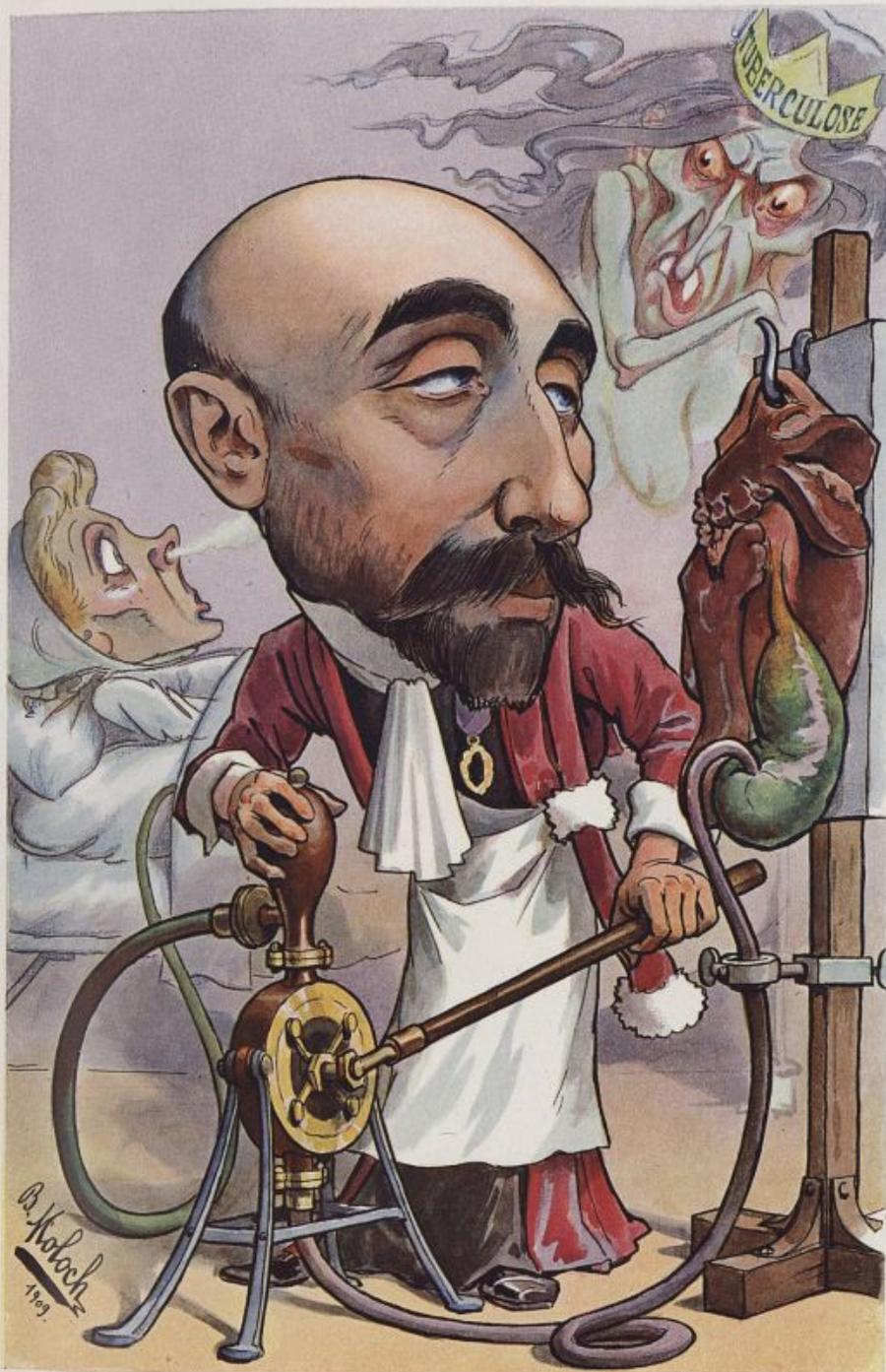
FAIBLESSE GÉNÉRALE - DIGESTIONS PÉNIBLES

Deux cuillerées à bouche de CARNINE LEFRANCQ au commencement de chaque repas, dans un liquide quelconque, FROID ou TIÈDE, amènent toujours une amélioration immédiate, c'est-à-dire

DANS LES TROIS PREMIERS JOURS

La **CARNINE LEFRANCQ** possède toutes les propriétés vitales de la

VIANDE CRUE



Le Professeur LEMOINE, de Lille

RUPTURE DE BANC

MONOLOGUE

DIT PAR LES FRÈRES COQUELIN

Foi de Bidoche, qu'est mon nom, j'y comprends rien de rien! Figurez-vous que j'étais-t-amooureux de Mamselle Aglaé, une superbe cuisinière. Mamselle Aglaé, elle avait toujours repoussé mes soupirs bouillonnants sous le *prétesque*, d'abord qu'elle avait un cousin cuirassier, qui la surveillait de près : puis encore, qu'elle avait un autre cousin, pompier, qui ne la quittait pas d' l'œil. Mais, *turellement*, que les charmes de l'infanterie, dont à laquelle j'appartiens, ils devaient un jour triompher de la cavalerie et de la *pomperie*.

Pour lors, il y a une huitaine, elle me dit : « Mon cœur il ne peut plus résister à vos paroles *séducteuses*, que j'obtempère au rendez-vous! » O bonheur, elle obtempérait. *Seurement* pour le rendez-vous j'étais-t-embarrassé, vu que les appointements dont le gouvernement il se débou-tonne avec nous, ils me permettraient pas de la conduire dans le cabinet d'un particulier, comme on dit. Mais je perds pas la boussole et je lui réponds : « Aglaé, ce que j'ai à vous dire, je peux le dire à la face du ciel et même du soleil, venez demain à midi, esplanade des Invalides... et puis, que de là, nous verrons. »

Le lendemain à midi précis, je vois arriver Aglaé à deux heures.

— « Monsieur Bidoche, qu'elle me dit, vos intentions, elles sont pures? — Oh! Aglaé, pouvez-vous *seurement* superposer une minute... — Ah! c'est que j'ai été si souvent... — Quoi que vous avez été si souvent? — Non, rien, je dis que les hommes ils sont si volatils! — Aglaé, quand vous verrez... mais, pardon, que le soldat il est galant avant tout... Prenez donc la peine de vous asseoir. » Et je montre à Aglaé un banc caché dessous le feuillage.

Faut vous dire qu'Aglaé est une femme magnifique qui pèse dans les 250; que même je mettrais une minute et demie pour en faire le tour, au pas accéléré.

Elle s'assoit, je m'assois. Je frissonnais près d'elle comme l'oiseau qui s'imbibe de la nature à l'aurore, lorsque le soleil se couche derrière les bois, où la tourterelle et le lapin de garenne ils cachent leurs roucoulements voluptueux.

— « Aglaé..., je vous idole! — Je vous

crois, monsieur Bidoche, mais quand est-ce que vous m'épouserez? — Aussitôt que j'aurai fini mon temps, je n'ai plus à faire que trois ans, onze mois et quarante-deux jours! »

En entendant ça, Aglaé fait un bond de surprise... elle retombe... patatras!... le banc se casse par le milieu et nous tombons le nez par terre. Je dis le nez, parce que le militaire il est toujours civil dans son langage. Aglaé se relève furibonde et me dit d'un ton méprisable : « Vous se fichez de moi, nous n'êtes qu'un polisson! » Et la voilà partie!

Moi, j'étais épastrouillé! quand je me remets de mon épastrouillement, plus d'Aglaé! elle s'était-z-éclipsée.

Je me mets à sa poursuite. Au bout de dix pas, je me cogne dedans deux hommes barbus qui me dévisagent dessous le nez en me barrant la route. J'entends un des deux qui dit à l'autre : — « C'est bien lui, c'est le signalement : front moyen, nez moyen, bouche moyenne, teint moyen; prenant parfois le costume militaire... Dites donc (qu'il me fait), c'est vous? — Ça, je pouvais pas le nier, je lui réponds : — Oui, c'est moi. — Alors, dit le second, vous êtes en rupture de ban? — Comment, vous savez déjà?... — Ah! il avoue; saisissons-le! » Alors, sans m'écouter, ils me lient les mains, me mettent dans un fiacre et me conduisent devant un grand vieux qu'ils appelaient Monsieur le juge. Moi, pendant le voyage, j'avais plus la force de parler; je faisais que de penser en moi-même : « Cré nom, que ça doit coûter cher un banc! que je pourrai jamais le payer avec mon prêt. »

Le juge, il me dit d'un air sévère : — Ah! vous êtes en rupture de ban, mon gaillard? — Monsieur le juge, c'est pas moi, c'est Aglaé. — Vous avouez donc avoir eu des complices? — Mon juge, je vous jure que c'est elle qui a tout fait. — La justice tiendra compte de vos aveux; dites-nous comment la chose s'est passée; ne cachez rien de votre horrible forfait. — Mon magistrat, je vous assure qu'il était bien usé déjà. — Comment, usé, il avait à peine cinquante ans. — Mais, me ressemble que cinquante ans pour un... — Assez; votre cynisme est odieux. » Moi, je me tais, vu que je ne

savais pas ce que c'est que mon cynisme, mais que je me pensais toujours, intérieurement, en moi-même : « Cré nom, que ça doit coûter cher, un banc ! »

Alors, le juge il me recommence : — « Et vous dites, que c'est votre complice, une nommée Aglaé, qui vous a aidé dans le crime ? — Oui, mon juge, c'est elle, en s'asseyant dessus. — C'est ça, dit le juge, ils l'ont étouffé... écrivez, greffier. » Moi, je comprenais plus rien du tout.

— « Retraced-nous la scène du crime, et soyez sincère ; parlez, Roupignol. — S'ouï plaît ? — Parlez, Roupignol. — Pardon, excuse, mais je m'appelle pas Roustignol, jé suis Bidoche. — Ne cherchez pas à égayer la justice. — Mais, faites excuse, mon tribunal, que ça, j'en suis sûr..., je suis Bidoche, fusilier à la 2^e du 1^{er} du 22^e, même que je suis caserné à la Pépinière. — Cet homme, il ment, (que reprend le vieil entêté de juge), mais, pour mieux le confondre, envoyez à la Pépinière savoir s'il y a un militaire de ce nom ; et, en attendant, mettez-le là, dans ce cabinet, et gardez-le à vue. »

On me fourre dans un cabinet noir où je passe mon temps à calculer combien que ça peut coûter un banc ! Deux heures après on me sort... et je vois mon capitaine qui me dit : « Comment, Bidoche, vous étiez en rupture de ban ? — Mon capitaine, que c'est la faute à Aglaé ! — C'est ça, toujours les femmes qui les poussent là... Quoi... vous osiez porter l'uniforme militaire avec une pareille souillure ? » — Ça, c'est vrai qu'il était tout sali mon uniforme ; vu qu'en tombant, je m'avais aplati dedans une flaque d'eau, sous le banc.

CONVALESCENCE

◀ ◻ ▶

Je considère la **Carnine Lefrancq** comme le meilleur des médicaments zomothérapiques.

Je viens, dans une fièvre typhoïde, dans laquelle la malade se refusait par dégoût à absorber du lait, par intolérance stomacale, du bouillon, d'ordonner 4 cuillerées à soupe par jour de **Carnine Lefrancq** et de l'eau bouillie. La maladie a duré 1 mois et demi, la fièvre se maintenant longtemps à 40°. Malgré cela, j'ai remarqué que la malade avait moins diminué de poids que les autres typhoïdiques, et la convalescence a été d'une rapidité extraordinaire.

Docteur Albarède,
à Lautrec (Tarn).

— « Allons, me fait le capitaine, ne cachez plus rien, et racontez tout au juge d'instruction. »

Alors, moi, je raconte toute l'histoire avec Aglaé ;... mais quand j'arrive au bond d'Aglaé qui a fait tout le malheur, voilà le juge, puis le capitaine, puis le greffier, puis les agents de police qui se tordent de rire... mais de rire... que sûr, ils ont cassé leurs bretelles ! Moi, j'étais de plus en plus épastrouillé.

— « Imbécile (que me dit le capitaine), fiche le camp d'ici et tu me feras huit jours de salle de police pour m'avoir fait déranger ! »

J'ai pas demandé mon reste... j'ai filé... j'ai fait mes huit jours de bloc, mais j'y comprends rien de rien ; *seulement* je suis guéri de l'amour des femmes de 250, vu que ça cause des ruptures de bancs !

Octave PRADELS.



Coquelin cadet dans la rue.

La CARNINE LEFRANCO

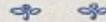
Réveille les Contractions du Cœur

MILIEU VITAL, ELLE EXALTE LES DÉFENSES DE L'ORGANISME

Aseptique et non Toxique, la CARNINE LEFRANCO n'altère pas les éléments anatomiques, au contact desquels elle est placée; en mobilisant les lymphocytes et les macrophages, elle active les défenses cellulaires de l'organisme et les processus de réintégration.

JOSIAS et ROUX

« Nos observations de traitement de la tuberculose pulmonaire chez les enfants, par la viande de bœuf crue et le Suc musculaire établissent la puissante valeur de cette nouvelle méthode thérapeutique. »



HÉRARD, CORNIL, HANOT

« La viande de bœuf crue a rendu et rend encore de grands services dans l'alimentation des **tuberculeux...** l'utilité de la viande crue a été généralement reconnue; mais souvent, il faut bien le constater,

« elle est prise avec répugnance

à des doses élevées. »

La CARNINE LEFRANCO

est la représentation

RIGOUREUSE

de la Viande de Bœuf

CRUE



SUR LE PAVÉ!

UNE MATINÉE DE PRINTEMPS

Me voici sur la hauteur culminante. La matinée est délicieuse ; l'air est rempli du parfum des jeunes pommiers. Les prairies, rapidement inclinées sous mes pieds, se déroulent là-bas avec mollesse ; elles étendent dans le vallon leur tapis que blanchit encore la rosée glacée du matin. Les arbres qui pressent les rives de l'Indre dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant que le soleil commence à dorner au faite.

On vient d'ouvrir l'écluse de la rivière. Un bruit de cascade, qui me rappelle la continuelle harmonie des Alpes, s'élève dans le silence. Mille voix d'oiseaux s'éveillent à

leur tour. Voici la cadence voluptueuse du rossignol ; là, dans le buisson, le trille moqueur de la fauvette ; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil. L'astre magnifique boit les vapeurs de la vallée et plonge son rayon dans la rivière, dont il écarte le voile brumeux. Tout s'embrase, tout chante ; les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre ; la cloche de la ville sonne l'angélus ; un paysan, qui recèpe sa vigne au-dessous de moi, pose ses outils et fait le signe de la croix.

GEORGE SAND.

LES
MERVEILLEUX EFFETS
DE LA

CARNINE LEFRANÇO

SE MANIFESTENT DÈS
LE PREMIER FLACON
MARQUÉ 5.50

Les découvertes dont les sciences se sont enrichies dans le cours de notre âge démontrent cependant qu'il n'appartient qu'à l'ignorance de considérer le livre de la sagesse comme nous ayant été révélé tout entier. La source de la vie et son essence nous demeurent inconnues. Nous n'avons pas saisi le lien mystérieux qui, joignant le corps à l'esprit, constitue l'unité de la personne humaine...

Nous avons conquis la terre, il est vrai, mesuré la marche des planètes, soumis la mécanique céleste au calcul, constaté la nature des étoiles, percé la brume des nébuleuses et réglé même le mouvement désordonné des comètes : mais, par delà les astres dont la lumière emploie des siècles à nous parvenir, il est encore des astres dont les rayons s'éteignent en chemin, et plus loin, toujours plus loin, sans cesse et sans terme, brillent, dans des firmaments que le nôtre ne soupçonne pas, des soleils que ne rencontreront pas nos regards, des mondes innombrables à jamais fermés pour nous.

Après deux mille ans d'efforts, si nous atteignons enfin l'extrémité lointaine de notre univers, qui n'est qu'un point dans l'espace immense, nous sommes arrêtés, muets et pleins d'épouvante, au seuil de l'infini dont nous ne savons rien.

J.-B. DUMAS.



LA MUSIQUE AU VILLAGE

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○



Un poste de Chasseurs d'Afrique
dans le Sud Oranais.

CARNINE

SUC
DE VIANDE

DE BŒUF
CRUE

LEFRANCO

CONCENTRÉ

Dans LE VIDE et A FROID

*De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou additionnée
d'un liquide quelconque, Froid ou Tiède, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.*

TUBERCULOSE

ANÉMIE

NEURASTHÉNIE

CHLOROSE

LYMPHATISME

DÉBILITÉ

CONVALESCENCES

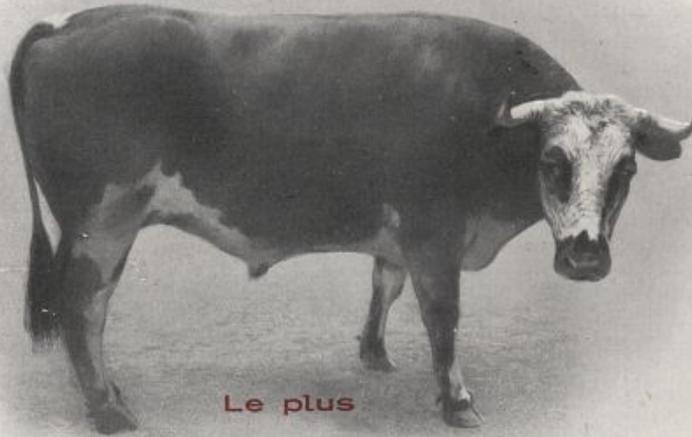
FAIBLESSE

MALADIES

DE L'ESTOMAC

ET DE L'INTESTIN

ALIMENTATION



Le plus
ÉNERGIQUE

RECONSTITUANT

dont dispose la Médecine

Dépôt Général : ETABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 40

MAI 1909 (2)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 12 FR.
 . . . ÉTRANGER . . . 15 FR.

« FREYA! »

JEANNE MARNI

Au théâtre Racine, près du Luxembourg, dans l'antichambre qui précède le cabinet directorial.

Deux heures de l'après-midi, en décembre; il neige.

Le garçon de bureau, Léonard, assis dans un fauteuil, derrière une petite table, parcourt les journaux d'un œil distrait. Il passe rapidement sur les premières pages et saute tout de suite aux Echos des Théâtres, afin d'y trouver une information concernant le théâtre Racine, qu'il a apportée lui-même, la veille, dans tous les bureaux de rédaction, avec « prière d'insérer. »

L'information a paru, en bonne place; Léonard la lit à demi-voix :

« Ainsi que nous l'annoncions ces jours derniers, le théâtre Racine va mettre en répétition une comédie qui, il y a plus de vingt ans, obtint, au Gymnase, un succès considérable et fit courir le « Tout-Paris » d'alors au Théâtre de Madame!

« Freya! l'œuvre saisissante de MM. Jean Gallie et Anthème Cauchois, est une histoire d'amour tirée d'une légende danoise, qui, malgré le long temps écoulé, n'a rien perdu

de sa saveur première ni de sa puissante originalité.

« Cette reprise, avec une distribution brillante, sera, nous pouvons l'affirmer, un des événements sensationnels de la saison théâtrale. »

LÉONARD, à lui-même, en repliant le journal. — Vrai, ce serait pas dommage qu'on fasse des recettes avec ça! Ce qu'on baisse depuis quelque temps!

Il se lève, prend le tisonnier et malmène la grille où brille un feu déjà très vif; puis, il bâille, s'étire, enfin se rassied pour lire le feuilleton du *Petit Parisien* lorsque Sabine Massor fait son entrée.

Sabine Massor est une grande femme, encore mince, qui, dans l'ombre et sous une voilette à pois rapprochés, peut paraître à peu près quarante ans. Mais, à la lumière crue du jour, l'épaisse couche de blanc dont sa figure est emplâtrée, ne peut dissimuler la fatigue extrême des traits, jadis délicieux, aujourd'hui distendus et flasques, sillonnés de rides qui s'entre-croisent innombrables, des tempes au menton,

Médecine Infantile : CARNINE LEFRANÇO

comme un réseau de lignes dans une carte de chemin de fer.

Sur sa perruque blonde, étonnée du voisinage de deux sourcils trop noirs et d'une petite moustache insuffisamment épilée, se campe, cavalier, un grand feutre sombre où agonisent trois plumes défrisées et cassées.

Elle a une robe de satin noir luisante sur le ventre, avec une longue traîne bordée de jais, un manteau de velours marron garni de fausses fourrures, et elle tient, dans ses mains, gantées de blanc douteux, la traîne de sa robe, un parapluie couvert de neige et un immense réticule en étoffe rose, gonflé, bosselé par la masse d'objets dont il est plein.

SABINE. — Bonjour, monsieur Léonard!

LÉONARD, *sans se lever*. — Bonjour, madame!

SABINE. — Ces messieurs sont là?

LÉONARD. — Oui, mais ils sont occupés.

SABINE. — Leur avez-vous dit, hier, que je viendrais aujourd'hui?

LÉONARD. — Oui, madame.

SABINE. — Qu'ont-ils répondu?

LÉONARD. — Rien.

SABINE. — Rien?

LÉONARD. — Rien.

SABINE. — Vous ne leur avez donc pas laissé mon mot?

LÉONARD, *légère impatience*. — Mais si.

SABINE. — C'est extraordinaire!

Elle s'assied sur une chaise près du feu, et présente à la flamme deux petits souliers de forme démodée en satin bronze clair.

SABINE. — Quel temps! J'ai dû attendre une heure un quart pour avoir une place dans l'omnibus. Je suis partie depuis midi de chez moi!

LÉONARD. — C'est un bon temps pour la Compagnie.

SABINE. — Oui, mais les voyageurs...

LÉONARD. — Oh! eusses, elle s'en bat l'œil. (*Silence.*)

SABINE. — Monsieur Léonard!

LÉONARD. — Madame!

SABINE. — Ils n'ont pas dit qu'ils me recevraient aujourd'hui, ces messieurs?

LÉONARD. — Non.

SABINE. — Ils ont peut-être oublié... Si vous leur disiez que je suis là...

LÉONARD. — C'est impossible. Défense de les déranger. Ils sont en conférence avec les auteurs.

SABINE. — Les auteurs de *Freya*!

LÉONARD. — Oui.

SABINE. — MM. Jean Galine et Anthème Cauchois! Mais je les connais... je les connais très bien! Anthème Cauchois! Allez donc lui dire mon nom, vous verrez! vous verrez! dites-lui seulement que madame

Sabine Massor est là, qui demande à lui parler?

LÉONARD, *sans bouger*. — Je ne peux pas.

SABINE. — Mais, puisque je vous affirme qu'ils me connaissent tous les deux, qu'ils seront enchantés de me revoir... Je suis la créatrice de leur pièce, de *Freya*! Ce serait un peu fort qu'ils ne se souviennent pas de moi, par exemple!... Comprenez-vous? C'est moi qui ai créé le principal rôle de *Freya*!

LÉONARD. — Je ne vous dis pas le contraire, mais j'ai des ordres, et, tant qu'on ne me sonnera pas, je ne dois pas les déranger.

SABINE. — Mais, quand on vous sonnera, vous leur direz que je suis là, n'est-ce pas? Vous n'oublierez pas?

LÉONARD. — Je leur dirai.

Silence, Sabine Massor ouvre son sac. On aperçoit les caoutchoucs boueux qu'elle avait aux pieds et qu'elle a dû enfouir là en arrivant au théâtre. Elle les sonne et tire une poupée enveloppée de papier de soie.

SABINE. — Tenez! pendant que j'y pense. Je vous ai apporté une poupée pour votre petite fille... Vous m'avez raconté hier, qu'elle n'aimait que les poupées.

LÉONARD. — Pour sûr! C'est son goût. Elle en demande toujours, y en faut un régime! (*Il prend la poupée.*) Ça fera sa douzième. Ce qu'elle se plaît avec! Elle les habille, les déshabille, y tire leurs cheveux, leur y fiche des claques; et j't'égratigne, et je t'secoue! et aïe donc!... Une vraie man-man, quoi!

SABINE. — Celle-ci peut se déshabiller. Elle a un petit corset, vous voyez, une petite chemise, un petit pantalon...

LÉONARD. — Oui, oui, je vois...

Il oublie de remercier et serre la poupée dans le tiroir de sa table.

Lo g silence. Sous sa perruque blonde, la figure trop blanche de Sabine Massor prend, peu à peu, une expression tragique de douloureuse anxiété.

SABINE. — Pensez-vous qu'ils en ont encore pour longtemps?

LÉONARD, *il regarde sa montre*. — Oh je ne crois pas!

SABINE. — Si je pouvais seulement faire passer ma carte! Songez, monsieur Léonard, que c'est moi, qui, en 1877, ai créé le rôle de *Freya*, le rôle principal!... Et ce n'est pas un rôle facile, croyez-le : il faut non seulement de la finesse, de la légèreté, de la coquetterie, mais encore de la force, de l'énergie, de la profondeur... et aussi de la beauté! Célimène qui doit, à un moment donné, rugir comme Phèdre! Voilà le rôle. Et je l'ai créé... avec quel succès!... Tenez,



UNE ORIENTALE

j'ai là, dans mon sac, tous les articles qui ont été écrits sur moi à cette époque... (Elle sort de son réticule un album plein de découpages de journaux.) Voilà l'article d'Auguste Vitu, deux colonnes. Regardez! (Léonard regarde.) C'est un bel article, hein? Et celui de La Pommeray! Écoutez! (Elle lit.) « ... Telle est cette pièce étrange, curieuse, dont l'intérêt va grandissant jusqu'à la fin. Mademoiselle Sabine Massor, qui joue le rôle terrible et charmant de Freya, la belle déesse scandinave, a eu un éclatant succès! Non seulement mademoiselle Massor est une tragédienne incomparable, mais elle possède la grâce la plus exquise et la plus troublante... Qui ne l'a pas entendue murmurer: « Ose donc ne plus m'adorer! » dans la scène du dernier acte, ignore ce qu'une voix féminine peut contenir de mystérieuses promesses. Mademoiselle Sabine Massor, avec sa beauté impérieuse, hautaine et cependant si tendre par instants, est Freya elle-même, la déesse de l'amour; son règne restera donc éternel, comme celui de Vénus! » (A Léonard.) Vous voyez? Et Sarcey, dans le *Temps*, et Louis Besson, dans l'*Événement*!... Tous, tous enthousiastes, tous emballés! Je vous jure qu'un succès pareil, il n'y a pas à Paris, excepté Sarah, une autre artiste qui l'a jamais obtenu!

Un violent coup de sonnette. Léonard se lève et se précipite dans le cabinet des directeurs.

UN DES DIRECTEURS à Léonard. — Est-ce qu'il y a des gens qui attendent dans l'antichambre?

LÉONARD. — Monsieur le directeur, il n'est venu personne: il n'y a que madame Massor, qui est arrivée à deux heures.

ANTHÈME CAUCHOIS. — La mère Massor? La mère Massor est là? (Au directeur.) Mon cher, ce serait drôle si elle venait vous demander de reprendre *Freya*! (Il rit!)

L'AUTRE DIRECTEUR. — Non, non! Elle m'a écrit pour me supplier de lui donner n'importe quoi: la servante qui ne paraît qu'au deux, ou la sorcière du troisième acte, qui n'a que quelques mots. Elle rêve, dit-elle, de jouer dans la pièce qui fut, autrefois, un immense triomphe pour elle...

JEAN GALINE. — On peut bien lui accorder cela.

ANTHÈME CAUCHOIS. — Tu es fou? Une ruine pareille!... Tu ne l'as donc pas vue?... Elle se ferait emboîter... Elle est à la fois sinistre et rigolo. Une ruine, je te dis.

JEAN GALINE. — Pauvre vieille!... Tu en

étais rudement amoureux, il y a vingt ans!

ANTHÈME CAUCHOIS. — On est toujours amoureux de sa première interprète; elle est, pour le jeune auteur heureux d'être joué, ce qu'est la première plaidoirie pour un avocat, ou la première messe pour un prêtre.

UN DES DIRECTEURS. — Alors, vous n'en voulez pas?

ANTHÈME CAUCHOIS. — Sous aucun prétexte.

L'AUTRE DIRECTEUR. — Elle ne manque pas de talent, elle a du métier; elle peut rendre des services, vous savez...

ANTHÈME CAUCHOIS, sec. — Je n'en veux pas.

JEAN GALINE. — N'en parlons plus.

LÉONARD, touchant son front en signe de respect. — Qu'est-ce que je dois lui dire?

UN DES DIRECTEURS. — Que nous ne pouvons pas la recevoir; mais je ferai répondre à sa lettre demain.

LÉONARD, avec un petit sourire complice. — Et si elle veut attendre pour parler à ces messieurs?

Il montre les auteurs.

ANTHÈME CAUCHOIS. — Dites-lui que nous avons filé par les dessous du théâtre.

JEAN GALINE. — Tels des malfaiteurs.

LÉONARD. — Bien, messieurs.

Il se touche de nouveau le front pour saluer et retourne près de Sabine qui, les yeux fixés sur la porte, l'attend debout, frémissante d'impatience.

SABINE. — Eh bien?

LÉONARD, sans la regarder. — Ces messieurs ne peuvent pas vous recevoir, mais ils vous écriront demain.

SABINE, la bouche contractée et se retenant de pleurer. — Ils ne peuvent pas?... Et... et M. Cauchois!... Il sait.. il sait que je suis là?

LÉONARD. — M. Cauchois et M. Galine viennent de partir par le couloir des dessous.

SABINE, chancelant comme si elle recevait un soufflet. — Ah!

Avec des gestes fébriles, des mains tremblantes, elle retire de son sac deux caoutchoucs boueux qu'elle chausse sur ses souliers de satin, puis elle prend son parapluie humide de neige fondu, et, lentement, insoucieuse de sa longue traîne qui s'étale sur le plancher, elle part, sans un mot, sans une plainte, avec la dignité fière d'une ancienne déesse qui ne saurait condescendre à paraître outragée.

JEANNE MARNI.

Le Professeur Alix JOFFROY (1844-1908)

Alix Joffroy est né en 1844 à Stainville, petit village de la Meuse, fils d'un instituteur primaire. Destiné par son père à la vie religieuse, pour laquelle il ne se sentait aucun goût, le jeune Joffroy, à 18 ans, passait ses deux baccalauréats et venait à Paris pour se préparer à l'École Polytechnique. Mais bientôt la perspective de la longue réclusion à l'École préparatoire, puis à l'École, l'effraya, et il se décida à faire sa médecine.

Reçu interne en 1868, il faisait fonction à Lariboisière pendant la Commune. En 1879, il était nommé médecin des hôpitaux, et il arrivait à l'agrégation en 1880.

Chargé du cours de clinique infantile pendant une période intérimaire, à la mort de Parrot en 1884, il recueillait, en juillet 1893, la succession professorale de Ball à la chaire de Clinique des maladies mentales. Sa nomination précéda de quelques semaines seulement la mort de son maître Charcot, qui lui avait indiqué sa voie, l'avait dirigé vers la

psychiatrie, et, par son appui, lui avait assuré le succès.

Ses publications sur les myélites, sur la pachyméningite cervicale hypertrophique, ses observations sur diverses lésions cérébrales témoignent de sa conscience et de sa belle méthode scientifiques.

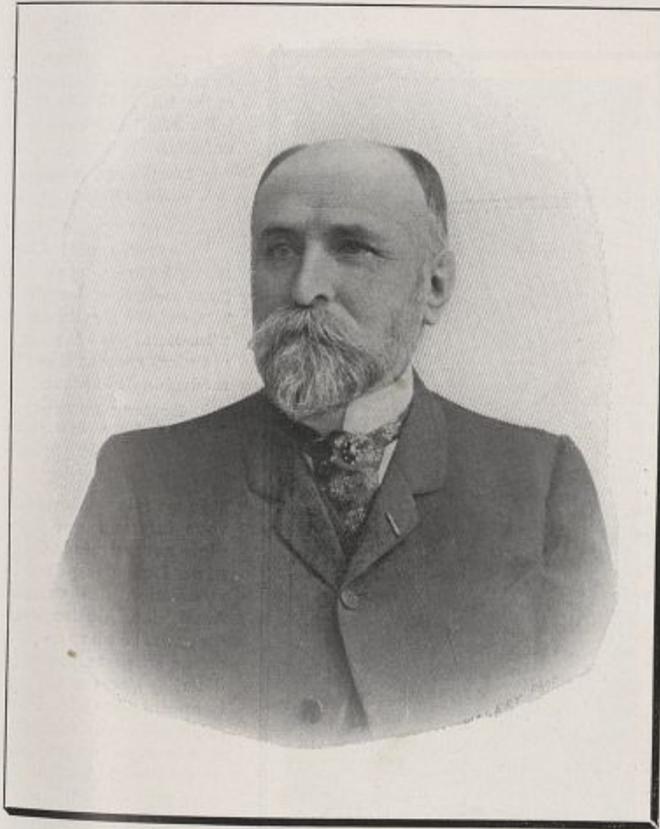
Cependant la carrière de Joffroy, commencée avec l'étude des maladies du système nerveux, devait se terminer avec celle de l'aliénation.

Sur ce terrain qui ne lui était pas familier, Joffroy, appliquant les mêmes qualités d'observation rigoureuse et précise qui avaient caractérisé ses premières recherches, sut vite prendre possession de son nouveau domaine, et il étonna ses élèves comme ses collègues par l'aisance avec laquelle il sut s'y mouvoir. Déjà, au moment où la mort le saisit, il avait publié un certain nombre de ses leçons, en particulier sur la paralysie générale, sur l'alcoolisme et sur diverses autres intoxications.

La fondation de l'Institut de psychiatrie médico-légale, due à Joffroy et à Brouardel, permet, on le sait, de donner à la situation des médecins légistes une autorité d'autant plus légitimement acquise, qu'elle repose sur des études sévèrement contrôlées; et malgré les critiques dont cette institution a été l'objet, il n'en reste pas moins certain qu'il est nécessaire d'exiger de ceux qui ont la mission d'éclairer la justice, le maximum des garanties techniques et d'expérience professionnelle.

Joffroy s'était dévoué à cette œuvre comme il s'était dévoué à la lutte contre l'alcoolisme, dont sa connaissance des maladies nerveuses et de l'aliénation lui avait bien vite démontré le rôle prépondérant que cette intoxication jouait dans l'étiologie de ces maladies.

Le professeur Joffroy fut le premier président de la Société de Neurologie, fondée en 1893; il était membre de l'Académie de médecine depuis 1901, et Chevalier de la Légion d'Honneur. Il est mort en novembre 1908.



La CARNINE LEFRANCO

est **ABSOLUMENT INOFFENSIVE**

Ce qui permet de l'employer sans appréhension dans la

MÉDECINE INFANTILE où elle réussit FORT BIEN

La **Carnine Lefrancq** m'a donné, entre autres, un magnifique résultat chez un nourrisson de quatre mois, sevré, ne pouvant digérer le lait, maigre, émacié. L'enfant, nourri à la **Carnine Lefrancq**, est aujourd'hui magnifique (huit mois de Carnine).

Docteur Barthez, Pexiora (Aude).

Je me permets de vous signaler l'usage de la **Carnine Lefrancq** chez les tout petits enfants athrepsiques ne supportant plus le lait. J'ai deux cas où j'ai obtenu, grâce à son emploi, une véritable résurrection.

Dr P. Verhaeghe,
Ex-interne des Hôpitaux de
Lille et de Tourcoing.
Ancien Préparateur à la
Faculté de Médecine.
Etroungt (Nord).

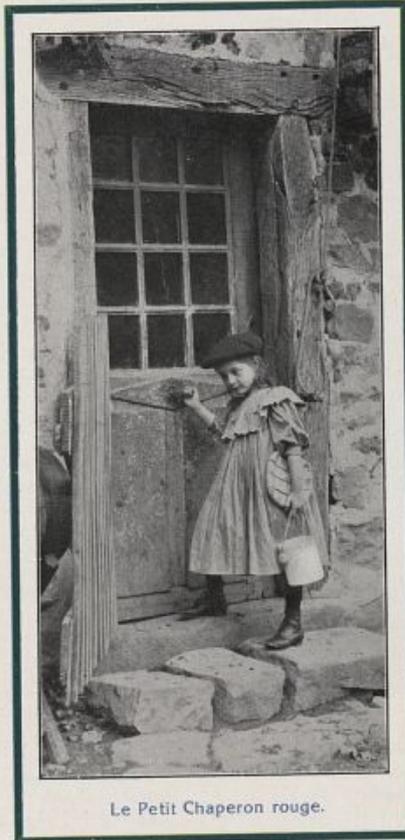
Je viens d'expérimenter la **Carnine Lefrancq** avec un plein succès.

Il s'agissait d'un bébé de deux mois, né avant terme (à huit mois). Ce bébé avait été mis, durant deux jours, à une diète intempestive, puisqu'il n'avait ni vomissement ni diarrhée.

L'adynamie est apparue, et c'est grâce aux lavements de **Carnine** que j'ai dû de voir l'enfant revenir à la vie.

Je vous remercie de nous avoir donné un pareil produit.

Docteur Rocher,
Colombes (Seine).



Le Petit Chaperon rouge.

Je suis un vieil habitué de la **Carnine Lefrancq** et je lui dois plusieurs jolis résultats chez des enfants.

Docteur E. Besson,
265, boulevard Raspail, Paris.

J'ai expérimenté la **Carnine Lefrancq** sur un petit malade et les résultats ont été excellents. Je n'hésiterai pas à la recommander, surtout dans la médecine des enfants.

Docteur Thibaut,
Agrégé à la Faculté de Médecine
Lille.

Je me fais un devoir de vous informer que j'emploie avec succès la **Carnine Lefrancq** dans la médication des enfants. Ainsi, dans plusieurs cas d'entérite chronique, même suspecte, j'ai vu la diarrhée s'arrêter et l'enfant reprendre. Dans maintes circonstances, j'ai eu l'occasion de me louer de l'efficacité tonique de cette préparation.

Dr Léon Fraggi,
Médecin honoraire de l'Ecole
Polytechnique Hamidié,
Smyrne (Turquie).

La **Carnine Lefrancq** est un excellent produit que j'aime à prescrire. En ce moment encore, j'en constate les bons résultats chez une enfant très affaiblie par une coqueluche de quatre mois coupée par une broncho-pneumonie.

Docteur Bresselle, Le Vésinet (S.-et-O.).

SON GOUT AGRÉABLE Permet de l'administrer
- - à l'insu du Malade - -
dans du Lait, de l'Eau, du Thé léger, etc., froids ou tièdes.

UN CHAPEAU AU THÉÂTRE

(MIGUEL ZAMACOÏS)

□ □ □

Qu'il était joli le chapeau
 Qui m'empêcha de voir la pièce !
 Il naviguait tel un bateau
 Sur le flot doré d'une tresse
 Et semblait glisser à fleur d'eau
 Sur l'ondulé de sa maîtresse...

Qu'il était joli le chapeau
 Qui m'empêcha de voir la pièce !

Il était facile de voir
 Que celle qui choisit sa forme
 N'avait pas pleuré pour l'avoir,
 Car son calibre était énorme !
 C'était un superbe morceau !
 Un chapeau de géante espèce !...

Qu'il était donc grand le chapeau
 Qui m'empêcha de voir la pièce !

Était-il en feutre ou en crin ?
 Ma foi, je ne saurais le dire,
 Car on ne voyait pas un brin
 De la carcasse du navire,
 Lequel sombrait sous le fardeau
 De son luxe et de sa richesse...

Qu'il était riche le chapeau
 Qui m'empêcha de voir la pièce !

Il s'adornait d'un peu de tout :
 De fleurs, de rubans et de ruche,
 De paradis, de marabout,
 De fruits et de plumes d'autruche,
 C'était un jardin, un château...
 Un bazar, une forteresse...

Qu'il était garni le chapeau
 Qui m'empêcha de voir la pièce !

Il me contraignait au dodo...
 Bonsoir Thalie et Melpomène !
 Il me cachait tout le rideau,
 Il me cachait toute la scène,
 Il me cachait le ciel et l'eau,
 Le roi, la reine et la princesse !...

Qu'il était épais le chapeau
 Qui m'empêcha de voir la pièce !

Et pourtant loin de m'indigner
 De cette éclipse théâtrale,
 Je prenais plaisir à lorgner
 La merveille architecturale
 Qui répandait dans mon tombeau
 Un peu de troublante allégresse...

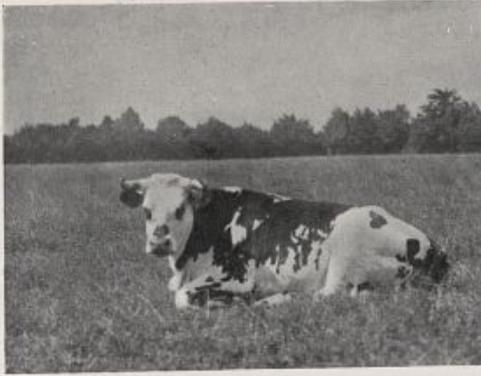
Qu'il était gentil le chapeau
 Qui m'empêcha de voir la pièce !

Un peu plus tard, quand on sortit,
 Je ne sais quelle circonstance
 De la maîtresse du susdit
 Me fit faire la connaissance...
 Je lui tins, je crois, son manteau...
 Son « merci » fut plein de tendresse.

Qu'il était liant le chapeau
 Qui m'empêcha de voir la pièce !

Ainsi commence une amitié...
 On n'en voit d'abord que les roses :
 Le chapeau n'était pas payé...
 (Pas plus que beaucoup d'autres choses)
 Mais cet énorme chapiteau
 Abritait tant de gentillesse !...

Qu'il me coûta cher le chapeau
 Qui m'empêcha de voir la pièce !



EN NORMANDIE

AUCUNE

des préparations qu'on oppose à la **CARNINE LEFRANCQ** ne déclare n'employer **que du bœuf**. Ce sont, en général, des mélanges de sang, d'albumine, etc., dont le prix de revient est insignifiant.

SEULE

la **CARNINE LEFRANCQ** **GARANTIT** qu'elle n'utilise que du bœuf, **RIEN QUE DU BŒUF**

SANS AUCUN MÉLANGE

○ ○ ○

CARNINE

○ ○ ○

LEFRANCQ

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, **PURE** ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait etc.,

FROID ou TIÈDE

Capital : **1.600.000** Francs
ENTIÈREMENT VERSÉS

USINE MODÈLE
à **ROMAINVILLE (Seine)**
SUR UN HECTARE

Dépôt Général : **ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE**
78, Faubourg Saint-Denis, 78
PARIS

Suc de Viande de Bœuf **CRUE****CONCENTRÉ**

dans LE VIDE et A FROID

Si la Carnine Lefrancq était préparée avec le jus de viande tel qu'il sort des presses, c'est-à-dire non concentré, son prix serait minime.



EN SEINE-ET-MARNE



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 41

JUIN 1909 (1)

ABONNEMENT

UN AN. - { FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

TESTAMENT

MARCEL PRÉVOST

*Madame Pierre Durieu
à Madame Pierre Durieu.*

Ma chère enfant, — vous pour qui j'écris cette sorte de testament, — je ne vous connais pas. Vous existez pourtant, à l'heure où je l'écris, quelque part dans ce grand Paris, hors de Paris peut-être... bien que je n'imagine pas mon Parisien de Pierre épousant une provinciale, quand je ne serai plus là... Vous le voyez, je parle de ce second mariage sans trouble et sans aigreur, comme d'une chose inévitable et désirable; mon cher Pierre ne doit pas vivre seul, et moi, bientôt, je serai morte.

Je serai morte la semaine prochaine : j'en ai tout à l'heure arraché l'assurance au médecin. Ce sera pour moi la fin d'une cruelle maladie des os qui me consume depuis trois ans : Dieu vous préserve à jamais de pareilles tortures! Je saluerais la délivrance avec joie, s'il ne fallait, du même coup, dire adieu à mon mari. Et ce mari, voyez-vous, je l'adore si passionnément que mes heures d'agonie présentes me paraissent courtes quand il veut bien les passer auprès de moi.

C'est de lui, vous le comprenez bien, que je veux vous parler. Ces lignes vous seront remises un mois après votre mariage, par les soins de mon notaire, M. Legrand, qui est un ami sûr et discret. Lisez-lez attentivement; songez, en les lisant, qu'elles furent écrites — à l'heure où l'âme est déjà presque déshabillée du corps — par la femme qui a le plus aimé l'homme qu'aujourd'hui vous aimez le plus.

J'avais vingt-six ans quand Pierre m'épousa, j'en ai trente-quatre aujourd'hui. Il faut que vous connaissiez l'histoire succincte de nos huit années de vie commune pour bien comprendre ce que j'aurai à vous dire ensuite. Un hasard de voisinage me fit connaître Pierre dans la maison de la rue de Trévise où nous habitions porte à porte, lui jeune célibataire, suivant les cours de musique au Conservatoire, moi humble institutrice courant le cachet tout le jour, et ne rentrant que le soir dans le pauvre appartement où m'attendait ma mère. Pierre, qui à présent est un si beau et si brillant garçon, gardait encore presque l'apparence d'un enfant. Il avait d'ailleurs, à peine passé vingt-deux ans; mais il n'en paraissait

CARNINE LEFRANCO : NEURASTHÉNIE

guère plus de dix-huit. Il était maigre, il était pâle, il toussait : il nous fit pitié. Nous primes l'habitude, ma mère et moi, de nous occuper un peu de lui, de son ménage, de son linge ; il vint souvent dîner avec nous ; parfois aussi nous passions la soirée chez lui : il nous jouait ses compositions sur un mauvais piano qu'il avait loué ; ma mère ne lui trouvait pas beaucoup de talent ; mais moi, je devinais déjà qu'il avait du génie... Que vous dirai-je, mon enfant ? A cette vie presque commune, nos deux cœurs se prirent. Pierre me déclara qu'il voulait m'épouser. Je ne lui cachai pas (et je ne me le cachais pas à moi-même) tous les inconvénients d'un mariage qui unissait deux misères, et donnait à Pierre une femme plus âgée que lui de quatre années. Rien ne put changer sa résolution : moi, je l'aimais trop pour le contrarier longtemps.

Ce mariage honnête et désintéressé lui porta bonheur. Même avant d'avoir obtenu son prix de Rome, il commença d'être connu parmi les artistes et les mondains occupés d'art. Les leçons affluèrent. Une dame étrangère, très riche et très musicienne, fit monter chez elle, avec un luxe extrême, ce merveilleux drame lyrique, *Enoch Arden*, que plusieurs regardent encore comme le chef-d'œuvre de Pierre... Pierre était célèbre, quand nous partîmes pour Rome ; mais sa jeune gloire était encore bien à moi : le monde ne lui tournait pas la tête. A Rome, il vécut dans la solitude et le travail ; et je ne crois pas qu'il puisse être donné à une femme plus de bonheur que j'en goûtai durant ces années-là. Un deuil cruel marqua la fin de cette période heureuse : je perdis ma mère à la veille de rentrer en France.

Et, maintenant, mon enfant, comprenez-moi bien. Il n'est point en ma pensée d'accuser Pierre, de le représenter à vos yeux comme un égoïste ou un mauvais cœur. On ne saurait exiger d'un artiste célèbre les vertus qui sont le moindre devoir d'un bourgeois ordinaire ; outre cette excuse, mon mari eut encore celle d'une femme plus âgée que lui, minée déjà par une maladie mystérieuse qui la flétrissait avant l'heure. Mais le cœur n'a pas d'âge, n'est-ce pas ? et les maladies du corps ne lui ôtent pas sa sensibilité. Je souffris cruellement. Paris retrouvé tout d'un coup, après les paisibles années d'Italie ; Paris, avide de noms nouveaux et de gloires jeunes, fit fête à l'auteur d'*Enoch Harden* et, cette fois, le grisa véritablement. Pierre fut atteint de cette fièvre mondaine qui guette les artistes à l'aube de la célébrité. Lui, si supérieur à tous ces gens de fête et de sport qui l'adulaient, n'aspira qu'à

leur ressembler, à être pris pour l'un d'eux, à plaire aux femmes de la société. Il y réussit aussitôt, car il est l'élégance même. Mais, dès lors, adieu le travail silencieux d'autrefois ; adieu aussi les bonnes tendresses de notre vie intime. Comme il délaissait son art, il me délaissa. Hélas ! je le sais trop, je n'étais plus bien tentante ; mon mal m'ôtait très vite la jeunesse et le charme ; mais le chagrin aida à l'œuvre de la maladie. Cher Pierre ! Il voyait ma misère ; il la prenait en pitié ; par brusques accès de repentir, il me revenait pendant des semaines, tendre comme autrefois, surtout, je pense, quand ses femmes du monde l'avaient tourmenté ou trompé. Mais je sentais que si j'étais encore la gardienne de sa vie intérieure, comme il se plaisait à m'appeler, je n'étais plus la joie de ses yeux et de ses sens, la gaieté de son esprit... Je me résignai, d'un effort volontaire qui me coûta beaucoup. Je voulus n'être désormais que la gardienne. Plus que jamais, Pierre avait besoin de celle-ci. Nos revenus fondaient vite à la fièvre de la vie qu'il menait ; et, comme avec cela, il travaillait moins, la plus jalouse économie devenait nécessaire. Sa santé m'inquiétait aussi ; il n'a jamais pu supporter les veilles prolongées, la trop bonne chère ; tous les excès se traduisent chez lui par des irrégularités du cœur. J'usai de ma propre maladie pour le retenir à la maison malgré lui : je le suppliai de ne pas me laisser tous les soirs seule, je lui arrachai la promesse de demeurer près de moi deux fois par semaine. Certes, il m'en voulut et probablement m'accusa d'égoïsme ; par là, j'ai perdu encore un peu de sa tendresse, mais, du moins, j'ai pu, dans ma mesure, ralentir l'effet mortel de ses nouvelles habitudes.

Maintenant, il me faut renoncer même à ce rôle maternel de gardienne, puisque je vais mourir. Et je suis affreusement anxieuse de ce que deviendra mon Pierre, moi disparue. Assurément, je lui ferai promettre de se remarier, j'ai trop peur des compagnes du hasard ! Mais la compagne légitime qu'il choisira, quelle sera-t-elle ? L'aimera-t-elle bien, pour lui, sans retour d'égoïsme sur soi-même, comme doit aimer la femme d'un artiste ? Sera-t-elle, pour lui, en même temps que la joie de chair et le divertissement d'esprit, la gardienne ?

O ma chère enfant, vous qui me succéderez auprès de lui, laissez une mourante vous recommander celui à qui elle eût voulu consacrer des années encore, même des années de souffrance. Vous aurez sur moi, sans doute,



Le Docteur BROSSARD

pour lui plaire et pour le rendre heureux, l'avantage de la jeunesse, de la santé, de la nouveauté : sans aucune jalousie, je souhaite que vous soyez plus belle, plus séduisante que je ne le fus, au temps où il me trouvait séduisante et belle. Usez de cette force précieuse pour son bonheur, je vous en conjure. Ne le tourmentez pas par de vaines coquette-ries, mais sachez pourtant vous faire désirer : c'est ce que je ne sus jamais, et je m'aperçois combien j'eus tort. Il me sentait trop à lui, trop sa chose; et quand il laissait son cœur aller à l'aventure, il savait que je serais toujours là, moi, pour recueillir et panser au retour ce cœur meurtri. Plus inquiet que vous, il aura moins de loisir pour s'égarer ailleurs, dans des intrigues qui ne valent rien pour sa santé ni pour son talent. Sachez donc être coquette un peu, mais coquette en pensant à lui, et non pas à vous.

Peut-être serez-vous riche : je le souhaite; une de mes anxiétés les plus douloureuses fut toujours l'avenir de Pierre, cette terrible vieillesse de l'artiste pauvre qui n'a pas su épargner et qui ne gagne plus sa vie. Pourtant, Pierre est encore capable d'épouser une femme sans dot, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerais. Si donc votre ménage n'est pas plus riche que ne fut le nôtre, il faudra, mon enfant, apporter à le conduire la même économie jalouse que j'ai dû observer, sous peine de chavirer dans les dettes. Le bien-être de Pierre, naturellement, n'en a jamais souffert : celui qui travaille de son cerveau a besoin de confort et d'abondance à la maison. Surtout, surtout! ne commettez pas ce crime de le faire travailler outre mesure pour accroître votre bien-être personnel. Songez que chaque toilette achetée pour vous,

chaque bijou qu'il vous donnera est un peu de sa santé, un peu de son génie, et que son génie et sa santé doivent vous être sacrés. Ne le fatiguez pas de travail. Pierre se croit robuste et ne l'est guère : son cerveau commande à ses forces, voilà tout; mais il paye cruellement ce qui, pour d'autres, ne serait point un excès. Il lui faudrait un repos absolu, loin de cet odieux Paris. Ah! s'il pouvait vous aimer assez pour vivre près de vous à la campagne!...

Enfin, il est probable, mon enfant, que Pierre vous trompera avec d'autres femmes. Vous l'aimeriez mal si vous n'en souffriez pas; mais ce serait encore mal l'aimer que de le tourmenter de votre jalousie. Retenez-le de votre mieux : mais ayez le pardon sincère toujours prêt pour ses faiblesses. Vous serez, vous, assez jeune pour vivre dans l'espoir de cette époque heureuse (elle eût été pour moi le vrai paradis) où l'âge éteint les passions des époux, et où l'on s'aime paisiblement et sûrement, en cheveux blancs, tous les deux. C'est notre vrai lune de miel, à nous autres femmes d'hommes célèbres... Calmez, par l'espoir de cet avenir, l'inquiétude du présent.

Voilà ce que je tenais à vous dire. Que votre joie et votre gaieté présentes ne rient pas de mon testament mélancolique. La mort est la grande maîtresse de la vie, et l'on ne comprend la vie que tout près d'elle. Si ma vie, aujourd'hui, recommençait, il me semble que je saurais rendre Pierre plus heureux, bien que j'ai fait de mon mieux. Je vous lègue cette œuvre, mon enfant, et je donne à votre jeunesse heureuse, pour vous aider à l'accomplir, la bénédiction de mes mains de mourante, que la souffrance a purifiées.

Marcel PRÉVOST.

LA CARNINE LEFRANÇO

NE S'ALTÈRE PAS

Il y a déjà trois ans que j'emploie la **Carnine Lefranço** dans tous les cas de dénutrition et toujours j'en ai obtenu d'excellents résultats.

Dernièrement votre **Carnine** ayant réussi dans un cas de cachexie paludéenne, là où tous les traitements classiques avaient échoué, je considère comme un devoir de vous envoyer mon attestation, tout en vous félicitant sincèrement de l'excellente préparation de votre produit qui résiste aux fortes températures de l'été dans ce pays. Son seul défaut est de paraître trop cher, ce qui en rend l'usage impossible dans les milieux pauvres où il pourrait produire des miracles.

Docteur E. Cassuto,
de la Faculté de Paris, **Tunis.**

Je suis un des nombreux médecins qui ont expérimenté la **Carnine Lefranço**. J'en ai obtenu les meilleurs résultats, et mon intention est d'en faire prendre à deux personnes de ma famille.

Je sais que ce produit doit vous revenir très cher; aussi n'est-ce pas pour l'obtenir à titre gracieux que je vous écris, mais seulement pour vous demander de m'appliquer le prix médical.

Docteur Daubois,
Valence (Drôme).

P.-S. — Une de mes malades a laissé un flacon de **Carnine EN VIDANGE** pendant un an; elle me l'a montrée ces jours-ci parfaitement conservée et l'a consommée en quelques jours. **D^r D.**



LES BORDS DE LA MARNE

Dans le désir d'être agréable aux lecteurs de "Chanteclair", nous nous sommes rendus acquéreurs d'une partie de la première édition de cet ouvrage, et nous nous ferons un plaisir d'en adresser un exemplaire (jusqu'à épuisement) à tous ceux d'entre eux qui en feront la demande à :

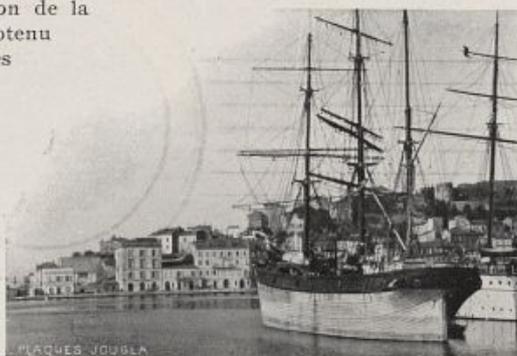
CARNET LEFRANCO, ROMAINVILLE (Seine).

J'ai été frappé de la rapidité d'action de la **Carnine Lefrancq**, avec laquelle j'ai obtenu une amélioration considérable, en quelques jours seulement, dans un cas grave d'anémie pernicieuse.

Docteur Ducros,
Saint-Girons (Ariège).

J'ai obtenu de bons résultats avec la **Carnine Lefrancq** administrée à une petite fille anémique. Veuillez en adresser deux flacons à M^{me} G..., à Vico (Corse).

Docteur Gallini,
Sousse (Tunisie).



LE PORT DE NICE

Dans plusieurs cas d'anémie profonde qui avaient résisté à toutes les préparations ferrugineuses, la gaieté, les couleurs et les forces sont revenues chez mes malades après l'ingestion d'un flacon de **Carnine Lefrancq**.

Docteur Thadé,
Saint-Paul (Tarn).



STATION DE MULETS DANS LES ALPES

J'ai le plaisir de vous signaler une guérison rapide que m'a donnée l'emploi de la **Carnine Lefrancq** dans un cas de troubles nerveux dus à l'anémie.

Docteur Delobel,
Quiévy (Nord).

Les Bienfaisants Effets de la

Carnine Lefrancq

se manifestent DÈS LES PREMIERS JOURS

et l'appétit, quelle que soit la cause qui l'ait aboli revient

IMMÉDIATEMENT



Les Estomacs les plus
délabrés la supportent
== FACILEMENT ==

Les Malades dégoûtés
de tout la prennent
== AVEC PLAISIR ==

C'EST UNE MÉDICATION

VIVIFIANTE

AU PLUS HAUT DEGRÉ

Le Docteur BROSSARD

Le docteur Brossard est le médecin en chef de l'Hôpital français du Caire.

C'est un élève de l'Ecole de Lyon. Reçu interne des Hôpitaux, dans cette ville, en 1877, il se spécialisait bientôt dans la chirurgie, et était reçu docteur en 1884, avec une étude qui lui valait le premier prix de thèse.

Peu de temps après, il allait en Egypte où on lui confiait, dès la création de l'établissement, le poste de médecin-chirurgien en chef de l'Hôpital français du Caire. Le jeune chirurgien fut donc le véritable fondateur et organisateur de cet hôpital, qui est aujourd'hui un modèle d'installation, et où se trouvent réalisés tous les desiderata de la science hospitalière moderne, y compris les laboratoires de bactériologie et de radiographie.

Le docteur Brossard s'occupe spécialement de la chirurgie du foie. Il a fait de nombreuses communications, tant à la Société de Médecine du Caire qu'à la Société de Médecine de Lyon et à l'Académie de Médecine de Paris.

Parmi ses études chirurgicales, nous pouvons citer : *Sarcome kystique du testicule* (1879); *Des fractures du cubitus par action indirecte* (1884); *Ablation de l'astragale* (1900); *Contribution au traitement des fractures compliquées de la jambe* (1908). Mais le chirurgien a fait, en outre, d'importantes incursions dans le domaine médical, et on lui doit, entre autres, les études suivantes : *Paralysie du trapèze et du rhomboïde* (1878); *Empoisonnement par l'acide chlorhydrique* (1879); *De l'emploi de l'acide sulfhydrique dans le traitement des broncho-pneumonies* (1888); *Calculs de salol* (1897); *Myxœdème infantile, son traitement* (1898); *Des rapports de l'infection typhoïde et de la lithiase biliaire* (1899).

Cette dernière étude est d'un grand intérêt, et, par sa date, elle classe son auteur parmi les premiers médecins qui ont travaillé à établir la nouvelle théorie, aujourd'hui classique, de l'infection typhoïde.

Le docteur Brossard est Commandeur de l'ordre du Medjidié et Chevalier de la Légion d'Honneur.



□ ————— ○ JUIN ○ ————— □

FRANÇOIS COPPÉE

□ □

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps sitôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid ;

Et d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Ève,
Mon cœur profondément touché
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
A fonder mon nid je songeais ;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets ;

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
Comme les œufs d'un nid tombé.

Monsieur le Docteur,

Sur votre demande, nous nous ferons un plaisir de vous adresser un flacon échantillon de 60 grammes environ, dans le but de vous démontrer que

LA "CARNINE LEFRANÇO" EST INALTÉRABLE.

Sur l'étiquette de ce flacon figurera la date du jour où il vous aura été expédié. Vous pourrez le laisser en observation aussi longtemps que vous le désirerez,

Bouché, Débouché, Plein, en Vidange, Couché, Debout, à la Cave ou au Grenier

La Préparation ne subira aucune modification, parce que

LA "CARNINE LEFRANÇO" EST INALTÉRABLE.

CARNINE LEFRANÇO

Suc de Viande de Bœuf CRUE
Concentré dans LE VIDE et A FROID

LE PLUS ÉNERGIQUE DES RECONSTITUANTS



TUBERCULOSE

ANÉMIE

CHLOROSE

NEURASTHÉNIE

DÉBILITÉ

FAIBLESSE

CONVALESCENCES

ANOREXIE

MALADIES
DE L'ESTOMAC
ET DE L'INTESTIN

ALIMENTATION
LIQUIDE

TOUTES DÉCHÉANCES
PHYSIQUES

*Se prend de 1 à 5 cuillerées à bouche
par jour, à n'importe quel moment*

PURE

*ou étendue d'un liquide quelconque
(bouillon excepté)*

FROID ou TIÈDE

USINE MODÈLE
sur 10.000 mètres carrés à
ROMAINVILLE (Seine)

SOCIÉTÉ AU CAPITAL DE
1.600.000 fr.
entièrement versés

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 42

JUIN 1909 (2)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE . . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . . 16 Fr.

EXÉCRABLE BONHEUR

J. MARNI

Un jour de mistral, à Cannes, vers la fin de février.

MADAME DESPIERRES, une grande femme mince, allurale, au visage voilé d'une dentelle blanche un peu épaisse, s'est arrêtée rue d'Antibes, devant le magasin de curiosités de Ben-Simon. Au travers de la vitrine, elle regarde une bague Louis XIV, un énorme saphir cabochon, enchassé dans un anneau d'or vert ciselé.

Comme elle va entrer dans le magasin, un monsieur qui, depuis quelques minutes, l'observe sans qu'elle s'en soit aperçue, s'approche d'elle et, respectueusement, la salue.

MADAME DESPIERRES, *très rouge, puis pâle.*

— Comment ! comment, c'est vous ? Vous !
(Après une légère hésitation, elle lui tend la main.) Vous... vous allez bien ?

LE MONSIEUR. — Très bien.

Il paraît troublé, lui aussi, troublé profondément. C'est un homme âgé, mais robuste et frais, avec de bons yeux clairs douloureux.

MADAME DESPIERRES, *se défendant avec son ombrelle contre un coup de mistral.* — Quel vent odieux, croyez-vous ?

LE MONSIEUR. — Et glacial ! A Paris, il fait beaucoup moins froid.

MADAME DESPIERRES. — Vous arrivez de Paris ?

LE MONSIEUR. — Ce matin.

MADAME DESPIERRES, *avec une nuance d'inquiétude dans la voix.* — Vous... vous installez à Cannes ?

LE MONSIEUR. — Oh ! non ! j'y passe seulement cinq ou six jours chez les Daiglout. Je suis un des témoins de leur fille.

MADAME DESPIERRES. — Tiens ! Valentine se marie ?

LE MONSIEUR. — Vous ne le saviez pas ?

MADAME DESPIERRES. — Je ne vois plus les Daiglout... Et elle fait un beau mariage ?

LE MONSIEUR. — Beau, pas précisément ; convenable, assorti...

Madame Despierres tressaille, elle jette un regard inquiet au monsieur, puis elle fait quelques pas en avant pour pénétrer dans la boutique.

LE MONSIEUR, *la retenant par le bras.* — Attendez ! Attendez encore un moment, voulez-vous ?

MADAME DESPIERRES. — Je voudrais dire un mot à Ben-Simon. J'ai envie qu'il m'en-

Anorexie : CARNINE LEFRANÇO

voie cette bague-là. (*Elle lui montre la bague.*) Elle est jolie, n'est-ce pas ?

LE MONSIEUR. — Elle n'est pas mal, si elle est vraiment ancienne. Mais elle me paraît trop grosse pour votre petite main.

MADAME DESPIERRES. — Oh ! mes mains ont bien épaissi.

Elle donne un ordre au marchand et ressort presque aussitôt.

LE MONSIEUR, *voyant madame Despierres regarder autour d'elle d'un air indécis.* — Vous rentrez chez vous ?

MADAME DESPIERRES. — Oui ; quelle heure est-il ? Je prends le train à quatre heures vingt-six... Car je n'habite pas Cannes, vous savez...

LE MONSIEUR. — Je sais. Vous avez une villa près de Saint-Raphaël. On la voit en passant en chemin de fer. Une villa dans un bois de mimosas. (*Un peu amer.*) Ça m'a paru ravissant.

MADAME DESPIERRES, *gênée.* — C'est un peu isolé...

LE MONSIEUR, *regardant sa montre.* — Il n'est que trois heures vingt-cinq. Vous me permettez de vous accompagner jusqu'à la gare ?

MADAME DESPIERRES. — Volontiers... quoique, si l'on nous rencontrait...

LE MONSIEUR. — Par ce mistral, il n'y a personne dans les rues... Et puis, quoi, si l'on nous rencontrait ?

MADAME DESPIERRES. — On se moquerait de nous. C'est un peu ridicule de nous voir ensemble...

LE MONSIEUR. — Ridicule ? Je ne trouve pas. Ce qui serait grotesque, à mon avis, c'est que, ayant été quinze ans ma femme aimée et respectée, je passe auprès de vous comme auprès d'une étrangère.

MADAME DESPIERRES, *doucement.* — Vous avez raison, mon ami !

Ils marchent en silence jusqu'à la gare toute proche. La salle d'attente où ils pénètrent est vide. Madame Despierres prend un fauteuil, le dos tourné à la fenêtre ; le monsieur s'assied à côté d'elle.

LE MONSIEUR, *presque bas.* — Claire !

MADAME DESPIERRES. — Mon ami ?

LE MONSIEUR. — Relevez votre voile.

MADAME DESPIERRES. — Vous voulez que...

LE MONSIEUR. — Je voudrais voir votre figure, et je ne la vois pas du tout sous cette dentelle-là.

MADAME DESPIERRES. — Oh ! je suis bien changée !

Elle relève lentement son voile. Elle a un très joli visage qui, de loin, peut donner l'illusion d'un visage de femme jeune ; mais, de près, la ride profonde entre les deux sourcils, la bouffissure des paupières et, surtout, surtout ! l'extrême tension des muscles faciaux qui semble maintenir, à force de volonté, les contours purs des traits, révèlent la quarantaine dépassée, la cinquantaine menaçante !

LE MONSIEUR, *sincère.* — Comme vous êtes belle ! Vous êtes toujours la même !

MADAME DESPIERRES, *vivement.* — C'est vrai ?

LE MONSIEUR. — Je vous le jure !

MADAME DESPIERRES, *d'une voix triste.* — Je voudrais vous croire, mon ami, mais je sais bien que non ! Ce sont vos yeux, qui, pareils à votre fidèle cœur, sont restés les mêmes et me voient encore telle qu'ils m'aimèrent autrefois. Regardez-moi bien ! J'ai du rouge, du blanc... Je suis peinte comme une actrice au théâtre... Il n'y a plus rien de sincère sous ce masque-là !

Elle passe rapidement sa main sur sa figure et détourne la tête.

LE MONSIEUR. — Claire ! Pourquoi dites-vous cela ? Je vous jure, entendez-vous ? je vous jure que vous êtes toujours aussi belle ! Mais ce que je cherche, ce que je ne retrouve plus, c'est la gaieté triomphante de votre regard... Mon Dieu ! Est-ce que mon sacrifice aurait été inutile ? Si j'ai consenti à divorcer, à vous rendre votre liberté... enfin à vous laisser épouser Despierres, c'est qu'avec lui, avec lui seulement, disiez-vous, vous pouviez être heureuse... Ne seriez-vous pas heureuse ?

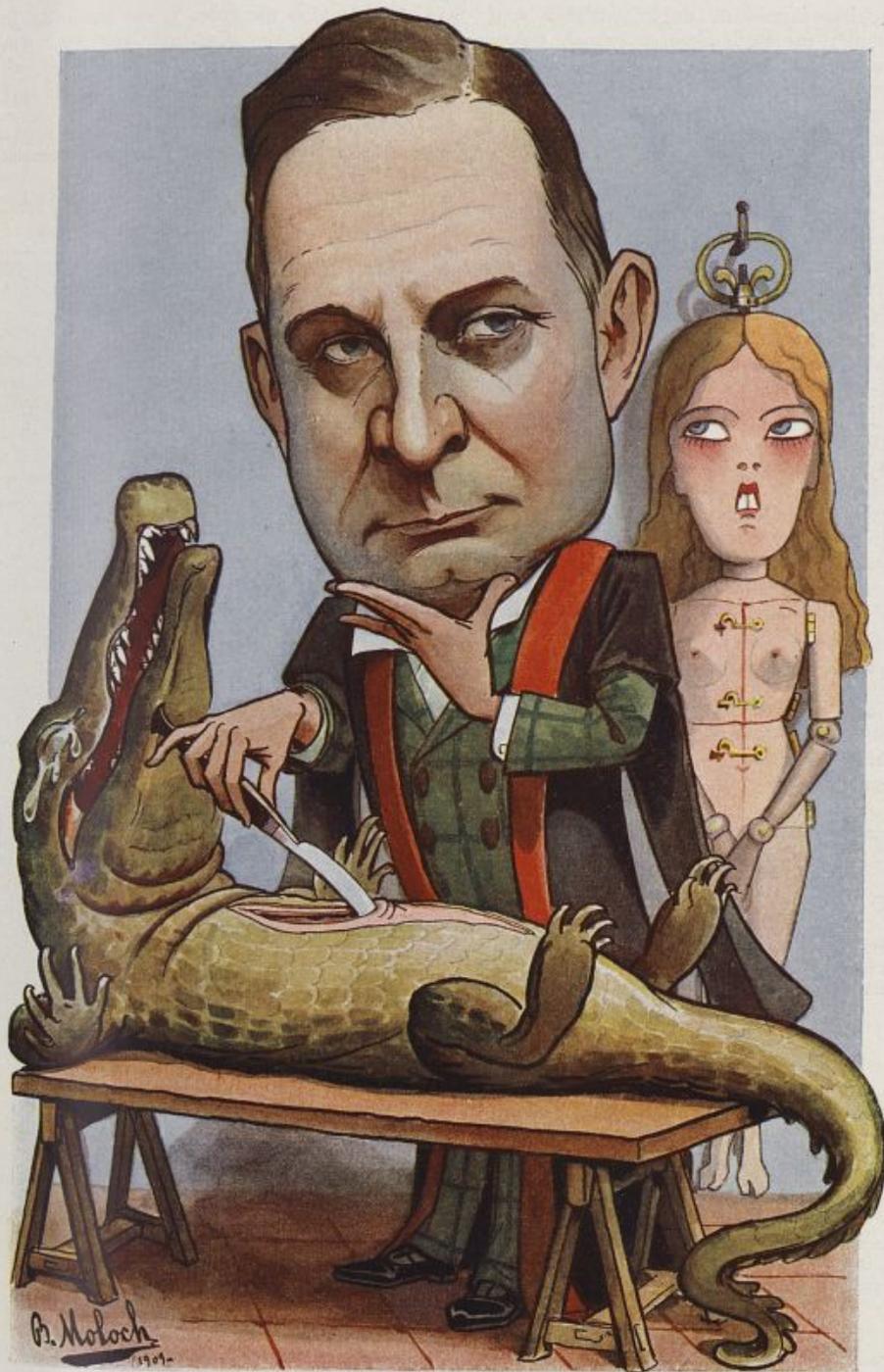
MADAME DESPIERRES. — Parlez plus bas ! (*Il a, en effet, dans son émoi, élevé un peu le ton, et quelques voyageurs viennent d'entrer dans la salle d'attente.*) Parlez plus bas ! Heureuse ? Rassurez-vous ! Je suis heureuse ! Oui ! Cet acte de démence qu'a été mon mariage avec un homme de trente ans, cet acte fou a, jusqu'à présent, réussi...

LE MONSIEUR. — Ah !...

MADAME DESPIERRES. — M. Despierres semble m'aimer, je crois ; je crois qu'il m'aime, seulement...

LE MONSIEUR. — Seulement ?...

MADAME DESPIERRES. — Oh ! mon ami ! Avez-vous quelquefois rêvé que vous portiez dans vos bras un enfant adoré, très lourd, et dont le poids vous accablait ? A chaque pas qu'il vous fallait faire, malgré l'étreinte désespérée dont vous le teniez pressé contre votre cœur, vous sentiez qu'il vous échappait, qu'il allait glisser, tomber à terre et s'écraser. Je porte mon bonheur ainsi, avec



Le Professeur John BLAND-SUTTON

l'angoisse incessante de le perdre à tout instant ; car ce bonheur anormal, monstrueux presque, ne peut pas, ne doit pas durer, j'en ai l'intense certitude ! Alors, je n'ose savourer l'heure présente, comprenez-vous ? tant je redoute affreusement l'heure qui va sonner !

LE MONSIEUR. — Vous ne vous connaissez pas ; vous êtes de celles dont on ne se lasse jamais ! Vous le voyez bien, puisque, moi-même, votre vieux mari, je ne puis vous retrouver sans émotion !...

MADAME DESPIERRES, *suivant sa pensée*. — Ah ! si vous saviez, si vous saviez ! Je me prive de sortir avec lui... j'ai trop peur des rencontres, des comparaisons. Et les livres, les journaux où l'on parle des femmes âgées, où on les raille, je les cache, je les brûle... Il a voulu lire, ces temps derniers, un article de Paul Adam, où il est question de vieux appas, de séniles coquetteries... Je l'ai supplié de ne pas le lire... Il a consenti, en souriant. Oh ! ce sourire ? Ce que je devine dans ce sourire où tout le monde ne verrait que de l'amour ! « — Va, sois tranquille, tu es ENCORE très bien, très avouable ! » Voilà ce qu'il signifie. Mais que de soins, que de peines, que de constantes et minutieuses peines pour être ENCORE avouable ! Vous vous souvenez comme j'étais dormeuse, autrefois, comme je me levais tard ? Eh bien ! je ne dors plus. A cinq heures, tous

les matins, je me tube, je me maquille, je me parfume, je m'ondule, afin qu'à son réveil, M. Despierres soit satisfait de ma fraîcheur et de ma beauté... Et de tout ainsi ! Tenez, l'autre jour...

A ce moment, un employé ouvre brusquement la porte donnant sur le quai et il crie : « Les voyageurs pour la ligne de Marseille, en voiture ! »

Madame Despierres se lève, remet son voile, et, suivie du monsieur, va jusqu'à un compartiment. Il l'aide à monter ; quand elle est assise, elle lui tend la main par la portière.

MADAME DESPIERRES. — Allons ! Adieu, Georges !

LE MONSIEUR. — Adieu, Claire !

Il y a deux grosses larmes qui coulent le long de ses joues.

MADAME DESPIERRES. — Vous pleurez ! Moi, non ? Ça abîme trop les yeux ; sans ça ! *(Elle se penche, et très, très bas.)* Tu as de la chance de pouvoir être vieux, toi !

Elle fait un dernier signe d'adieu, et elle se rejette vivement dans son coin.

Le train se met en marche, il sort de la gare, sans hâte, glissant entre les jardins fleuris des villas blanches.

Derrière les montagnes veloutées de l'Esterel, le soleil va disparaître. La mer est calme, le mistral apaisé ; dans un crépuscule enveloppé de douceur et de mélancolie, le jour va mourir.

J. MARNI.

Qu'oppose-t-on à la *Carnine Lefrancq* ?

— Des produits bon marché, avec grosse remise aux intermédiaires, dont on envoie des échantillons d'office et à profusion.

QUELLE EST LEUR COMPOSITION ?

— On ne le dit que vaguement.

TOUT COMPTE FAIT

la *Carnine Lefrancq* est bien moins chère que tous ces produits et le médecin a toujours intérêt à la prescrire, même à doses réduites, parce qu'il a l'assurance qu'elle est préparée avec du **Suc Musculaire de Bœuf CONCENTRÉ**

PAS AUTRE CHOSE.

Si la *Carnine Lefrancq* était préparée avec le Suc Musculaire tel qu'il sort des presses, c'est-à-dire *non concentré*, son prix serait inférieur à celui de tous les produits qu'on lui oppose, parce que notre organisation et nos moyens d'action, dans cette industrie

SONT UNIQUES.

LE RIDEAU DE MA VOISINE

Alfred de Musset

(Imité de Goethe)

□ □

Le rideau de ma voisine
Se soulève lentement.
Elle va, je l'imagine,
Prendre l'air un moment.

On entr'ouvre la fenêtre :
Je sens mon cœur palpiter.
Elle veut voir peut être
Si je suis à guetter.

Mais, hélas ; ce n'est qu'un rêve
Ma voisine aime un lourdaud,
Et c'est le vent qui soulève
Le coin de son rideau.

□ □



MUSICIENS NUBIENS

Je prends moi-même de la **Carnine Lefrancq** et m'en trouve très bien.

Je l'ai aussi prescrite à une fillette de 7 ans, pâle et maigre, avec un sommet mat très douteux.

Anorexie complète.

Au bout de trois mois, l'enfant n'est plus reconnaissable, son sommet n'est plus mat, et l'état général est satisfaisant. Elle a augmenté de cinq livres durant le traitement.

Docteur Frœhlinger,
Pantin (Seine).

ANOREXIE

Ceux qui se connaissent eux-mêmes sont instruits de ce qui leur convient et distinguent les choses dont ils sont capables ou non. Ils se bornent à faire ce qu'ils savent, cherchent à acquérir ce qui leur manque, et, s'abstenant de ce qui est au-dessus de leur portée, ils évitent les erreurs et les fautes.

SOCRATE.

□ □

1° Un vieillard de 80 ans, n'ayant d'autre maladie que son âge, mais qui faiblissait énormément a pu, grâce à la **Carnine Lefrancq**, à l'exclusion de tout médicament, être remonté suffisamment pour qu'il puisse, aujourd'hui, faire quelques petites promenades à pied.

2° Une jeune femme de 24 ans, tuberculeuse au deuxième degré, ne pouvant rien prendre comme alimentation, a fort bien supporté la **Carnine**, grâce à laquelle elle a repris du poids et retrouvé de l'appétit, ce qui lui a permis de s'alimenter.

3° Un monsieur atteint du cancer de l'œsophage, condamné inévitablement, se maintient avec du bouillon, des œufs et de la **Carnine** ; il préfère cette dernière qui, dit-il, passe plus facilement que les autres aliments.

Je vous avouerai qu'avant ces observations, j'avais peu confiance dans la **Carnine**, la traitant comme tant de médicaments merveilleux dont nous recevons les prospectus. Maintenant que j'en ai reconnu la valeur, je ne manquerai pas de l'utiliser dans tous les cas de faiblesse générale due à la tuberculose ou à une autre maladie.

Docteur Bourg, Aubenton (Aisne).



TAMBOUR (Campagne de Hollande 1796)
(Tableau de Théophile Lebuert)

LA COLÈRE

▽ - ▽

La colère est une courte folie.
SÈNÈQUE.

Savoir se taire lorsqu'on est en colère, c'est ce que l'on a de mieux à faire ; car si l'on a quelque défaut ou quelque secret important à garder, on s'expose à le dévoiler sans le vouloir.

FRANÇOIS DE SALLES.

La colère est une sorte d'ivresse qui ne trouble pas moins l'esprit que ne le trouble l'ivresse véritable.

SAINT BASILE.

S'abandonner à la colère, c'est souvent venger sur soi la faute d'un autre.

SWIFT.

Prenez la forte résolution de ne rien dire, de ne rien faire, et de ne pas vous croire vous-même tant que vous sentirez la colère dans votre cœur. Tenez pour suspect tout ce qu'il vous proposera en cet état, quelque raisonnable que cela vous paraisse ; et, jusqu'à ce que vous soyez apaisé, différez toujours l'accomplissement de votre dessein.

LOUIS DE GRENADE.

..... Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE est parfaitement tolérée ; que son absorption en grande quantité ne présente absolument aucun inconvénient, et aussi qu'elle possède une efficacité thérapeutique rigoureusement comparable à celle du Suc Musculaire frais. D'une façon générale

**L'ABSORPTION DE LA CARNINE, ÉTENDUE D'EAU FRAICHE,
FUT TRÈS AGRÉABLE AUX MALADES, QU'ELLE DÉSALTÉRAIT
PAR LES CHAUDES JOURNÉES DE JUILLET ET D'AOUT**

tandis que les malades soumises à l'administration du suc naturel manifestèrent parfois quelque dégoût et même quelque intolérance stomacale. Cette double constatation nous paraît devoir être mentionnée et signalée aux médecins.

**IL NE FAUT PAS S'ABSTENIR DE DIRE QU'UNE
CHOSE EST BONNE, QUAND ON L'A ÉPROUVÉE
TELLE, PAR CRAINTE DE PARAÎTRE FAIRE DE
LA RÉCLAME A UN PRODUIT INDUSTRIEL.**

Hôpital de Villepinte. - Extrait du Rapport du D^r L'EFÈVRE, Médecin en Chef.

QUAND UN MALADE EST DÉGOUTÉ DE TOUT
IL PREND LA CARNINE LEFRANCQ

AVEC PLAISIR



LANTERNE. - VARIÉTÉS
PHOT. REUTLINGER

Le Professeur John BLAND-SUTTON

M. John Bland-Sutton, né en 1855, a fait ses études médicales à l'École de Médecine du Middlesex Hospital, à Londres, où il est entré comme étudiant en 1878. Dès le début il s'est fait remarquer par son assiduité au travail et il n'a pas tardé à être nommé démonstrateur en anatomie. Il a continué à faire partie du corps enseignant de l'école pendant dix-sept ans.

Il a été reçu membre du Collège Royal des Chirurgiens en 1882 et a passé l'examen pour devenir Fellow du Collège (ce qui équivalait à l'agrégation en France) en 1884. Dans la même année il a remporté la bourse fondée par le docteur Murchison, en médecine, clinique et pathologie.

Travailleur acharné, ennemi avéré de l'ambiguïté et de l'incertitude, il s'est adonné de bonne heure aux recherches ayant pour but d'élucider divers problèmes de pathogénèse que ses études lui ont signalés comme ayant besoin d'éclaircissements. Dès 1881, il s'est donné pour tâche de faire les autopsies des animaux de toutes espèces, morts aux Jardins Zoologiques de Londres, et au cours de ces recherches, qu'il a poursuivies pendant de longues années, il a fait de nombreuses observations de haute importance qui sont les bases de travaux éminemment scientifiques qui lui ont constitué une autorité dans tout ce qui se rapporte à la pathologie et qui lui ont fourni les matériaux pour les conférences qu'il a faites au Collège Royal des Chirurgiens, entre 1886 et 1891, à titre de professeur des chaires Erasmus Wilson et John Hunter, conférences qui ont attiré l'attention sur le conférencier et lui ont acquis la réputation d'observateur aussi précis que perspicace.

Il fut nommé chirurgien de l'Hôpital Middlesex en 1886, et, en 1895, il a été élu chirurgien de l'Hôpital pour les Femmes, à Chelsea.

On ne saurait exagérer la portée des tra-

voux de M. Bland-Sutton dans le domaine de la pathologie. Ses découvertes lumineuses et fertiles sur les tissus kystogénétiques des ovaires et l'étiologie des kystes parovariens, la gestation extra-utérine, l'hématocèle et les affections des annexes utérins ont apporté de la clarté là où auparavant il n'y avait que de l'obscurité.

Mais M. Bland-Sutton ne s'est pas borné aux recherches pathologiques et il était encore jeune lorsqu'il s'était déjà acquis une réputation bien méritée comme opérateur hardi et habile. Ecrivain lucide, orateur magistral et franc parleur, il a su présenter ses arguments tant dans les journaux de médecine, qu'aux réunions des Sociétés savantes, avec une vigueur et une logique telles que l'on fut contraint de modifier beaucoup d'hypothèses et de données erronées, car il prenait plaisir à démolir les conceptions surannées qui furent la base de la gynécologie d'il y a un quart de siècle.

Son franc parler et l'absence de ménagement dont il faisait quelquefois preuve dans les discussions lui ont valu, à un moment donné, une certaine

hostilité, mais *magna est veritas et prevalebit*, et, bon gré mal gré, ses vues ont conquis droit de cité et sont actuellement admises partout.

Parmi ses ouvrages on peut citer :

Ligaments, their Nature and Morphology, 2^e Ed. ; *Tumours, Innocent and Malignant*, 4^e Ed. ; *Diseases of Women* (écrit conjointement avec le docteur Giles), 6^e Ed. ; *Evolution and Disease* ; *Gallstones and Diseases of the Bile Ducts* ; *Surgical Diseases of the Ovaries and Fallopian Tubes* ; *Essays on Hysterectomy* ; *The Surgery of Pregnancy complicated with Tumours*, et de nombreuses contributions sur des sujets anatomiques, pathologiques, gynécologiques et chirurgicaux qui ont paru dans les publications médicales anglaises, écossaises et américaines.



La Carnine Lefrancq est une Source d'Énergie



VOUS NE POUVEZ PRESCRIRE

un SUC DE VIANDE **QUELCONQUE**

mais seulement une Préparation vous inspirant une

CONFIANCE ABSOLUE

La
**CARNINE
LEFRANCO**

n'abat, dans son
propre abattoir,
sous le contrôle d'un
Vétérinaire municipal,
que des Bœufs de
4 à 6 ans,
en pleine activité
physiologique et
préalablement reposés



M. BENJAMIN

Médecin-Vétérinaire,
Membre de l'Académie
de Médecine,
est le
Vétérinaire-Conseil
des
Établissements Fumouze

La **CARNINE LEFRANCO**
est au Capital de 1.600.000 fr., entièrement versés

□ □ □ Elle possède une **Usine modèle**
à Romainville (Seine), sur un hectare,
qu'elle a fait construire **spécialement et**
uniquement pour ses propres besoins.

La fabrication est faite sous la surveillance directe
de M. Victor FUMOUCHE, Pharmacien de 1^{re} classe,
Docteur en Médecine, ancien Interne des Hôpitaux
de Paris, Lauréat de l'Académie des Sciences.

Environ **7.000 Médecins**
nous ont déjà demandé, pour eux
ou leur famille, de la

CARNINE LEFRANCO

et la plupart
ont qualifié les résultats obtenus de

MERVEILLEUX

Dépôt Général :
Établissements FUMOUCHE
78, Faub^s Saint-Denis
PARIS



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE
N° 43
JUILLET 1909

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

LA NEUVAINÉ

Elle est notre amie à tous, la petite Simone, que nous voyons seulement à la campagne. Et voici les vacances revenues, et nous partons pour le château qu'elle habite. Je crois qu'elle me préfère, et je ne sais comment l'appeler, quand je la retrouve; si je dois dire: « mademoiselle », parce qu'elle a dix ans, ou dire: « Simone », parce qu'elle me sourit tout le temps de la même manière, qui est douce et confiante. Elle est beaucoup plus riche que nous, je ne l'ignore pas; mes parents me l'ont répété, et je n'ai pas besoin qu'on me l'apprenne: dans son parc il y a de si beaux chênes, et des massifs de fleurs qui forment des lettres, et une chèvre dressée à traîner un panier d'osier! Mais elle est seule, fille unique, privée de tapage, privée de se disputer, de crier, de dénicher des nids, d'échapper aux surveillances, qui sont d'autant plus inquiètes qu'elles ont moins d'objets à garder. Nous la plaignons entre nous. Elle m'a révélé son secret l'an dernier: « Je m'ennuie d'avoir tout pour moi. »

Sera-t-elle au château?

Je ne comprends pas pourquoi mon père n'a pas fait atteler le break rouge. Ce cabriolet est si vieux! La capote, en voyage, ressemble à une escarpolette. Il a un marchepied à deux étages et un fléchissement vers la droite qui lui vient de ma grand'tante, brave femme un peu forte, qui s'assit là pendant trente ans, quarante peut-être. La peinture n'a pas été rajeunie. Pourquoi pas le break rouge quand on va voir Simone?

« Mettez vos gants, mes enfants! » C'est toujours la même recommandation, au même endroit de la route, lorsqu'on aperçoit la barrière blanche entre les deux rangs de platanes. Nos gants! mon Dieu! nous n'aurons jamais le temps de les boutonner; ils



RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CARNINE LEFRANCO

SUC MUSCULAIRE DE
BŒUF

INALTÉRABLE

ont si peu l'habitude de nos mains ! Simone ne quitte guère les siens que pour se mettre à table, parce que l'institutrice allemande le veut ainsi, et cela augmente la pitié que j'ai pour cette petite.

Oh ! le sable jaune !... Pas une herbe, quand il y en a tant chez nous, dans les allées, même des pissenlits qui montent en graines. La terre est rayée par les roues des voitures, martelée par le pied des chevaux, et les arbres y font des ombres raisonnables, des ombres rondes qui n'ont rien de fou. C'est le grand monde.

Où est la petite Simone ?

J'ai vu un pli de robe blanche qui dépassait l'ouverture de la porte lièrée, tout en bas, puis une tête d'enfant sérieuse qui se penchait vers le milieu, et qui s'illuminait, et qui riait, comme nous dans les bons jours.

— Ce sont eux, Gretchen ! les voilà !

Gretchen l'a fait entrer au salon, pendant que le valet de pied, avec un air dont j'étais offensé, prenait la bride où il y avait un peu d'écume verte. Notre cheval avait mangé de l'herbe ! J'ai entendu s'éloigner le cabriolet vers la remise, et il m'a semblé qu'il rendait un son de ferraille bien bourgeois. La mère de Simone, au moment où nous montions les marches, le regardait sans doute passer. Un coin du rideau tremblait encore, tandis que nous nous avançons vers elle. J'étais rouge, mais elle fut aimable. Elle était de ces mères qui comprennent le jeu.

— Allez vous amuser, mes enfants ! Tout est à vous. Gretchen, vous les ramènerez seulement à six heures pour le dîner. Qu'ils n'aillent pas du côté de l'étang !

Nous sommes partis. Simone a déjà cette aisance de femme du monde qui intimide. Elle va devant, faisant les honneurs de la maison, du potager, du parc.

— Par ici, par là... A quoi désirez-vous jouer ? au tennis ?

— Je ne sais pas ce que c'est, mademoiselle.

— Un jeu anglais. Mais cela ne fait rien : nous trouverons mieux.

Nous ne connaissons guère les jeux anglais, mon frère ni moi ; nous ne savions que les jeux français, les grands, les simples, ceux qu'on invente au désert profond des champs. Elle portait ses cheveux sur le dos, si longs, si biens nattés et d'un châtain si clair, qu'au passage des clairières, à la coupure des allées, un éclair de rayons fauves descendait en se tordant de la nuque à la taille.

— Au volant, vous n'aimeriez pas ça ? Voulez-vous l'âne ?

— Oui, l'âne !

Elle s'était détournée, et, à la seule prière de ses yeux couleur de café, Gretchen était repartie vers le château pour chercher l'âne.

Dans l'ombre épaisse d'un taillis de chênes, nous attendions, elle, mon frère et moi. Et nous nous taisions, comme il arrive entre enfants dont les âmes ne sont pas mêlées d'habitude, et qui n'ont pas commencé à jouer. Alors ses paupières, qu'elle avait toutes légères et transparentes, s'abaissèrent sur ses yeux ; elle parut devenir mon aînée par un air de mélancolie que je n'avais point observé chez mes amies de son âge, et je vis la frange de ses cils blonds sur ses joues pâles.

— Monsieur René, me dit-elle en regardant le sable, si vous voulez me faire plaisir, vous viendrez avec moi dans ma forêt : j'ai quelque chose à vous montrer ; vous pouvez m'aider.

— Il y a des loups ? dit mon frère.

— Non, pas de loups. Vous êtes trop jeune pour comprendre ; vous resterez avec Gretchen, mais votre frère aîné viendra, n'est-ce pas, et m'aidera ?

— Oui, mademoiselle.

L'âne, tiré par la bride, n'obéissait que de deux pattes et s'arc-boutait sur les deux autres, pour ne pas avancer. A peine Simone l'eut-elle enfourché, qu'il devint souple.

— Vite en croupe, Monsieur René !

— Où allez-vous, Simone ? vous savez bien que madame a défendu...

Le reste ne fut entendu que de mon frère, qui demeurait, et du taillis immobile dans la chaleur d'août. Nous galopions. Elle se tenait à ravir, droite sur le panneau de feutre. La paille de son chapeau se retournait au vent. J'avais un peu honte d'être en croupe, mais j'étais heureux d'avoir été choisi. Où allions-nous ? Elle prenait une allée coupant l'avenue, puis un sentier à travers bois. Les branches fouettaient les cavaliers, et elle se protégeait de son coude levé. Les geais, mangeurs de glands, fuyaient en criant, et elle riait. L'épaisseur du taillis devint telle, que l'âne s'embarrassait dans les ronces et que nos genoux heurtaient les gaulis ce chaque côté. Simone mit la bête au pas. Nous étions bien loin de Gretchen. Elle nous dirigea vers une cépée de chêne vert, ronde et grosse comme une meule de foin, sauta à terre, écarta d'un bras tout un pan de ramure, et dit :

— Regardez !

(A suivre).

René BAZIN.



Le Professeur RENAUD, de Lyon

JEAN RICHEPIN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

BALLADE DES BONS VIEUX



Respectons les vieux, les bons vieux,
 Qui n'ont pas la mine sévère
 Ni dégoûtante, ni les yeux
 Comme une glande salivaire,
 Qui savent encor boire un verre
 Et tiendront des propos gaillards.
 A la barbe de leur suaire.
 Ces vieux ne sont pas des vieillards.

Ceux-là ne sont pas ennuyeux.
 Jamais leur bouche ne profère
 Que les vieilles gens sont des dieux.
 Ils ne posent pas au calvaire,
 Ne veulent pas qu'on les révère,
 Mais disent : « Soyez fous, paillards,
 « Faites ce qu'on nous a vu faire. »
 Ces vieux ne sont pas des vieillards.

Ce sont des amis, ces aïeux.
 Voilà ceux que je persévère
 A bénir choyer de mon mieux.
 De leurs mots je suis l'archivaire.
 Quoi qu'ils disent, je réponds vère
 O les chers vieux, doux et raillards,
 Qu'à bien des jeunes je préfère !
 Ces vieux ne sont pas des vieillards.

ENVOI

Prince, à ceux-là, sois leur trouvère,
 Et pleurant, sur leurs corbillards
 Mets la rose et la primevère.
 Ces vieux ne sont pas des vieillards.

BALLADE DES SALES VIEUX



Pourquoi les respecter, ces vieux ?
 Parce qu'il est fruste et cocasse,
 Un écu rogné vaut-il mieux ?
 Parce qu'une antique carcasse
 Se voûte, se vide et se casse,
 A-t-elle droit aux madrigaux ?
 Zut ! Et que la mort les fricasse,
 Les sales vieux ! Aux asticots !

Ils n'ont plus de soleil aux yeux,
 Plus d'herbe sur la calebasse,
 Plus de cambouis dans les essieux.
 Leur asthme poussif qui trépassé
 Empuantit le vent qui passe,
 Et leur catarrhe a pour échos
 Les soupirs de leur contrebasse.
 Les sales vieux, aux asticots !

Ils sont laids, miteux, roupieux,
 Chassieux, et font la grimace.
 Leur culotte leur sert de lieux.
 Est-ce homme, ou femme, ou bien hom-
 Çà, qu'à la cuiller on ramasse ? [masse
 Leur bouche, où branlent des chicots,
 Bave comme un cul de limace.
 Les sales vieux ! Aux asticots !

ENVOI

Prince, malgré notre air vivace,
 Si nous devenons ces magots,
 Qu'on nous foute dans la crevasse !
 Les sales vieux, aux asticots !

PROF. D^r HUGO MARCUS

16, Rue Macarani - Boulevard Victor-Hugo
 NICE

Je vous communique que les résultats obtenus
 avec la **Carnine Lefrancq** sont excellents.
 Je la prescris avec plaisir comme reconsti-
 tuant, et avec succès. Je vous félicite de cette excellente préparation que vous avez offerte
 au corps médical.

Prof. D^r Hugo Marcus, agrégé.



LAVALLIÈRE (Le Roi) - VARIÉTÉS.
PHOT. REUTLINGER

Messieurs les Médecins qui, pour des raisons diverses, ont été amenés à remplacer la CARNINE LEFRANCQ par une des nombreuses préparations qu'on leur propose chaque jour

reviennent toujours à la Carnine.

Beaucoup ont eu la grande obligeance de nous dire leur déception et leurs regrets. Nous les en remercions bien vivement.



A QUEL AGE DEVIENT-ON CÉLÈBRE ?

Un savant vient de se livrer à une étude d'où il résulte que les principales œuvres de la pensée humaine ont été exécutées, en moyenne, entre quarante et cinquante ans.

Une statistique démontre que les découvertes les plus importantes des chimistes et des physiciens ont été faites par des hommes de quarante ans.

C'est à quarante-quatre ans que le poète donne son meilleur poème, à quarante-six ans le romancier son plus beau roman.

Les guerriers et les explorateurs font parler d'eux à quarante-sept ans; les compositeurs et les acteurs à quarante-huit ans; les moralistes à cinquante et un; les médecins et les hommes politiques à cinquante-deux; les philosophes à cinquante-quatre; les mathématiciens et les humoristes à cinquante-six; les historiens à cinquante-sept; les naturalistes et les juristes à cinquante-huit.

Le savant conclut son travail en disant que si la santé et l'optimisme persistent chez un homme de cinquante ans, il peut arriver au succès aussi bien et mieux qu'un homme de trente.

Voilà qui consolera bien des jeunes ambitions impatientes.



DIEUDONNÉ - TH. SARAH BERNARD
PHOT. REUTLINGER



MANA DELZA - VAUDEVILLE.
PHOT. REUTLINGER

J'ai le devoir de vous faire savoir que j'ai prescrit la **Carnine Lefrancq**. Je viens vous prier de m'expédier au plus tôt 3 flacons de **Carnine Lefrancq**. Je compte les faire prendre à une malade anémiée et privée de tout appétit à la suite d'une métrite infectieuse. Je tiens à vous dire que j'ai eu l'occasion d'expérimenter les effets d'un produit similaire sur certains clients. Devant la persistance des malaises, j'ai conseillé la **Carnine Lefrancq** qui a fait merveille.

Docteur Bouyer, Taulignan (Drôme).

Je prescris beaucoup la **Carnine Lefrancq**, et cela à la satisfaction de mes malades ; j'ai obtenu dernièrement avec cet excellent produit, une véritable résurrection chez un tuberculeux à la deuxième période menacé de phthisie galopante. Je suis donc heureux, une fois de plus, au nom de mes clients, de vous remercier chaleureusement et croyez que je serai encore plus heureux de recommander la **Carnine Lefrancq** le plus que je le pourrai. Il est vrai que j'ai essayé de la concurrence, mais les résultats sont de beaucoup différents.

Docteur R. Bonnet, Ruoms (Ardèche).



LE BOSPHORE

Je formule fréquemment la **Carnine Lefrancq** et je reste fermement attaché à cette excellente préparation **qui donne tout ce qu'elle promet** et dans tous les cas où elle le promet.

Docteur Le Piez,

Lauréat de la Faculté de Médecine
Ex-Interne des Hôpitaux de Paris,
Biarritz (Basses-Pyrénées).

Si l'homme, parvenu à toute sa perfection, est le premier des animaux, il en est bien aussi le dernier quand il vit sans lois et sans justice. Il n'est rien de plus monstrueux, en effet, que l'injustice armée. Mais l'homme a reçu de la nature les armes de la sagesse et de la vertu, qu'il doit surtout employer contre ses passions mauvaises. Sans la vertu, c'est l'être le plus pervers et le plus féroce ; il n'a que les emportements brutaux de l'amour et de la faim.

ARISTOTE.

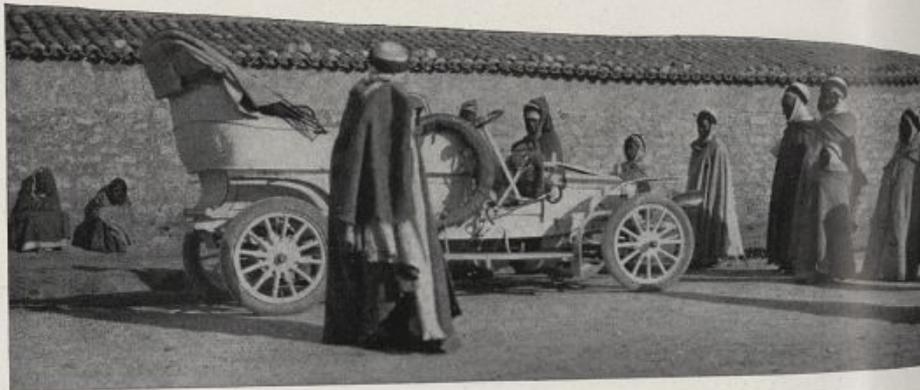
La mort n'arrive qu'une fois et se fait sentir à tous les moments de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

LA BRUYÈRE.

Toujours satisfait de la **CARNINE LEFRANCQ**, dont je n'ai jamais eu de mécompte, je vous prie de m'en expédier deux flacons au tarif médical. J'ai besoin de me remonter, un peu, et je crois qu'il me serait

Difficile de trouver dans la thérapeutique, un meilleur Reconstituant.

Docteur Panis, Touquin (Seine-et-Marne).



LE PREMIER AUTO EN ALGÉRIE

Le Professeur RENAUT, de Lyon

Joseph Renaut est né à La Haye-Descartes (Indre-et-Loire) en 1844; mais il fit ses études à Paris, où il était reçu interne en 1869. En 1874, il était docteur, avec une thèse, qui fut médaillée, sur l'étude anatomique et clinique de l'érysipèle et des œdèmes de la peau.

Chef de clinique médicale, puis Directeur du Laboratoire des cliniques de la Charité (1875), le docteur Renaut obtenait la chaire d'anatomie générale et d'histologie à la Faculté de Médecine de Lyon, en 1877.

Le professeur Renaut est le maître de l'histologie contemporaine. Son beau Traité d'histologie pratique (2 vol. in-8°) fait autorité en cette matière.

Cependant l'histologiste n'est pas resté étranger à la pratique médicale. Le docteur Renaut est médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, et récemment il a publié des recherches intéressantes sur l'opothérapie rénale dans les néphrites.

Depuis 1896, il est membre associé national de l'Académie de Médecine; il est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT DE NAPOLEON

Maigre, taciturne, triste même dans sa jeunesse, triste de cette ambition concentrée qui se dévore jusqu'à ce qu'elle éclate au dehors et arrive au but de ses désirs, il prend peu à peu confiance en lui-même, se montre parfois tranchant comme un jeune homme, reste morose néanmoins; puis, lorsque l'admiration commence à se manifester autour de lui, il devient plus ouvert, plus serein, se met à parler, perd sa maigreur expressive, se dilate en un mot. Consul à vie, empereur, vainqueur de Marengo et d'Austerlitz, ne se contenant plus guère, mais toutefois se contenant encore, il semble à l'apogée de son caractère, et n'ayant alors qu'un demi embonpoint, il rayonne d'une régulière et mâle beauté. Bientôt voyant les peuples se soumettre, les souverains s'abaisser, il ne compte plus ni avec les hommes ni avec la



nature; il ose tout, entreprend tout, dit tout, devient gai, familier, intempérant de langage, s'épanouit complètement au physique et au moral, acquiert un embonpoint excessif qui ne diminue en rien sa beauté olympienne, conserve dans un visage élargi un regard de feu, et si de ces hauteurs où on est habitué à le voir, à l'admirer, à le craindre, à le haïr, il descend pour être rieur, familier, presque vulgaire, il y remonte d'un trait après en être descendu un instant, sachant ainsi déposer son ascendant sans le compromettre. Quand enfin on le croirait moins actif ou moins hardi, parce que son corps semble lui peser ou que la fortune cesse de lui sourire, il s'élance plus impétueux que jamais sur son cheval de bataille, prouvant que pour son âme ardente la matière n'a point de poids, le malheur, d'accablement.

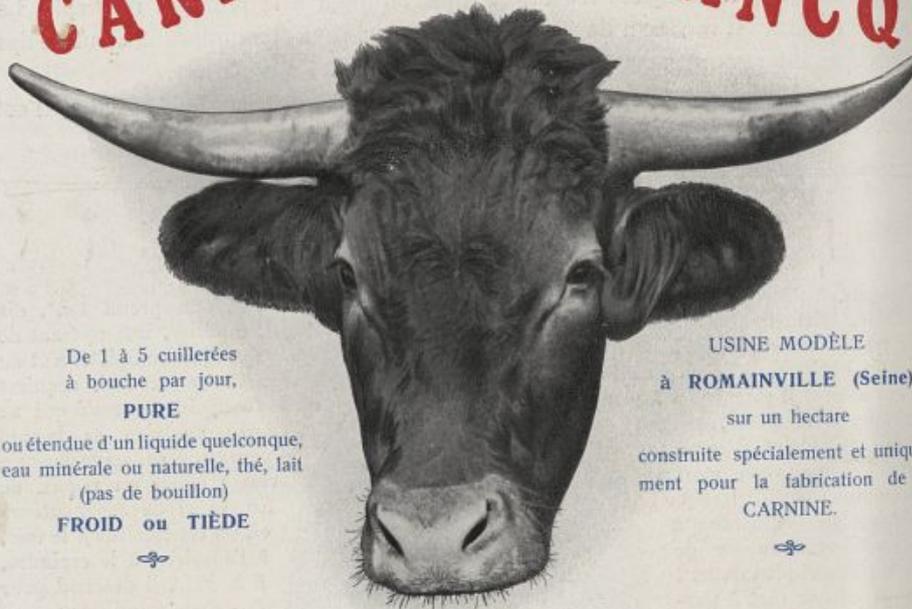
THIERS.

CARNINE LEFRANÇO : ANÉMIE - CHLOROSE

TOUJOURS

DES RÉSULTATS APPRÉCIABLES ET DURABLES DÈS LE
PREMIER FLACON MARQUÉ 5.50

Ce qui encourage les Malades

CARNINE LEFRANCO

De 1 à 5 cuillerées
à bouche par jour,

PURE

ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait
(pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE



USINE MODÈLE

à ROMAINVILLE (Seine)

sur un hectare

construite spécialement et unique-
ment pour la fabrication de la
CARNINE.



SUC MUSCULAIRE DE BŒUF

CONCENTRÉ ET

INALTÉRABLE

sans addition de cheval, ni de sang, ni d'albumine du commerce, ni d'aucune drogue

Le plus
- Énergique -

RECONSTITUANT

dont dispose
la Médecine

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : A. JEHLÉN, 26, AVENUE DE SAINT-OUEN, PARIS (S. G. I.)



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 44

AOUT 1909

ABONNEMENT
UN AN. } FRANCE . . . 12 FR.
 } ÉTRANGER . . . 15 FR.

LA NEUVAINÉ

(Suite et fin)

RENÉ BAZIN

Le centre de la cépée était d'ombre si noire, que je ne vis rien d'abord. J'entrai un peu, la tête dans les feuilles, comme elle faisait, son chapeau touchant mes cheveux, et je découvris une statue de sainte Philomène, avec la flèche d'or sculptée dans le piédestal, et qui reposait sur le tronc coupé de l'yeuse, d'où toutes les branches avaient jailli. Autour du cou, la sainte portait un collier de roses enfilées, déjà fanées; deux lis de papier, attachés aux rameaux, se penchaient vers elle; un peu de mousse couvrait la section du vieil arbre.

— C'est une chapelle, dit Simone.

Je l'entendais sans la voir. Je sentais le souffle de ses mots. Nous n'avions que deux ou trois feuilles entre nos visages, et nous regardions ensemble le fond de l'ombre.

— J'ai une grande dévotion à sainte Philomène, parce qu'elle était une jeune fille comme moi, et, je crois aussi, fille unique. Elle a dû connaître les mêmes souffrances.

— Vous souffrez ?

— D'être seule, et de me sentir tout chez moi; tout, le présent et l'avenir, la crainte et la joie...

La voix de Simone devenait faible, hésitante, angoissée par un chagrin véritable. Si j'avais regardé ma voisine, elle aurait pleuré et se serait tue; mais elle parlait comme en un rêve, en fixant la flèche d'or de sainte Philomène.

— Oh! monsieur René, si vous saviez, quand on est seule, les idées qu'on se fait! J'ai peur de mourir, à cause d'eux. J'ai peur aussi qu'ils ne s'en aillent, mon père, ma mère, et j'y réfléchis des heures, quand je me promène, parce que je manque de frères et de sœurs avec lesquels je jouerais, comme vous. Jamais je ne cause avec Gretchen; cela m'a tourné l'âme vers la tristesse. Peut-être que je suis orgueilleuse: quand on m'a grondée, je me sauve, et je viens ici, et je mets des heures à me consoler, et je

CARNINE LEFRANÇO : RECONSTITUANT IDÉAL

ne réussis qu'à moitié. Si j'embrasse mon père ou ma mère, je sens que je les aime trop et qu'ils m'aiment trop. Je prends la part des autres avec la mienne; je suis gâtée; je suis malheureuse. Alors j'ai commencé, voilà huit jours, une neuvaine qui finit ce soir...

— A quelle heure ?

— A huit heures et demie.

— Quand nous partirons... On doit atteler pour huit heures et demie... Et que demandez-vous à sainte Philomène ?

Elle répondit avec un accent de supplication :

— De n'avoir plus de cœur ! de n'avoir plus de cœur !... Mettez-vous à genoux avec moi, dites, monsieur René. Je vous ai amené pour que nous soyons deux ; je serai plus sûre d'obtenir...

Les feuilles du chêne vert plièrent en égratignant la robe. Ce fut comme le bruit de trois ramiers partant au vol. Simone s'était laissée glisser à genoux. Elle me regardait d'en bas, un peu de côté, si affectueusement que je ne lui résistai pas. Il m'en coûtait, cependant, de prier pour que Simone n'eût plus de cœur...

— Notre Père... Je vous salue, Marie...

Les bois nous écoutaient. Un appel lointain montait du bas du parc. L'âne, derrière nous, tirait sur une poussée de frêne.

— Sainte Philomène exaucez-moi !

Elle fit un grand signe de croix, se leva, resta un moment les yeux fermés.

— Je crois que je serai entendue, dit-elle ; je me sens plus froide déjà !

Bêtement, moi je lui pris la main, qu'elle m'abandonna avec un sourire.

— Je ne trouve pas, lui dis-je, elle est moite.

Nous revînmes aussitôt, elle grave et ne pressant plus son âne. Elle ne parlait plus ; seulement, dans les percées du parc, lorsque le château apparaissait, blanc sur les pelouses, elle cherchait avidement les fenêtres du bas, et son regard y demeurait attaché, et les nattes entraient dans l'ardente rayée de soleil qui venait, rasant les taillis. Simone était triste.

La fin de l'après-midi s'en ressentit. Ce furent des promenades sans but et sans accès de galop dans les avenues ; des jeux commencés sans entrain et interrompus capricieusement ; des distractions longues de Simone, qui oubliait de frapper sa boule de croquet ou de répondre à nos questions.

— On ne s'amuse guère, me dit mon frère en confidence.

— Tu es trop petit pour comprendre, voilà tout !

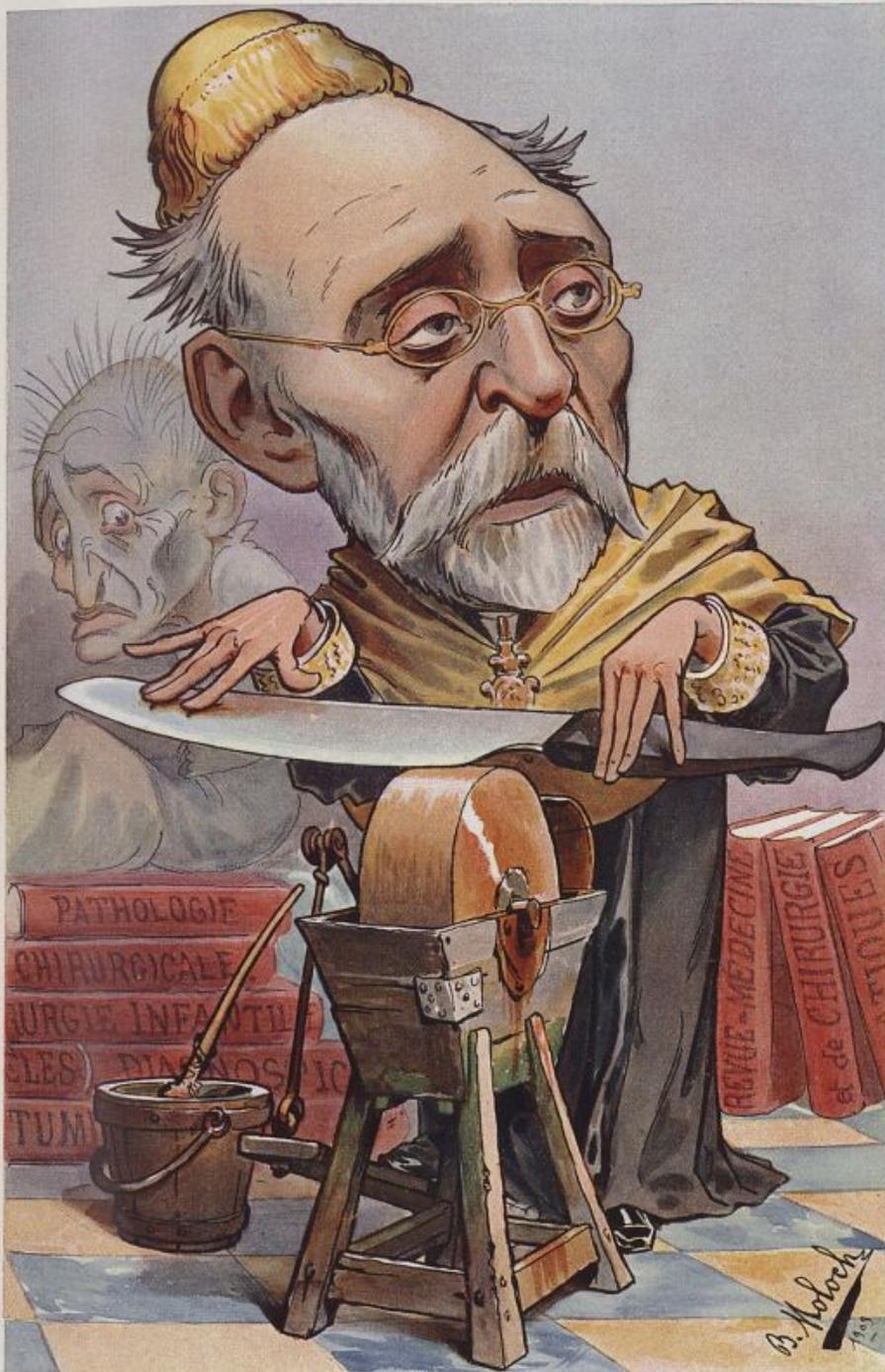
Il le crut, et ne s'amusa pas davantage.

Je voyais avec une crainte secrète s'avancer l'heure du dîner, et cette soirée où Simone, avec ma complicité à moi, n'aurait plus de cœur. Je ne me figurais pas bien ce que serait la petite Simone alors ; mais je sentais qu'elle serait changée en une autre, et le remords me venait d'avoir consenti à prier pour cette chose.

Le dîner se passa silencieusement pour nous. Le père ni la mère de Simone ne remarquèrent que leur fille mangeait à peine. Je ne voyais plus que les cils baissés de ses yeux et le cercle d'ombre autour, le cercle de fatigue et d'inquiétude qu'accusait encore la profusion des lumières. Elle frémissait à des mots qui n'eussent point ému une autre nature que la sienne. Je songeais : « Comme cela va la changer de n'avoir plus de cœur ! Pauvre Simone, elle n'a plus qu'une heure à souffrir ! Mais après, sera-t-elle aussi gentille, et me fera-t-elle être pitie qui fait que je l'aime ? »

Huit heures ! Il me semble que je suis encore dans ce grand salon tendu de satin grenat, qui était sombre le soir, et immense. Les parents, groupés dans un angle, avaient oublié notre présence. La lampe les enveloppait de lumière, et je voyais cette figure souriante et fine de la mère de Simone, à qui mon père racontait une histoire de voisins ; je la voyais penchée, spirituellement tendue vers les mots qu'elle devinait avant de les entendre. Près de moi, dans les ténèbres presque complètes, Simone, enfoncée dans un fauteuil très large, très haut, les pieds ne touchant pas le parquet, avait l'air d'une statue de cire. Ses yeux ouverts, immobiles aussi, suivaient le balancier d'une pendule Louis XIV, en vieux cuivre, accrochée au mur éclairé, en face de nous. Elle avait les mains appuyées sur les deux chîmères qui terminaient les bras du fauteuil, et ses doigts pâles remuaient seuls pour marquer les minutes qui nous séparaient de huit heures et demie. L'un après l'autre, ils s'abattaient sur le bois comme sur une touche de clavier, et ils tremblaient après s'être posés. Mon frère dormait sur sa chaise. Le vent remuait des feuilles de lierre et de clématites derrière les volets clos. Une minute encore. J'eus la vision rapide de sainte Philomène, blanche comme Simone, enveloppée de toute l'ombre du chêne vert. Les ressorts de la pendule grincèrent, et la demie sonna.

— Je le crois, que j'achèterais volontiers



Le Professeur Joseph RIVERA y SANS

un chien pareil! dit à ce moment le père de Simone; je donnerais en échange une demi-douzaine des miens!

Le châtelain, qui parcourait son journal, se mêla ainsi tout à coup à la conversation, et il se courba, ce qui fit entrer dans la lumière de l'abat-jour sa grosse tête sanguine, hérissée de poils roux.

Simone était debout, la figure cachée dans ses deux mains. Oh! la pauvre, qui n'avait plus de cœur! Qu'allait-elle faire maintenant? qu'allait-elle dire? J'épiais, pâle comme elle, l'instant où les deux mains tomberaient de devant ce visage...

Et elles tombèrent comme un peu de mousseline, lentement. Simone fixa les yeux sur son père. Ils me parurent plus grands

que d'habitude. Ils devinrent brillants tout autour. Et glissant, légère, les bras demi-levés, elle courut à travers le salon, se jeta au cou de son père, et fondit en larmes.

— Mon père! mon père!

Il la repoussa doucement.

— Laisse-moi, Simone; qu'as-tu encore?

Elle se redressa radieuse, confuse et jolie comme jamais je ne la verrai plus.

— Ah! père chéri, dit-elle, c'est que j'avais fait une neuvaine, et elle a raté, et je vous aime plus qu'il y a huit jours!

Il ne comprit, je crois qu'à moitié. J'étais seul à connaître le secret de Simone. Elle ne m'en a jamais dit d'autre.

(Fin)

René BAZIN.

LA CARNINE LEFRANCQ

est supérieure au Suc Musculaire naturel

Additionnée d'eau minérale ou ordinaire, avec une cuillerée à café de jus de citron, elle constitue UNE BOISSON AGRÉABLE même pour les malades DÉGOUTÉS DE TOUT.

Madame Bartet est née à Paris, en 1854. Elève du Conservatoire, elle entra en 1872 au théâtre du Vaudeville, où elle créa avec un grand succès des rôles dans *Les Bourgeois de Fontarcy*, *Dora*, *Le Club*, etc.

Engagée à la Comédie Française en 1879, elle créa le rôle de M^{lle} Henderson dans *Daniel Rochat* (1880) et fut cette année même, nommée sociétaire. Depuis lors, elle a tenu avec éclat l'emploi des jeunes premières dans la tragédie et la comédie. Madame Bartet apporte dans l'interprétation de ses rôles une élégance souveraine, une grâce exquise, une diction incomparable, et un tour de mélancolie tendre, de passion chaste, qui donne un charme extrême à tout ce qu'elle dit. Cette actrice, qui, d'après les critiques les plus autorisés, est la perfection même, a obtenu ses plus brillants succès dans le nouveau répertoire. Parmi les reprises ou les créations dans lesquelles elle a excellé, nous citerons : *Ruy-Blas*, *Iphigénie*, *Jean Baudry*, *On ne badine pas avec l'amour*, *La Nuit d'Octobre*, *Le Roi s'amuse*, *Hernany*, *Les Rautzan*, *L'Etrangère*, *Denise*, *Francillon*, *La Souris*, *Pépa*, *Thermidor*, *Grisélidis*, *Chamillac*, *Par le Glaive*, *Antigone*, *La Paix du Ménage*, *La Loi de l'Homme*, *Tristan de Léonois*, etc., etc.

Et plus récemment, *Le Duel*, *L'Autre Danger*, *Le Foyer*, *Connais-toi*, *La Nuit de Mai*, etc.

Madame Bartet a été décorée de la Légion d'Honneur en 1905.



Mme BARTET, de la Comédie Française.

Monsieur le Docteur,

Les chaleurs, déjà déprimantes, provoquent encore, chez la plupart des malades, le dégoût complet de tous les médicaments et, même, des aliments.

La Carnine Lefrancq est alors indiquée parce qu'elle remplace l'alimentation habituelle et que — toujours et très vite — elle ramène l'appétit.

Il y a donc lieu de soumettre à ce traitement toutes les personnes, malades ou non, qui s'alimentent mal ou insuffisamment et sont, de ce fait, menacés d'une déchéance physique à bref délai.

Nous vous prions, Monsieur le Docteur, d'agréer l'expression de nos sentiments les plus distingués.

La Carnine Lefrancq



COIN D'ÉCOLE, PAR A. SÉDILLOT.



JEANNE D'ARC ENTENDANT LES VOIX

Reproduction par la photographie des couleurs d'une fresque de LENEVEU, au Panthéon.

LA

CARNINE LEFRANÇO

donne des résultats

REMARQUABLES

dans :

ANÉMIE

DÉBILITÉ

ANOREXIE

CHLOROSE

NEURASTHÉNIE

MALADIES

DE L'ESTOMAC

ET DE L'INTESTIN

TUBERCULOSE

CONVALESCENCES

LYMPHATISME

FAIBLESSE

C'est une médication

VIVIFIANTE

au plus haut degré.

Les succès de la CARNINE LEFRANÇO ne se comptent plus, sans doute ! Je viens vous en signaler toutefois, un de plus à son actif.

Je fus appelé, il y a quelque temps, près d'un jeune garçon de 10 ans environ, qui inquiétait ses parents par sa croissance rapide et sa maigreur de plus en plus excessive. Ils avaient essayé de tout pour le tonifier : ni le fer, ni l'arsenic, ni vin tonique d'aucune sorte ne réussissaient, bien au contraire, car à force de médicaments, il en avait complètement perdu l'appétit. Je conseillai la CARNINE LEFRANÇO. Ils en sont à leur troisième flacon et s'en montrent enchantés, l'enfant est redevenu gai et a reconquis tout son appétit d'autrefois, il augmente sensiblement de poids ; bref, le résultat est en tous points excellent.

Docteur F. de Bil,

Ex-Interne du Sanatorium de Saint-Pol-sur-Mer, **Hondschoote** (Nord).



LES PLAISIRS DU JEUNE AGE

RÉSULTATS TOUJOURS

IMMÉDIATS

*De 1 à 5 cuillerées à bouche
par jour,
pure ou étendue d'eau naturelle
ou minérale, thé, lait, etc.
(pas de bouillon).*

FROID ou TIÈDE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.600.000 FRANCS

entièrement versés

**CARNINE**

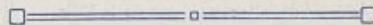
Suc de Viande de Bœuf CRUE
INALTÉRABLE
concentré dans LE VIDE et A FROID
PAR UN PROCÉDÉ
DÉPOSÉ A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Le plus Énergique
RECONSTITUANT

*dont dispose la Médecine.***LEFRANCQ****USINE MODÈLE**

A ROMAINVILLE (SEINE)

construite sur un hectare, spécialement et
uniquement pour la fabrication de la

CARNINE LEFRANCQ

Dépôt Général :

ÉTABLISSEMENTS FUMOUCZE

78, Faubourg Saint-Denis - PARIS



MUSTAPHA SUPÉRIEUR



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 45

SEPTEMBRE 1909

ABONNEMENT

UN AN. - { FRANCE. . . 12 FR
ÉTRANGER . . 16 FR

MADAME ADMAND

J. MARNI

Dans un modeste appartement de la rue de Maubeuge, au cinquième étage, sur la cour, la chambre de madame Admand.

Madame Admand est assise sur un fauteuil voltairien en cuir marron. Ses pieds, chaussés de pantoufles de feutre, sont appuyés sur une grande chaufferette; un châle écossais vert et bleu couvre ses genoux; elle a une pèlerine de faux astrakan sur les épaules, et une dentelle noire encadre son visage livide, traversé par une bouche immense à minces lèvres violettes. Très loin des tempes, quelques mèches de cheveux jaunâtres, tirés violemment en arrière, forment un chignon comme une noix. Sa belle-fille, madame Charles Admand, entre dans la chambre. Trente ans, une figure figée, des yeux sans regard, un corps sans grâce, boudinée dans une robe de soie noire trop étroite, ornée d'un énorme jabot de fausses dentelles crème; un ruban de velours bleu ciel autour du cou.

MADAME CHARLES, *mettant ses gants*. — Bonsoir, madame, nous partons.

MADAME ADMAND. — Bonsoir, Félicie. Il me semble que vous partez de bien bonne heure.

MADAME CHARLES. — Il est six heures un

quart; on dîne à sept heures précises chez M. et Madame Crayon.

MADAME ADMAND, *l'examinant*. — J'espère que vous êtes belle!

MADAME CHARLES. — Toujours ma même robe, celle d'il y a trois ans; je n'en ai pas d'autres... Elle est même bien usée sous les bras!

MADAME ADMAND. — La mienne, qui date de douze ans, est encore neuve.

MADAME CHARLES. — C'est que vous la mettez un peu moins souvent, madame.

MADAME ADMAND. — Évidemment. A quelle occasion la mettrais-je? Je ne sors pas. On ne m'invite pas à dîner, moi!

MADAME CHARLES. — Allons! je m'en vais; bonsoir, madame.

Elle fait un mouvement pour sortir.

MADAME ADMAND. — Et Charles, où est-il?

MADAME CHARLES. — Il est descendu chercher une voiture.

MADAME ADMAND. — Vous allez en voiture

RIEN — NE REMPLACE — RIEN
LA VIANDE CRUE

chez les Crayon ? Vous ne prenez pas l'omnibus ?

MADAME CHARLES. — Il pleut à verse, et les correspondances par un temps pareil !...

MADAME ADMAND. — On s'arrange pour partir plus tôt et on ne dépense pas des quarante sous comme ça ! Deux francs pour aller, deux francs pour revenir... Il est un peu cher, le dîner de madame Crayon !

MADAME CHARLES, *tenant la porte ouverte*. — C'est vrai, mais comme nous ne dînons pas ici, cela revient, à peu de chose près, au même...

MADAME ADMAND. — Et moi ? Fermez la porte, s'il vous plaît ! (*Madame Charles ferme la porte.*) Et moi ? Il faudra bien faire la cuisine pour moi, je suppose ! Qu'avez-vous commandé pour mon dîner ?

MADAME CHARLES. — Une petite cervelle frite.

MADAME ADMAND. — De la friture, le soir ? C'est bien indigeste !

MADAME CHARLES. — Préférez-vous qu'on vous l'accommode au vin blanc ?

MADAME ADMAND. — Non, je la mangerai comme cela, tant pis ! Et après ?

MADAME CHARLES. — Du gigot froid et une pomme au four.

MADAME ADMAND. — Pas de légumes, alors ?

MADAME CHARLES, *ton désolé*. — Non !

MADAME ADMAND. — Je vous remercie. Si j'ai une inflammation d'entrailles, je saurai à qui je la dois !

MADAME CHARLES. — Il est encore temps que...

MADAME ADMAND. — Que Joséphine me graillonne une chicorée ou un chou-fleur à la va-vite ? Vous êtes trop aimable. J'aime mieux m'en passer. Seulement, à votre place, je crois que je ne traiterais pas ma belle-mère comme vous me traitez. Dans *mon intérêt*, je ménagerais sa santé... Vous oubliez, j'en ai peur, combien ma santé doit vous être précieuse !

MADAME CHARLES. — Voulez-vous me permettre de descendre, madame ? Charles m'attend en bas, il doit s'impatienter.

MADAME ADMAND. — Laissez-le remonter vous chercher ; de cette façon, il prendra la peine de me dire bonsoir, ce qu'il a constamment oublié de faire ces temps derniers. Et puisque nous sommes sur ce sujet, j'en profiterai pour vous dire, à tous les deux, ce que je pense de votre attitude envers moi !

MADAME CHARLES. — Je ne crois pas vous manquer jamais de respect, madame !

MADAME ADMAND, *l'imitant*. — Madame ! Oh ! vous êtes très polie, certainement ! mais

vous me tenez à l'écart... Vos amis, à qui vous avez donné le mot d'ordre, sans doute, en font autant, et ils ne m'invitent jamais !... Plus fort que ça, quand ils viennent ici, *ici* ! sous un prétexte ou sous un autre, je ne dîne pas avec eux et on me sert dans ma chambre.

MADAME CHARLES. — Mais, c'est que...

MADAME ADMAND. — Je sais ce que vous allez dire. La salle à manger est trop froide, je m'y enrume ; d'accord, n'empêche qu'après dîner, on pourrait me demander de vous rejoindre au salon. Cela ne vous est jamais venu à l'idée, je comprends. Une femme de soixante-douze ans n'a rien de récréatif ; c'est laid, c'est triste à voir... un vieux pot cassé.

MADAME CHARLES, *piétinant sur place*. — Il est au moins six heures et demie !

MADAME ADMAND. — Il ne faut pas plus d'une demi-heure pour aller rue Réaumur, en fiacre. (*Elle poursuit.*) Un vieux pot cassé ? Je veux bien... Mais un vieux pot où Charles et vous, vous êtes bien heureux de trouver le beurre que vous mettez sur votre pain. Car, que feriez-vous sans moi ? sans mes rentes viagères ? Est-ce avec les deux mille cinq cents francs que Charles gagne par an que vous pourriez vous payer une bonne, des robes de soie, des rubans de velours bleu, des voitures pour dîner en ville ? Répondez ?

MADAME CHARLES, *ton résigné*. — Non, madame.

MADAME ADMAND. — C'est-à-dire que, vivant dans les conditions spéciales où vous vivez, grâce à moi, vous devriez tous les deux être à mes genoux et ne savoir qu'inventer pour me faire plaisir, vous ingénieur, en un mot, à...

On entend la voix de Charles, dans l'antichambre, qui crie :

— Félicie ! Félicie ! Allons, allons, Félicie !

MADAME CHARLES. — Voilà, je viens, voilà !

Elle veut s'élançer.

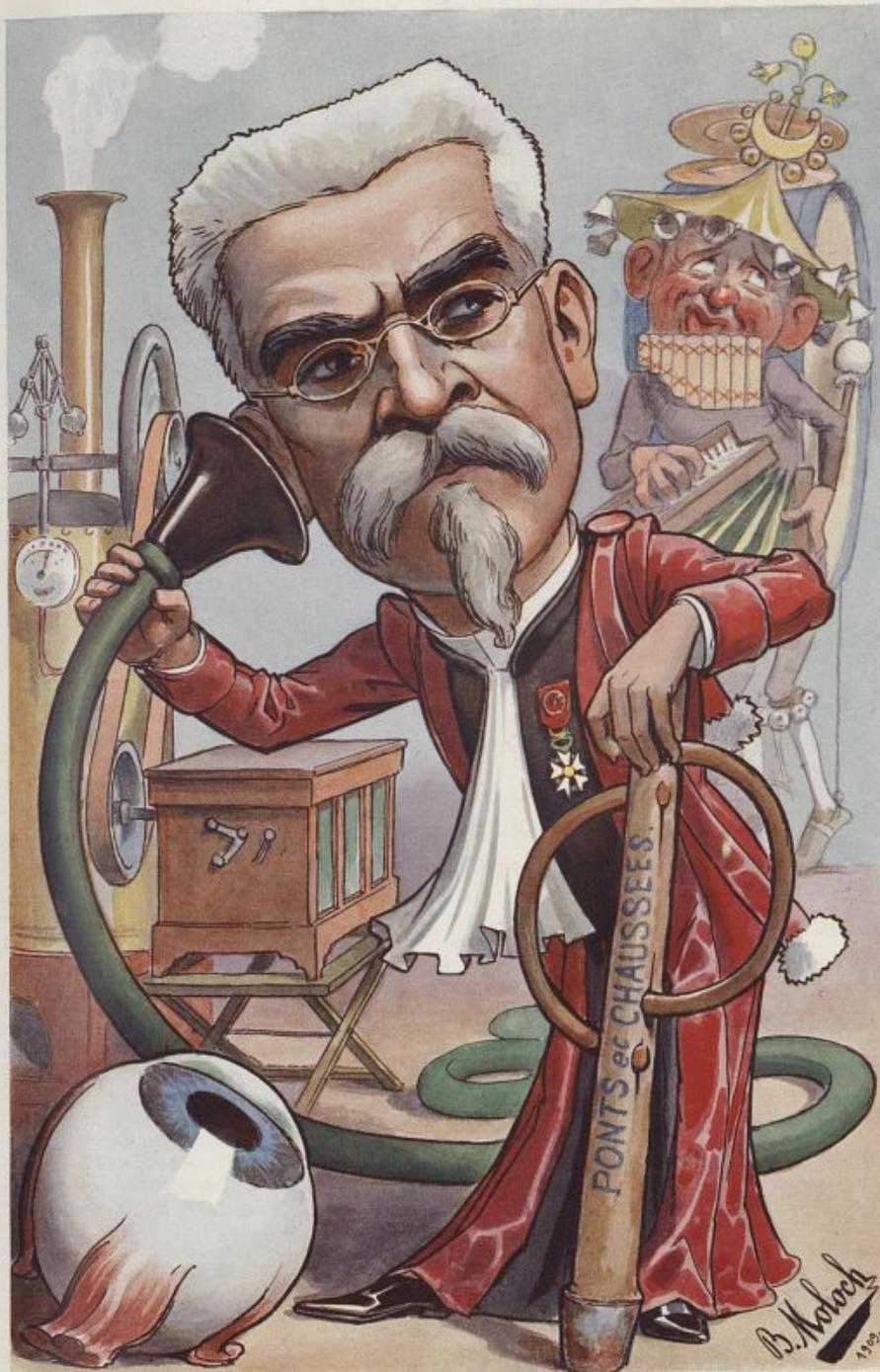
MADAME ADMAND, *impérieuse*. — Restez ici ! (*Elle appelle.*) Charles ! Charles !

Charles entre. Il est petit, blafard et bouffi ; un faux-col très blanc, adapté à une chemise de deux jours, lui monte jusqu'aux oreilles qu'il a très longues et écartées.

MADAME ADMAND. — Eh bien, Charles, tu t'en allais sans me dire adieu ? C'est gentil !

CHARLES, *il embrasse sa mère*. — Bonsoir, maman !

MADAME ADMAND. — Depuis quelque



Le Professeur GARIEL

temps, d'ailleurs, je le disais, à la minute, à ta femme, tu as avec moi, vous avez, tous les deux, des façons cavalières qui ne me conviennent pas du tout!

CHARLES, *humble*. — C'est bien sans le vouloir, maman, je t'assure! N'est-ce pas, Félicie?

MADAME CHARLES. — Oh! oui!

MADAME ADMAND. — Je l'espère! il ne manquerait plus que ce soit prémédité.

CHARLES, *timidement*. — Le fiacre attend, maman!

MADAME ADMAND. — Qu'il attende! (*Elle continue.*) Car, si c'était prémédité, ce serait véritablement monstrueux... et stupide!... Ce n'est pas trop exiger de ses enfants, il me semble, quand ils dépendent presque de vous et qu'on les fait plus qu'à moitié vivre, de ne leur demander qu'un peu d'égards... Or, qu'est-ce que je demande?...

Charles et sa femme se regardent d'un air désespéré.

MADAME ADMAND. — Pourquoi vous regardez-vous? Je vous ennuie? Vous trouvez que je radote? Que je dis toujours la même chose? Ah! c'est terrible d'être vieille: tout ce qu'on dit paraît assommant.

LA BONNE, *ouvrant la porte*. — Monsieur, c'est un cocher, il ne veut plus attendre, il faut qu'il aille relayer. Y demande quinze sous pour son dérangement.

CHARLES. — Nous descendons, nous descendons. Viens-tu, Félicie?

Ils partent en courant.

MADAME ADMAND. — Quelle heure est-il donc, Joséphine?

LA BONNE. — Sept heures moins huit.

MADAME ADMAND. — Ils vont arriver en retard; tant mieux; ça leur apprendra!

LA BONNE. — Ça amuse madame de les faire endêver?

MADAME ADMAND. — Mettez-vous à ma place, Joséphine. Vous seriez satisfaite de donner tout votre argent et d'être traitée comme je le suis?

LA BONNE. — Pour sûr que non! Du moment que c'est madame qui finance... Ah! ils en feront un nez, le jour où madame mourra!

MADAME ADMAND. — Oui, ils me regretteront quand même! Ils seront si gênés! (*A elle-même, pendant que Joséphine met son couvert.*) Ça me consolera de mourir, cette idée-là!

J. MARNI.

DOCTEUR CHARLES RICHET

Professeur à la Faculté de Médecine
de Paris

Membre de l'Académie de Médecine

Sur l'emploi de la VIANDE CRUE dans le traitement de la Tuberculose

... Nous pouvons donc maintenant, après ces assez longues citations, nous faire une idée exacte de l'état actuel de la thérapeutique sur ce point spécial, et résumer ainsi l'opinion des médecins contemporains :

« La viande est un excellent aliment, et les tuberculeux, pour guérir, ont besoin de se bien alimenter. Or, comme la viande crue est plus facile à digérer que la viande cuite, elle constitue une bonne alimentation; en tout cas, elle est l'alimentation de choix dans les troubles digestifs graves de la tuberculose. »

Or, nous croyons avoir prouvé, par nos expériences sur les chiens

tuberculisés, que la viande crue n'agit pas comme aliment, mais comme médicament. Ce n'est ni par sa digestibilité, ni par sa teneur en azote qu'elle est efficace; car la viande cuite est tout aussi digestible et tout aussi riche en azote.

La viande crue agit par des enzymes, des ferments, des diastases inconnues, qui ont la propriété bienfaisante de s'opposer à l'infection tuberculeuse.

En réalité, Fuster est à peu près le seul qui ait entrevu cet effet spécifique, absolument différent de l'action nutritive. Tous les autres cliniciens ont considéré la viande comme un aliment, et un excellent aliment, mais rien de plus. Les citations précédentes en font foi.



LÉA PIRON
(OPÉRA)

PHOTOGRAPHIE REUTLINGER



Mlle CÉCILE SOREL (Comédie Franç.)
PHOT. REUTLINGER

A notre grande surprise, plusieurs médecins nous ont demandé, récemment, si la CARNINE LEFRANÇO devait sa belle coloration au sang de bœuf.

Afin d'édifier MM. les Docteurs qui seraient tentés de faire cette même supposition, nous croyons devoir fournir les renseignements suivants :

La chair musculaire, pressée pour en obtenir le plasma destiné à la préparation de la CARNINE, provient d'animaux **saignés à blanc** et dont les organes ne contiennent plus **une goutte de sang**.

Quant à la coloration du plasma lui-même, qui rappelle en effet celle du sang, elle provient uniquement de la matière colorante de la fibre musculaire.

On ne rencontre jamais dans la cellule musculaire, d'où est extrait le plasma zomothérapique, les éléments figurés : globules rouges, globules blancs, cellules de diverses natures, qui caractérisent le sang, non plus que les microbes qui se trouvent parfois dans le sang des animaux, même bien portants.



La CARNINE LEFRANÇO est préparée avec le contenu des cellules du muscle de BŒUF. Ni cheval, ni sang, ni albumine ajoutée, ni drogue quelconque,

DU MUSCLE DE BŒUF LIQUÉFIÉ



Mlle ROBINE (Comédie Française)
PHOT. REUTLINGER

TRAIT D'AMITIÉ GÉNÉREUSE

Freind, ami du célèbre Mead, et premier médecin de la reine d'Angleterre, ayant assisté au Parlement, en 1722, comme député du bourg de Launceston, s'éleva avec force contre le ministère.

Cette conduite le fit accuser de haute trahison, et renfermer, au mois de mars, à la Tour de Londres.

Environ six mois après, le ministre tomba malade et envoya chercher Mead, qui, après s'être mis au fait de la maladie, dit au ministre qu'il lui répondait de sa guérison, mais qu'il ne lui donnerait pas seulement un verre d'eau, tant que Freind, son ami, ne serait pas sorti de la Tour. Le ministre, quelques jours après, voyant sa maladie augmenter,

fit supplier le roi d'accorder la liberté à Freind. L'ordre expédié, le malade crut que Mead allait ordonner ce qui convenait à son état, mais le médecin persista dans sa résolution, jusqu'à ce que son ami fût rendu à sa famille. Après cet élargissement, Mead traita le ministre et lui procura, en peu de temps, une guérison parfaite.

Le soir même il porta à Freind environ 5.000 guinées, qu'il avait reçues pour honoraires en traitant les malades de son ami pendant sa détention, et l'obligea à recevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, puisqu'elle était le fruit de ses peines.

D^r CABANEL.



JEANNE D'ARC COMBATTANT DEVANT ORLÉANS

Reproduction par la photographie des couleurs d'une fresque de LENEVEU, au Panthéon.

La CARNINE

LEFRANCO

tenant à rester une préparation sérieuse, honnête, dans toute l'acception du mot,

NE PEUT PAS

modifier ses prix, ni ses conditions.

Si nous voulions suivre nos concurrents, il nous suffirait de pousser moins loin la concentration de notre jus de bœuf, pour réaliser une économie énorme, qui nous permettrait de diminuer notre prix de vente et d'augmenter les remises.

NOUS NE FERONS

PAS CELA

et MM. les Médecins nous en sauront gré, quand ils auront essayé toutes les préparations qu'on oppose à la

CARNINE

LEFRANCO

LETTRE DE NAPOLEON I^{er} AU ROI DE NAPLES

Schæbrunn, le 19 Juin 1809.

« Je vous expédie votre aide de camp. Il vous portera la nouvelle de la bataille que le prince Eugène vient de gagner sur l'archiduc Jean et l'archiduc palatin réunis, le jour anniversaire de la bataille de Marengo.

« Je vous écris par Caffarelli, qui est parti le 17 d'ici. A son arrivée en Italie il vous aura expédié mes dépêches par un courrier. Je vous ai fait connaître que mon intention était que les affaires de Rome fussent conduites vivement, et qu'on ne ménageât aucune espèce de résistance. Aucun asile

ne doit être respecté si on ne se soumet pas à mon décret, et sous quelque prétexte que ce soit on ne doit souffrir aucune résistance. Si le Pape, contre l'esprit de son état et de l'Evangile, prêche la révolte, et veut se servir de l'immunité de sa maison pour faire imprimer des circulaires, on doit l'arrêter. Le temps de ces scènes est passé. Philippe-le-Bel fit arrêter Boniface, et Charles-Quint tint longtemps en prison Clément VII, et ceux-là avaient fait encore moins. Un prêtre qui prêche aux puissances temporelles la discorde et la guerre, au lieu de la paix, abuse de son pouvoir. »

NAPOLEON.

Le Professeur GARIEL

Charles-Marie Gariel est né le 9 Août 1841. Son grand-père paternel avait été médecin ; et son père, le docteur Maurice Gariel, est connu par les applications qu'il a faites du caoutchouc à la médecine et à la chirurgie.

La carrière du professeur Gariel est remarquable par cette particularité, qu'en réalité elle est double; car le professeur de Physique médicale, qui nous appartient puisqu'il professe à la Faculté de Médecine, peut être revendiqué par le corps des Ingénieurs, où il est Inspecteur général depuis 1902, et par l'École des Ponts-et-Chaussées, où il professe une physique qui n'a évidemment que peu de points communs avec la physique médicale.

C'est au collège Stanislas que le jeune Gariel préluda à cette existence scientifique en double partie; en même temps qu'il s'y préparait à l'École Polytechnique, il prenait ses premières inscriptions à la Faculté de Médecine; et à la fin de 1861, il se trouvait en même temps reçu à l'École Polytechnique et à son premier examen de fin d'année. Dès lors, il abandonnait son projet d'opter pour une des deux carrières en cas d'échec dans l'autre, et il poursuivait à la fois les deux séries d'études, si peu faites cependant pour voisiner.

En 1863, le polytechnicien sortait de l'École comme élève-ingénieur des Ponts-et-Chaussées; et de 1863 à 1866, il menait de front ses études à l'École des Ponts-et-Chaussées, son stage dans les Hôpitaux et ses examens à la Faculté.

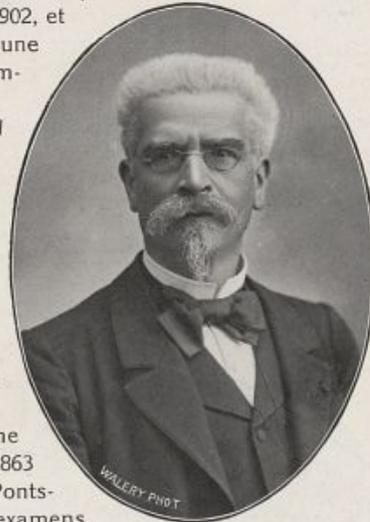
Docteur en médecine en 1869, il était reçu agrégé de Physique la même année, était en 1878 chargé du cours de Physique médicale, et en obtenait la chaire en 1886.

En Physique, le savant mathématicien s'est surtout occupé des questions d'optique et d'acoustique, principalement au point de vue physiologique. Il a écrit plusieurs mémoires sur ces questions, mémoires qui ont été publiés par diverses revues, et on lui doit, avec de nombreux rapports au Comité Consultatif et au Conseil Supérieur d'Hygiène, un Traité de Physique médicale et un Traité pratique d'Electricité.

Le professeur Gariel a pris part à de nombreux congrès scientifiques; et notamment, il a été chargé de l'organisation des congrès aux deux dernières Expositions Universelles à Paris (69 congrès en 1889 et 127 en 1900). Il a été secrétaire du Conseil de l'Association française pour l'avancement des Sciences depuis sa fondation, en 1872, jusqu'en 1906, et a organisé les 37 congrès qu'a tenus cette Association pendant ce laps de temps.

Comme nombre de médecins et de mathématiciens, le professeur Gariel est un fervent amateur de musique, et ses multiples occupations ne l'empêchent pas de pratiquer quelques sports.

Il appartient à l'Académie de Médecine depuis 1882, et est Commandeur de la Légion d'Honneur depuis 1900.



A chaque pas de votre pratique médicale,

la **Carnine Lefrancq** peut

VOUS RENDRE UN SERVICE,

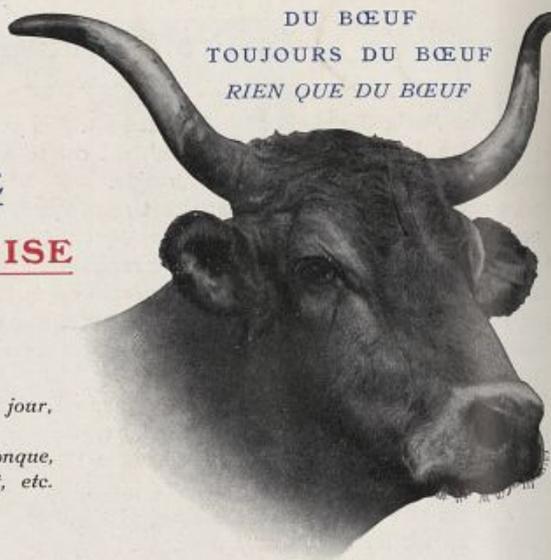
VOUS VALOIR UN SUCCÈS,

UN SENTIMENT DE RECONNAISSANCE ;

— Ne laissez pas échapper ces avantages quand vous pouvez en bénéficier si facilement. —

N'EXCITE PAS**TONIFIE****RÉGÉNÈRE****IMMUNISE**

*De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
à n'importe quel moment
pure ou additionnée d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.*

FROID ou TIÈDE

DU BŒUF
TOUJOURS DU BŒUF
RIEN QUE DU BŒUF

CARNINE LEFRANÇO

SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE INALTÉRABLE

CONCENTRÉ

dans LE VIDE et A FROID



TUBERCULOSE

ANÉMIE

NEURASTHÉNIE

CHLOROSE

LYMPHATISME

DÉBILITÉ

CONVALESCENCES

FAIBLESSE

MALADIES

DE L'ESTOMAC

ET DE L'INTESTIN

ALIMENTATION

MÉDICATION VIVIFIANTE

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 46

OCTOBRE 1909 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

M. Gabriel Hanotaux est né à Beaufort (Aisne), en 1853. Il débuta dans la carrière politique en qualité de Chef du cabinet du Ministre sous Gambetta et Jules Ferry; Secrétaire d'Ambassade à Constantinople en 1885; Député de l'Aisne en 1886, il fut nommé en 1889 Sous-Directeur des Protectorats, Directeur des Consuls et des Affaires commerciales en 1892, il reçut en 1894 le portefeuille des Affaires étrangères qu'il conserva jusqu'en 1895 et qu'il reprit ensuite dans le cabinet Méline, 1896-1898. Historien érudit au style net et précis, il s'est fait connaître par de savantes études sur les xve et xvne siècles et par une Histoire de Richelieu, qui lui a valu d'être élu en 1897, Membre de l'Académie Française.



GABRIEL HANOTAUX

PROJET DE RESTAURATION

Le 2 janvier 1873, l'empereur qui, depuis 1866 souffrait de la pierre, avait subi, avec un succès apparent, l'opération de la lithotritie. On renouvela, le 6, cette opération; mais les médecins jugèrent nécessaire de procéder à une troisième, peut-être à plusieurs autres opérations d'écrasement de la pierre, pour obtenir une guérison complète.

Le 7 et le 8, la situation du malade s'aggrava; on devait tenter une troisième intervention chirurgicale le 9, à midi. Mais Napoléon III mourut, ce même jour 9 janvier, à 10 h. 45.

La nouvelle de cette mort jeta le désarroi dans le parti bonapartiste. A l'Assemblée nationale, on vit M. Rouher quitter son banc précipitamment et en proie à une violente émotion.

On n'ignorait pas que Napoléon III ne s'était résigné à subir l'opération qui devait

amener sa mort que dans l'espoir de tenter une sorte de retour de l'île d'Elbe. La date était fixée au mois de mars 1873. Les bonapartistes voulaient agir avant le vote d'une constitution, qui eût interdit aux partis de poser légalement la question de la forme gouvernementale.

Depuis plusieurs mois, les fers étaient au feu. Des hommes politiques importants, des généraux, des préfets, des prélats, entraient, disait-on, dans la conjuration. M. Rouher avait plusieurs fois traversé le détroit, pour voir si l'empereur était en état de monter à cheval. On sait qu'au cours de la campagne de 1870, Napoléon III avait dû renoncer à suivre les opérations militaires autrement qu'en voiture. A Sedan, il avait voulu rester en selle toute la journée, malgré les souffrances que lui faisaient endurer les mouvements de sa monture.

Était-il toujours dans le même état ? Au mois de novembre 1872, sur l'insistance de ses partisans, Napoléon III, dont le fatalisme un peu endormi se prêtait aux événements, s'était promené à cheval dans les allées de Chislehurst, pour se rendre compte des fatigues qu'il pourrait affronter. Un court voyage en chemin de fer le confirma dans l'opinion qu'il ne pourrait rien entreprendre avant d'avoir subi l'opération de la pierre. C'est alors qu'il se confia aux chirurgiens anglais.

En prévision du succès, tout avait été organisé pour la réussite du projet, de concert avec le prince Jérôme. Au cours d'un séjour à Cowes, nécessité par la convalescence impériale, Napoléon III simulerait une rechute, s'embarquerait secrètement pour Ostende, gagnerait Cologne, puis Bâle, puis Nyon. De là, le prince Jérôme et l'empereur traverseraient le lac, débarqueraient à Nernier, sur la côte française, et se dirigeraient ensuite sur Annecy. Ils espéraient entraîner le régiment de cavalerie en garnison dans cette ville. On marcherait alors sur Lyon, où commandait le général Bourbaki ; on le considérerait comme acquis à la cause impériale. Un uniforme attendait Napoléon à Prangins, propriété de son cousin, le prince Jérôme. De Lyon, l'empereur eût chevauché à la tête de l'armée jus-

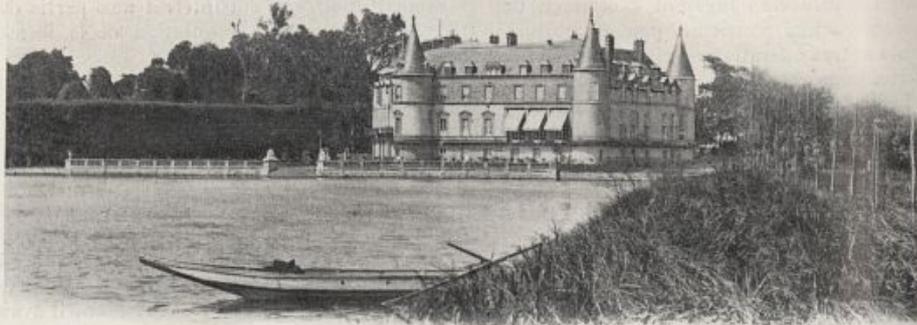
qu'à Paris. Quant à l'Assemblée nationale, on avait trouvé un moyen vraiment héroïque de se débarrasser d'elle. On eût arrêté le train parlementaire, entre Paris et Versailles, dans le tunnel de Saint-Cloud, ainsi transformé en souricière.

Un cabinet avait été constitué ; on avait offert le ministère de l'intérieur au comte de Kératry, ancien préfet du 4 Septembre ; le maréchal de Mac-Mahon recevait le ministère de la guerre. Le général Fleury devait être nommé gouverneur militaire de Paris. On affirmait que le prince Orloff, ambassadeur de Russie, était dévoué à la combinaison, et que M. de Bismark était favorable. Le comte d'Arnim, en tout cas, ne cachait pas sa satisfaction.

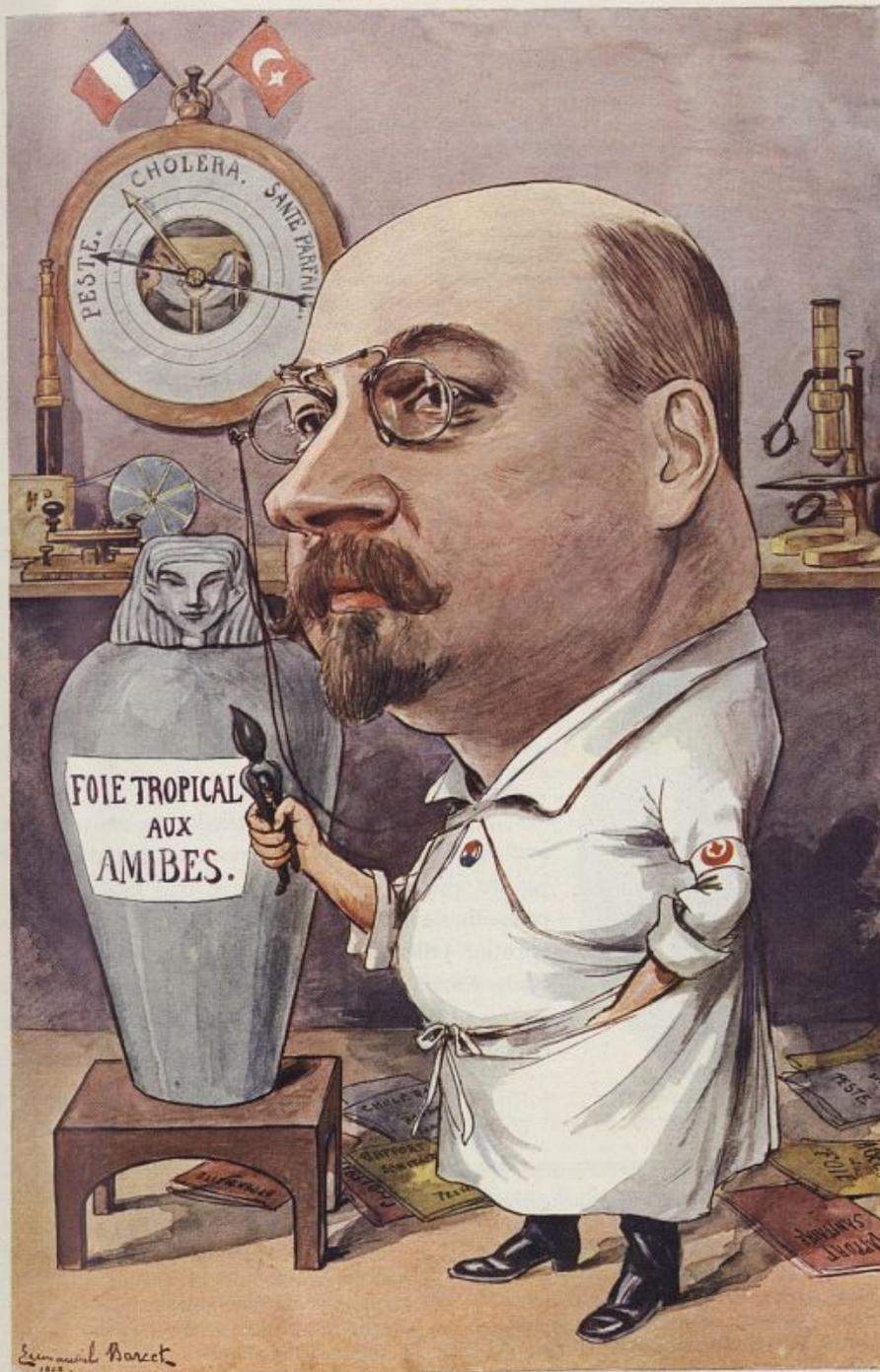
Fidèles à cette pensée de Napoléon I^{er} que, pour s'accomplir, les événements doivent être attendus, les conjurés avaient laissé transpirer dans l'opinion une partie de leurs projets. C'est ainsi qu'au mois de décembre 1872, le bruit s'étant répandu que Napoléon III était à Paris, la police fut sur les dents pendant trois jours et trois nuits.

Les funérailles de l'empereur eurent lieu à Chislehurst le 15 janvier, et furent l'occasion d'une mobilisation générale du parti. (Extrait de *l'Histoire de la France contemporaine*, par Gabriel HANOTAUX).

La *CARNINE LEFRANÇO* peut être utilisée pour provoquer, dans les tissus, la phagocytose et aider à la défense contre les infections et les intoxications ; ainsi s'expliquent ses effets curatifs observés en clinique depuis plusieurs années, au cours des processus de déchéance organique.



RAMBOUILLET. — LE PARC. — VUE DE L'ILE DES CYGNES.



Le Docteur Hermann LEGRAND

Médecin en Chef de l'Hôpital Européen d'Alexandrie

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE

Ma chambre est située sous le quarante-cinquième degré de latitude, selon les mesures du père *Beccaria*; sa direction est du levant au couchant; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant davantage; car je traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent: « *Aujourd'hui, je ferai trois visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé.* » — Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente!... — Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont éparses sur le chemin si difficile de la vie? Elles sont si rares, si clairsemées, qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin, pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de

suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route. Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite; je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin; de là je pars obliquement pour aller à la porte; mais, quoique en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façons, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un excellent meuble qu'un fauteuil; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. — Un bon feu, des livres, des plumes, que de ressources contre l'ennui! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation, ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis! Les heures glissent alors sur vous, et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage.

XAVIER DE MAISTRE.



DOCTEUR HENRI RODIER
DENTISTE DES HÔPITAUX

PROFESSEUR G. LEMOINE, de la Faculté de Lille.

Alimentation Carnée. —

Il est souvent difficile de se procurer, surtout l'été, de la viande très fraîche; de plus, le jus de viande pressée s'altère très vite; aussi je conseille de remplacer l'un et l'autre par une préparation telle que la *Carnine Lefrancq*, qui présente l'avantage de permettre l'ingestion de suc de viande très concentré sous un faible volume et incapable de provoquer des accidents toxiques.

Thérapeutique Médicale et Médecine Journalière
PARIS - VIGOT FRÈRES - Editeurs.

Un jour, le roi Louis-Philippe voulait me faire entrer dans une combinaison ministérielle qui ne me convenait pas. Je me défendais; le roi insistait: « Vous voudriez me faire croire, dit Louis-Philippe, ironiquement, que vous ne tenez pas à un portefeuille? » Moi, je fus un peu fâché et je répondis au roi: « Sire, toutes les fois que Votre Majesté m'a dit qu'elle n'avait accepté qu'avec désespoir le fardeau de la couronne, je l'ai toujours crue ». A. THIERS.

LES FEMMES ONT LA LANGUE

MIEUX PENDUE QUE LES HOMMES.

En règle générale, une femme peut parler beaucoup plus vite, beaucoup plus longtemps et beaucoup plus facilement qu'un homme. On affirme — soyons galants — que les femmes doivent cette... supériorité à une plus grande solidité de la poitrine. Un physiologiste a calculé que quand un homme parle il se fatigue quatre fois plus vite qu'une femme.

Le Docteur Hermann LEGRAND

Médecin en Chef de l'Hôpital Européen d'Alexandrie

Hermann Legrand est né à Caen le 7 Mai 1861. En 1881, il commençait ses études médicales à Paris, était externe en 1884, et interne en 1886. Son passage dans le service de Proust, Inspecteur général des Services Sanitaires, devait avoir une influence décisive sur sa carrière ultérieure. C'est sous la direction de ce maître que le jeune externe prenait contact avec le choléra en 1884, à Lariboisière.

En 1889, dès la fin de son internat, le docteur Hermann Legrand est nommé Médecin sanitaire de France, à Suez, et de 1890 à 1895, il travaille à la réorganisation de l'Hôpital français de cette ville. Entre temps, médecin de la Compagnie du Canal, il organise à Suez une section de Dames de la Croix-Rouge, dont il avait été conférencier, rue de Matignon, pendant trois ans; et il fonde une Société française de bienfaisance.

C'est en 1895 que, nommé au poste d'Alexandrie, il devient membre du Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Egypte. Dans ces nouvelles fonctions, il prend une part importante à la réorganisation des lazarets, et notamment à celle du campement des pèlerins à Djebel-Tor.

Après avoir introduit, à l'Hôpital d'Alexandrie, la pratique de l'antisepsie, puis celle de l'asepsie — ce qui l'obligea à une lutte vigoureuse contre la routine la plus invétérée; après y avoir créé un laboratoire et y avoir organisé un service chirurgical spécial, le docteur

Legrand était nommé, en 1907, chirurgien et médecin en chef de cet établissement. Rapporteur des diverses commissions chargées de rechercher l'origine du choléra d'Egypte en 1895, et les voies d'introduction de la peste à Suez en 1902, le savant épidémiologiste faisait naturellement partie de la délégation française à la Conférence sanitaire de Paris, en 1903.

Outre ses rapports sur l'origine des épidémies de choléra et de peste en Egypte, le docteur Legrand a écrit plusieurs mémoires sur les abcès du foie, les néoplasies nerveuses d'origine centrale, le saturnisme héréditaire, l'appendicite, les pleurésies, la tuberculose en Egypte, etc.

Il porte la rosette tricolore de la Médaille d'Or des Epidémies.



L'ŒIL DE VERRE

Monsieur Roudon avait un œil de verre
Et, chaque soir, pour le mieux ménager,
Dans un godet, en belle eau de rivière,
Jusqu'au matin il le laissait nager.
Or, il advint, si l'on en croit l'histoire,
Qu'un soir mon borgne ayant le gosier sec,
Etourdimement, sans y songer, fut boire
L'eau du godet d'un coup... et l'œil avec.
Par quel chemin et de quelle manière
L'œil en glissant de travers ou tout droit
Se nicha-t-il en un certain endroit
Comme un bouton en une boutonnière ?
Je n'en sais rien, mais cela se conçoit.
On comprend bien aussi que la colique

Suivit de près cet accident comique,
Et que Roudon, souffrant comme un damné,
Poussait des cris, appelait à son aide :
« Je meurs, Dubois, va chez Monsieur René,
« Cours et dis-lui d'apporter un remède ! »
Seringue en main, lunettes sur le nez,
Voyez d'ici le bon pharmacopole,
Agenouillé, ne se doutant de rien ;
Puis, découvrant ce que vous savez bien,
S'arrêter net et perdre la parole.
— Monsieur, lui dit le malade aux abois,
Qu'avez-vous donc à tant rester en garde ?
— Monsieur, depuis soixante ans que j'en vois,
C'est le premier, d'honneur, qui me regarde !

(Communiqué par M. le Docteur le Juge de Segrays, de Nantes).

ANÉMIECHLOROSE

CARNINE LEFRANCO

Suc de Viande de Bœuf CRUE

CONCENTRÉ

— dans le VIDE et à FROID —

TUBERCULOSES

ALIMENTATION LIQUIDE

NEURASTHÉNIE

DÉBILITÉ

FAIBLESSE

ANOREXIE

MALADIES DE

L'ESTOMAC

et de

L'INTESTIN



Se prend de 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment

PURE

*ou étendue d'un liquide quelconque
(bouillon excepté)*

FROID ou TIÈDE

USINE MODÈLE
sur 10.000 mètres carrés à
ROMAINVILLE (Seine)

SOCIÉTÉ AU CAPITAL DE
1.600.000 fr.
entièrement versés

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

MORT DE MADAME DE LAMBALLE



Belle-fille du duc de Penthièvre, que le peuple adorait à cause de sa bienfaisance et de sa bonté, la princesse de Lamballe devait être épargnée. Elle sortait de la prison, protégée par Truchon, ou le Grand Nicolas, un des chefs des massacreurs. Mais Théroigne de Méricourt était là : comme Madame de Lamballe traversait en chancelant la rue aux pavés rouges, Théroigne, se penchant vers un garçon perruquier nommé *Charlot*, lui dit : Comment, elle s'en va l'aristocrate ! C'est dommage ! elle a un beau bonnet !... Prends-lui donc son bonnet au moins pour moi, *Charlot* ! »

Charlot dirige sa pique vers la tête de la princesse qui recule ; la pique la suit, la blesse au front : le sang ruisselle... le sang soule les égorgés ! Ils se ruent comme des bêtes fauves : Madame de Lamballe tombe étourdie par un coup de bâton : *Charlot* lui coupe la tête...

Et Théroigne crie en riant :

« Je savais bien que j'aurais son bonnet, à l'aristocrate ! »

A. B.

LA LUTTE POUR LA VIE

Je ne saurais trop faire l'éloge de la CARNINE LEFRANÇO qui permet à mes pauvres tuberculeux de lutter pied à pied contre leur implacable maladie. Ci-inclus, mandat de 13 fr. 50 pour trois demi-flacons que je vous prie de m'expédier le plus vite possible.

Docteur Destouesse, Linxe (Landes).

LE "MÉDICAMENT MIRACULEUX"

Depuis mon installation à Alexandrie, j'ai conseillé la CARNINE LEFRANÇO à plusieurs de mes malades. Je vous assure qu'ils ne cessent de faire son éloge et de l'appeler ce "médicament miraculeux". C'est un tonique de premier ordre qui agit sans fatiguer l'estomac.

Docteur P. Klonaris, Alexandrie (Égypte).



LA MORT DE LA PRINCESSE DE LAMBALLE, d'après le tableau de Maxime FAIVRE.



SACRE DE CHARLES VII

Reproduction par la photographie des couleurs d'une fresque de LENEVUE, au Panthéon.

Aux fécondes recherches du Docteur Delezenne, chef de service à l'Institut Pasteur, on doit la notion de la loi de formation des cytotoxines ; celle-ci peut s'énoncer sous la forme suivante : Si on injecte à un animal B un parenchyme organique provenant d'un animal A, le sérum de B acquiert des propriétés toxiques pour les cellules qui ont servi à le traiter. Or, si on injecte à des animaux, non plus de la pulpe organique mais de la Carnine Lefrancq, on constate que le sérum des animaux traités se comporte absolument comme si on injectait des cellules fraîches : le sérum acquiert, en effet, des propriétés cytotoxiques et si on l'injecte à un autre animal de même espèce il provoque, tout comme un sérum néphrotoxique, de l'albuminurie et des lésions des cellules rénales.

La Carnine se comporte donc comme un tissu frais, possédant encore les caractéristiques de la substance vivante.

Extrait de la brochure "Etudes expérimentales sur la Carnine Lefrancq."

Après avoir également vécu et dans les palais des rois et dans la chaumière des pauvres, je m'en suis revenu bien persuadé que le bonheur ne fuit et n'habite exclusivement aucune région.

LE VIEUX PHILOSOPHE.

Ne rien ajourner, c'est le secret par excellence pour qui sait le prix du temps. Quand on remet au lendemain, on ne pense pas que chaque jour et chaque heure apportent une lesogne nouvelle.

E. LABOULAYE.

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons : c'est celui qu'on doit consulter le plus.

PASCAL.

Le matin est la jeunesse du jour ; tout y est plus frais, plus riant et plus facile ; nous nous sentons plus forts, plus dispos, nos facultés sont plus à nous. Il ne faut pas raccourcir ce temps, en se levant tard, ou par des occupations indignes et des conversations oiseuses ; c'est la quintessence de la vie. Le soir, au contraire, est la vieillesse du jour.

SCHOPENHAUER.



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 47

OCTOBRE 1909 (2)

ABONNEMENT

FRANCE . . . 12 FR.
UN AN. . . ÉTRANGER . . . 15 FR.

LE RESPECT

Mademoiselle Zoé Canisy

au vicomte Louis de la Rivaudière.

Quand vous lirez cette lettre, mon cher Louis, je ne serai plus à Paris : je voguerai vers une autre patrie — l'Italie — en compagnie de sir William Hopkins, l'Anglais apoplectique que vous avez rencontré chez moi deux fois, la semaine dernière, et que je vous ai présenté froidement comme mon oncle. Sir William n'est pas mon oncle, c'est mon amant, depuis quinze jours. Si je vous dis cela brutalement, n'y voyez pas la cruelle envie de vous faire du chagrin... Non, je vous aimais et je vous aime bien, croyez-le. Seulement, notre liaison était condamnée à une fin hâtive, ayant commencé par un malentendu. Prenez donc votre parti courageusement — et écoutez-moi encore une fois : cette épreuve vous servira.

Vous souvient-il, cher ami, de la façon dont nous fîmes connaissance à la mi-juin ? Ah ! que ce fut gentiment romanesque, cette subite pluie torrentielle, ce fiacre hélé en même temps par nous deux, — le cocher allant à vous, — et vous m'offrant, chapeau bas, le précieux abri roulant, dont, me disiez-vous, j'avais mille fois plus besoin que vous-même. Vous fîtes preuve, en cette

occasion, d'une si parfaite éducation et, en même temps, d'une si touchante timidité (car vous hésitez à monter avec moi, enfant !) que tout de suite je devinai l'élève des bons Pères, frais émoulu de « Vaugirard » ou de « Madrid », et que tout de suite, ma foi, j'eus un béguin pour vous, un fort béguin.

Combien vous mîtes de temps à vous en apercevoir, mon ami ! C'est moi qui dus vous conduire, étape par étape, jusqu'à celle où votre vertu succomba dans mes bras ! Mais, avant cette échéance, que de *mesures pour rien*, comme disent les chefs d'orchestre ! Cinq ou six repas en tête-à-tête, vingt rendez-vous au moins, pendant lesquels nos entretiens eussent édifié un noviciat de carmélites. Et des « foôrmes », des « madame » des « quand j'ai eu l'honneur de vous rencontrer », des « me permettez-vous de vous reconduire ? »... (Si je te le permettais, nigaud, va !) Tout ce respect me donnait horriblement sur les nerfs ; quand je vous quittais, j'avais des crises : je me promettais de vous envoyer paître, de ne plus vous revoir de ma vie... Mais voilà... j'avais le béguin... Et pour

nous autres femmes, le béguin est la forme moderne de la fatalité.

Lorsque vous eûtes enfin perdu votre robe d'innocence, — délicatement arrachée par mes mains, et sans votre aide encore, — il y eut pour nous quelques beaux jours. Oh ! vous jouiez votre partie fort maladroitement, cher, ne vous y trompez pas. Seulement, j'étais emballée, et vos maladroites mêmes me séduisaient. Par exemple, les intervalles étaient horripilants. Vous aviez le respect tellement chevillé à l'âme, que ma « chute » (comme vous appeliez notre petite aventure, en baissant les yeux) ne l'avait aucunement amoindri. Vous me traitiez à peu près comme vous eussiez traité la vicomtesse de la Rivaudière, si elle eût existé. Lorsqu'il fallut aborder cette terrible question, — l'argent, — ce fut bien un autre embarras. Personnellement, je méprise tout à fait ce métal, — vous avez pu vous en apercevoir, — mais enfin, il faut vivre, n'est-ce pas ? Et comme je vous étais absolument fidèle (oh ! les béguins !) toutes mes économies y avaient passé. De votre côté, vous êtes extrêmement généreux, et d'ailleurs fort riche, ce qui sied à la générosité. N'empêche que, grâce à ce maudit respect qui vous étranglait les paroles dans la gorge, il fallut jouer devant vous une comédie répugnante, afin d'obtenir l'indispensable. Oui, vicomte, si j'ai dû faire naufrager dans les mers de Chine mon pauvre père, capitaine au long cours pour la circonstance ; si j'ai dû imaginer la cargaison perdue, les créanciers avides, la nécessité de vendre mon hôtel et mes meubles pour sauver de la honte d'une faillite le nom honorable des Canisy, — ne vous en prenez qu'à vous... C'était une carotte monumentale, une carotte de comice agricole ; j'eus plus de peine que vous, croyez-le, à la digérer. Mais comment faire ?

Enfin, tout s'arrangea. Vous fûtes d'une libéralité de gentilhomme, et cela tout simplement, de fort bonne grâce. Je n'aurais pas demandé mieux, vous sentez bien, que de vous en récompenser par une tendresse un peu plus active, un peu moins... comment dirai-je ? monotone que par le passé. Mais va te promener ! Autant faire entendre un sourd ou faire voir un aveugle ! Dieu sait pourtant ce que je dépensai de persévérance et d'inspiration. Hélas ! vous détourniez les yeux, vous fuyiez le doux péril, de peur de succomber à la tentation, et de me manquer définitivement de respect, à moi qui justement ne souhaitais pas autre chose ! Certain

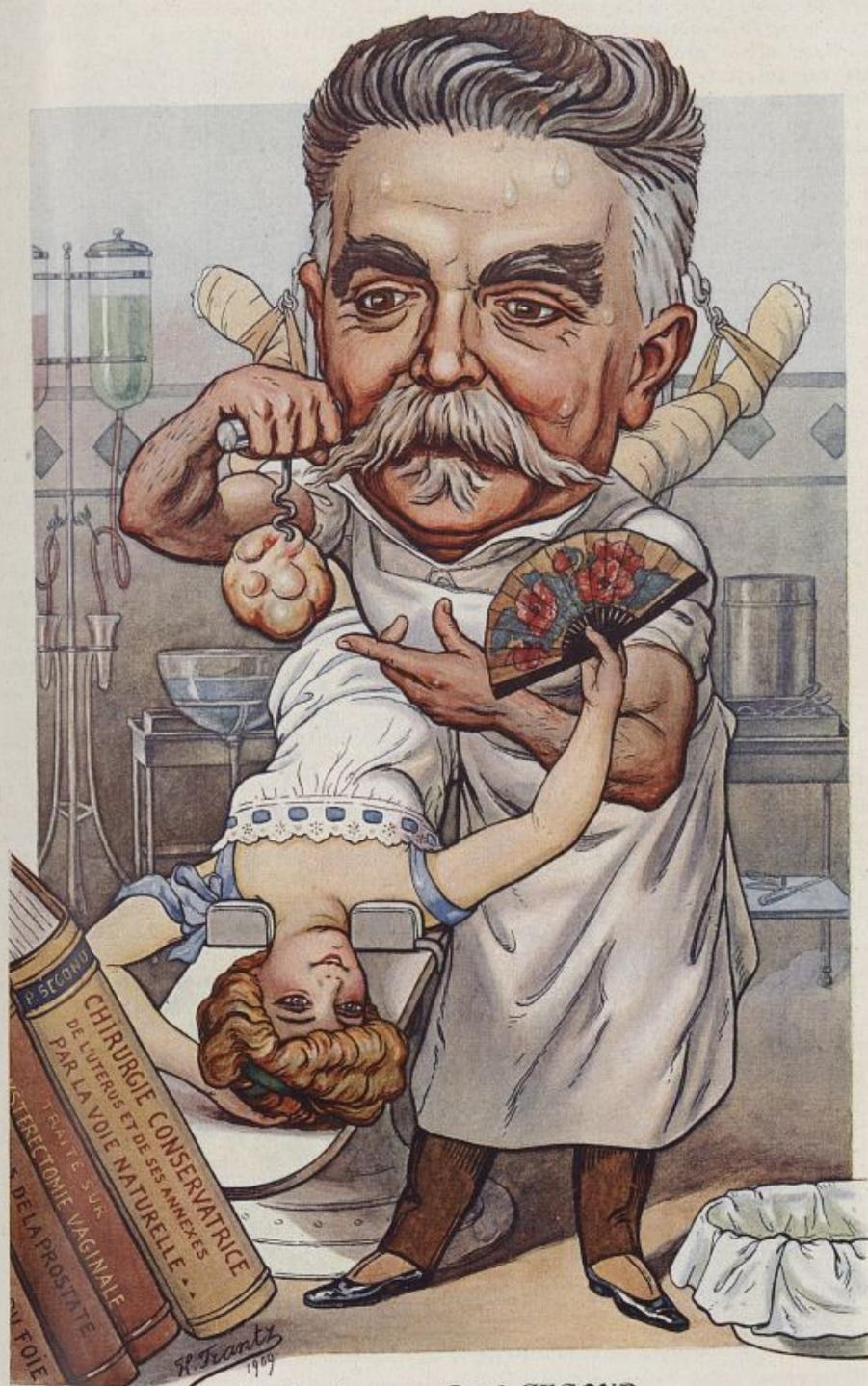
jour ce fut moi qui, un peu grise, je pense, fus tentée de m'égarer. Ah ! je n'allai pas loin ! Je vis bien vite, à l'anxiété qui se peignit sur votre visage, que je faisais fausse route, et je rebroussai chemin en hâte. Avouez tout de même que vous aviez eu une belle peur ?

Alors, je changeai de tactique. J'amenai adroitement nos entretiens sur des sujets suggestifs. Je vous questionnai avec ingénuité, vous qui étiez si peu en état de répondre. Je vous confiai de prétendues conversations entendues par hasard ; je voulais des explications, car, disais-je, je n'avais pas bien compris... Que vous étiez drôle ! balbutiant, rougissant, cherchant à détourner la causerie !... Mis au pied du mur, vous déclariez que « oui, assurément, il y avait des hommes sans principes qui... de vilaines femmes qui... etc. » Mais que, pour votre part, « vous ne pourriez jamais aimer une femme sans la respecter comme votre femme ».

De guerre lasse, je n'insistai plus ; nous continuâmes à faire bouillir le pot-au-feu de l'amour, assaisonné de respect. Il fallait, vraiment, que mon béguin fût solide pour survivre à tant de correction. Il survécut longtemps, longtemps : jusqu'au jour où se leva entre nous le terrible fantôme, précurseur des ruptures : l'Ennui. Oui, cher ami ; je vous aimais encore, mais vous m'assommiez. Tout ce qui fait de vous un jeune gentleman d'une parfaite éducation, d'une tenue irréprochable, tout ce qui m'avait séduite d'abord, m'exaspérait à présent. Vous ne pouviez plus ouvrir la bouche, ni ébaucher un geste, sans m'irriter les nerfs. Je me serais bien mise en colère, je vous aurais bien fait des scènes, et cela m'eût un peu soulagée : mais le moyen de se disputer avec un homme qui vous parle toujours comme à une princesse, qui s'incline devant vos moindres caprices, qui dit et qui fait tout... — tout — avec des gants ?... O mon vicomte, en ces temps difficiles, combien vous fûtes respectueux — et ennuyeux !

Pourtant, je ne vous trompais pas. Que voulez-vous, je n'aime pas le cumul. Chacun son goût. Cela aurait pu durer ainsi encore longtemps, et c'eût été fâcheux pour vous comme pour moi. Le hasard y pourvut, heureusement.

Il y a quinze jours, je revenais de votre garçonnière, après une de ces mornes séances de tendresse où vous aviez toujours l'air, même en dénouant votre cravate, de me demander en mariage, — je revenais



Le Professeur Paul SEGOND

chez moi, dis-je, énervée, les dents agacées, avec l'envie de battre quelqu'un : dans ces cas-là, je vais à pied; la marche dissipe mes vapeurs. A la hauteur du parc Monceau, sur le boulevard de Courcelles, j'entendis un pas qui me suivait. Je me retournai à demi : je vis un homme d'une quarantaine d'années, la face congestionnée, la démarche pesante, un gros cigare à la bouche, et, sur toute sa personne, cette apparence de sportsman anglais qui ne trompe guère. Je hâtai le pas; il pressa le sien. Après tout, cela m'était égal qu'on connût mon adresse; je gagnai la rue de Phalsbourg et mon hôtel sans paraître m'apercevoir de rien.

J'étais dans ma chambre, j'avais ôté ma voilette et mon chapeau, quand subitement la glace de ma cheminée me renvoya l'image de mon suiveur. Il était entré derrière moi, paisiblement, n'ayant pas rencontré de domestiques ou les ayant muselés avec quelques louis.

Je me retournai, furieuse :

— Monsieur! c'est une infamie d'entrer ainsi chez une femme! Voulez-vous bien sortir, ou je vous fais jeter dehors!

Il ne s'émut pas, tira son portefeuille et me montra des billets de banque.

— Donner argent, fit-il, argent beaucoup... J'aime les femmes qui havent grosse poitrine, comme vô...

Et comme j'allais sonner, il donna un tour de clef à la porte, me prit par les poignets, et dit :

— *Why not?* Pourquoi pas? C'être votre métier, *is it not?*

Que vous dirais-je, mon cher Louis? Sir William Hopkins (car c'était lui) se conduisit avec moi comme la dernière des brutes : et maintenant que je le connais, cela ne me surprend pas; il a une éducation de palefrenier. Mais l'âme d'une femme est pour cette femme même un mystère; dans l'état d'énervement où j'étais, sa brutalité

me fit grand bien, comme eût fait une douche violente. Ajoutez que sir William, qui a passé sa jeunesse dans les bouges de Londres, me joua immédiatement des airs que, depuis ma liaison avec vous, je n'entendais plus, et que je reconnus avec plaisir.

Quand il fut parti — laissant avec ostentation sur la cheminée un certain nombre de billets de banque et déclarant qu'il reviendrait, — je m'abimai dans des réflexions. Ma nouvelle conquête ne me plaisait, certes, qu'à demi; mais c'était bien l'homme qu'il fallait pour faire la cure de mes nerfs, pour guérir mon indigestion de respect. Il revint; je l'accueillis mal, ce qui parut lui être indifférent. Pendant les quinze jours où je vous trompai avec lui, il ne démentit pas un instant l'opinion que je m'étais formée de lui dès la première entrevue : vicieux, brutal, mal élevé, — la bouche toujours ouverte aux jurons et (ce qui est une compensation) les mains toujours ouvertes aux guinées.

Avant-hier, il m'a dit qu'il partait pour l'Italie, et m'a proposé de l'accompagner. Oh! sans phrases : on aurait dit un engagement de Sarah, deux mois de voyage, les frais payés, le droit d'emmener deux domestiques, et tant par jour.

J'ai accepté.

Dans deux mois, sir William repart pour l'Inde où il a des intérêts. Moi je reviens à Paris, ma tournée finie, parfaitement libre. Que penserez-vous de moi alors, mon ami? La présente lettre aura probablement détruit vos illusions sur mon compte; je n'ose espérer votre retour chez moi. Si le cœur vous en dit cependant, sachez bien que vous serez reçu rue de Phalsbourg à bras ouverts, et que je serai disposée à vous aimer encore de mon mieux, à condition cependant — jurez-le-moi!... — de ne plus me respecter... mais là, plus du tout...

Marcel PRÉVOST.
de l'Académie Française.

La viande de Bœuf crue, que le malade se procure dans les boucheries, n'est pas toujours irréprochable ; elle est généralement abattue, en hiver, depuis 6 ou 8 jours, lorsqu'on la met en vente.

Le Suc musculaire préparé dans les familles est souvent défectueux, la presse et les linges ne sont pas, la plupart du temps, d'une propreté suffisante.

La CARNINE LEFRANÇO

coûte moins cher que la Viande crue et le Suc musculaire ; elle est mieux acceptée et tolérée, et ses effets thérapeutiques sont beaucoup plus sûrs.



DOCTEUR F. VON ILBERG
Médecin de l'Empereur Guillaume II.

Après ceux qui ont les premières places,
je ne connais rien de plus malheureux que
ceux qui les envient.

M^{me} DE MAINTENON.

Pensez à tous les maux dont vous êtes
exempts.

JOUBERT.

N'infligez pas à vos malades le supplice
de la viande crue, toujours mal tolérée.
Essayez un seul flacon de la Carnine
Lefrancq et vous serez complètement édifié.

N'entretenez pas de votre bonheur un
homme moins heureux que vous.

PYTHAGORE.

Il n'y a rien au monde qui se fasse tant
admirer qu'un homme qui sait être malheu-
reux avec courage.

SÉNÈQUE.

La CARNINE LEFRANCQ exerce sur la composition du sang une influence modificatrice intense : invariablement, elle augmente sa teneur en hémoglobine et en hématies. Peut-être, convient-il de rappeler, à ce propos, que les muscles renferment eux aussi de l'hémoglobine, mais une hémoglobine spéciale, distincte de celle du sang.

Telle est la puissance de l'habitude, qu'il
y a des choses que nous faisons sans plaisir,
et que cependant nous souffririons de ne
pas faire.

SYD. SMITH.

Cache ton bonheur ; mais, en fuyant l'en-
vie, n'excite pas la pitié.

PITTACUS.

A chaque pas de votre pratique médicale,
la Carnine Lefrancq peut vous rendre un
service, vous valoir un succès, un sentiment
de reconnaissance ; ne laissez pas échapper
ces avantages, quand vous pouvez en béné-
ficier si facilement.

Il n'y a guère de personnes à qui il n'en
coûte cher pour avoir trop espéré.

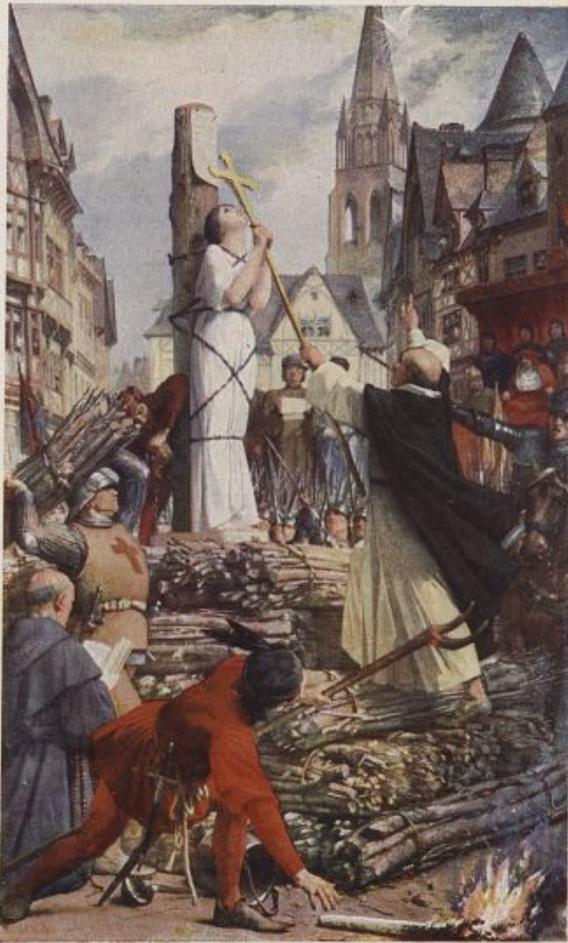
FÉNELON.

Il y a une certaine honte d'être heureux,
à la vue de certaines misères.

LA BRUYÈRE.



DOCTEUR J. THIRIART
Médecin de S. M. le Roi des Belges.



JEANNE D'ARC SUR LE BUCHER

Reproduction par la photographie des couleurs d'une fresque de LENEVEU, au Panthéon.

== NON ==

Savoir dire *non* à propos est la preuve d'une certaine force de l'âme qui honore et impose le respect.

Il faut savoir refuser aux gens, même aux gens qu'on aime, les choses qu'il serait déraisonnable de leur accorder, qui seraient mauvaises en elles-mêmes ou injustes, ou nuisibles pour eux ou pour d'autres. Ce serait charmant de n'avoir jamais qu'à être bon et aimable, qu'à dire *oui*. Il faut savoir dire *non* et le dire très décidément. J'ai vu bien du mal produit dans le monde et dans l'intérieur de la famille, parce qu'on ne savait pas dire *non*, parce qu'on cédait, avec une molle complaisance, à des exigences, à des désirs que pourtant on blâmait.

GUIZOT.

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon :
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

CLAUDE MERMET.



On peut concevoir le rôle de la CARNINE LEFRANCQ de la façon suivante : Tout d'abord l'organisme s'enrichit en graisses phosphorées. Sous l'influence de ce « tonique spécifique », qu'invoquait le Docteur Héricourt, sans pouvoir toutefois le préciser, les centres nerveux, dont le fonctionnement exige une forte proportion de phosphore se trouvent placés dans des conditions des plus favorables ; et, comme ce sont précisément ces centres qui détiennent sous leur dépendance tout le système organique, il résulte de ce chef un redoublement d'activité des fonctions primordiales. Les éléments sénescents sont remplacés par de plus jeunes qui se multiplient activement, l'appétit augmente, la nutrition s'accélère, la phagocytose et la macrophagie sont activées, le sang s'enrichit en hématies et en hémoglobine ; en un mot, toutes les réactions de l'organisme contre les offenses venues de l'extérieur sont exaltées.



D^r GAILLARD
à sa sortie de Lariboisière

Le Professeur Paul SEGOND

Arrière petit-fils, par sa mère, de Victor de Lanneau, fondateur de Sainte-Barbe ; petit-fils de A. de Lanneau, ancien directeur de Sainte-Barbe et des Sourds-muets ; petit-fils, par son père, d'un médecin militaire, et fils du docteur L.-A. Segond, agrégé honoraire d'Anatomie à la Faculté de Paris, Paul Segond est né à Paris, le 8 mai 1851, et a fait ses études au Collège Sainte-Barbe.

Reçu externe, le premier de sa promotion, puis interne en 1875, puis aide-d'anatomie, puis prosecteur en 1879, il devenait chef de Clinique de Trélat en 1882, et était nommé, en 1883, agrégé de chirurgie et chirurgien des Hôpitaux. Après un court stage dans la chaire de médecine opératoire, qu'il obtenait en 1905, il était appelé, en 1907, à occuper l'une des chaires de Clinique Chirurgicale de la Faculté de Paris.

Après des remplacements à Necker et à la Charité, dans les services de Guyon et de Trélat, le docteur Segond avait fait fonction à la Maison Dubois et à l'Annexe Baudelocque ; actuellement, il est chirurgien à la Salpêtrière.

Les travaux, rapports et mémoires du professeur Segond sont des plus nombreux. Citons sa thèse de doctorat, sur les abcès de la prostate (1880), et sa thèse d'agrégation, sur la cure radicale des hernies (1883), ses études sur le traitement des fibromes utérins par la castration ovarienne et sur leur morcellement par la voie vaginale (1888-89), son rapport sur le traitement chirurgical des kystes du foie (1888), sa notice sur la résection du nerf maxillaire et du ganglion sphéno-palatin dans la fente ptérygo-maxillaire par la voie temporale (1890), son nouveau procédé opératoire pour supprimer les fistules recto-vaginales, enfin son rapport sur les suppurations pelviennes, présenté au Congrès de Gynécologie et d'Obstétrique de Bruxelles, et où sont démontrés les avantages manifestes de l'hystérectomie. Au total, le professeur Segond s'est spécialisé dans la chirurgie abdominale et la gynécologie opératoire.

Avec M. Schaeffer, il a publié, en 1904, un *Atlas manuel de technique gynécologique*.

Au Congrès International de Médecine récemment tenu à Budapest, le professeur Paul Segond, chargé d'un rapport sur l'appendicite et les maladies des annexes, a trouvé un mot plein d'humour pour attirer l'attention sur les relations qui existent au point de vue inflammatoire entre l'appendice et les annexes, appelant ces relations le *flirt appendiculo-annexiel*.

Lauréat de l'Institut et de la Société de Chirurgie, dont il fut secrétaire général et président ; ancien président de la Société d'Obstétrique, de Gynécologie et de Pédiatrie, le professeur Segond est Officier de la Légion d'Honneur et membre de l'Académie de Médecine.



AU ROYAUME DE LILLIPUT

Certains pharmaciens proposent toujours des produits approchants mais sûrement moins efficaces que la **Carnine Lefrancq** que je recommande depuis cinq ans avec avantage.

Veuillez m'en expédier 3 flacons, au prix médical.

Docteur A. Couderc,
Ex-Interne des Hôpitaux,
Caille (A.-M.).

Je vous réitère toutes mes félicitations sur la valeur de la **Carnine Lefrancq**. J'en fais un fréquent usage et n'ai jamais eu qu'à me louer des services qu'elle a rendus chez mes malades.

Docteur H. Loze,
Médecin de l'Hôpital N. de Rothschild
et du Dispensaire de Berck-sur-Mer
Berck-Plage (P.-de-C.).

CARNINE

CAPITAL : 1.600.000 francs
entièrement versés

✠ ✠

USINE MODÈLE
à ROMAINVILLE (Seine)
sur un Hectare

LEFRANCO

Suc de Viande de Bœuf CRUE

CONCENTRÉ

— dans le VIDE et A FROID —

De
1 à 5 cuillerées
à bouche par
jour à n'importe
quel moment,

PURE

ou additionnée
d'un liquide quel-
conque, eau mi-
nérale ou
naturelle, thé,
lait, etc.

FROID

OU

TIÈDE



TUBERCULOSE

ANÉMIE

CHLOROSE

NEURASTHÉNIE

DÉBILITÉ

FAIBLESSE

ANOREXIE

CONVALESCENCE

MALADIES

DE L'ESTOMAC

ET DE

L'INTESTIN

ALIMENTATION

LIQUIDE

LE PLUS
ÉNERGIQUE

DONT DISPOSE LA
MÉDECINE

RECONSTITUANT



Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : A. JEHLÉN 26, AVENUE DE SAINT-OUEN, PARIS. S. G. I.



JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE
N° 48
NOVEMBRE 1909 (1)

ABONNEMENT
UN AN. . FRANCE. . . 12 FR.
ÉTRANGER . . 15 FR.

AU QUARTIER LATIN

LA PENSION LAVEUR

Le père Laveur, qui avait fondé cette pension, il y a une cinquantaine d'années, avait foi dans ceux qu'il « restaurait ». Il les dévisageait et jugeait du premier regard, sachant qu'il avait affaire à des gens d'intelligence et de cœur. Ceux qui ne lui plaisaient pas ne faisaient pas, quel que fût l'état de leur bourse, long feu dans la maison.

Quant à M^{me} Laveur, c'était une petite cigale noire, sautillante, leste, toujours la plaisanterie affable ou le sourire aux lèvres, filet verdelet et pointu pour dire, après dîner, les branles du pays.

Elle aussi était restée verte et continuait, en 1895, à s'occuper de sa maison. Quant aux deux garçons de salle en fonctions, en 1856, ils étaient les neveux du patron. L'un deux y fut attaché jusqu'à la fin et la géra avec sa tante Rose et sa tante Laveur, ce qui ne l'empêchait pas de servir des cafés à ses clients, jeunes et vieux, qui étaient ses amis, et lui disaient familièrement, en lui serrant la main : « A demain, monsieur François ! »

On s'entendait bien dans la famille

Laveur, et les pensionnaires les plus anciens n'ont pas souvenance de la moindre discussion entre les membres de cette famille, dont l'union réunie au travail, a fait la force et la prospérité. Avant 1855, la pension se trouvait rue de la Harpe. Le père Laveur la transporta au 6 de la rue des Poitevins, dans la même maison où le libraire Pankoucke dirigeait le *Moniteur universel*. Au rez-de-chaussée était l'imprimerie, au premier étage les appartements particuliers, et c'est là que fut imprimé le soir, secrètement, la proclamation de Décembre dans laquelle le prince Louis-Napoléon annonçait à la France le coup d'État.

C'est là aussi que, plusieurs années après, et jusqu'en 1870, tous les gens de l'opposition formèrent le noyau républicain dont sont sortis bon nombre de nos gouvernants.

Gambetta, quand il était étudiant, venait chez les Laveur. Il y a pris ses repas pendant huit ans, jusqu'au procès Baudin. « C'était un très gentil garçon et d'une éloquence ! » disait tante Rose. Gambetta et Jules Ferry

mangeaient à la même table et avaient pour voisin M. Eugène Spuller.

« Nous avons eu, pendant de longues années, également, ajoute-t-elle, tous les frères Reclus : Paul, Onésime, Elie et Elisée ».

Jules Vallès mangeait en compagnie du peintre Courbet, de Jean Gigoux et d'André Gill.

M. Burdeau prenait une côtelette et un œuf sur le plat. M. Viette, étudiant en droit, qui est resté si longtemps ministre de l'agriculture, y venait dîner avec son ami, M. Casimir Périer, qui n'était que député de l'Aube.

Ces deux messieurs dinaient alors en compagnie d'Emile Roux, le fonctionnaire de la préfecture de police, assassiné, depuis, par un autre client de la maison, fonctionnaire également à la préfecture, interné ensuite à Sainte-Anne.

Ils ne manquent pas, les ministres d'hier et d'aujourd'hui, qui furent les pensionnaires de Laveur. Entre autres, M. Charles Dupuy, président du conseil des ministres, a fréquenté longtemps la maison quand il n'était qu'un très modeste professeur; on y vit M. Pichon.

M. Guérin, qui fut garde des sceaux pen-

dant huit ans, fréquenta Laveur à l'époque où il faisait encore ses études de droit. M. Loubet était resté fidèle et revenait de temps en temps avec son fils. Il en était de même de M. Marty, l'ancien ministre du commerce, qui venait souvent dîner avec ses deux fils.

MM. Deluns-Montaud, Barbe, ancien ministre; Alphonse Daudet, Carjat, Clovis Hugues, Paul Arène, François Coppée, Léon Cladel, Germain Casse, Barboux, Maurice Barrès, Alexandre Hepp, Mounet-Sully et Paul Mounet, le peintre Garnier, Ranc, du Taiguy et tant d'autres ont été de la pension Laveur.

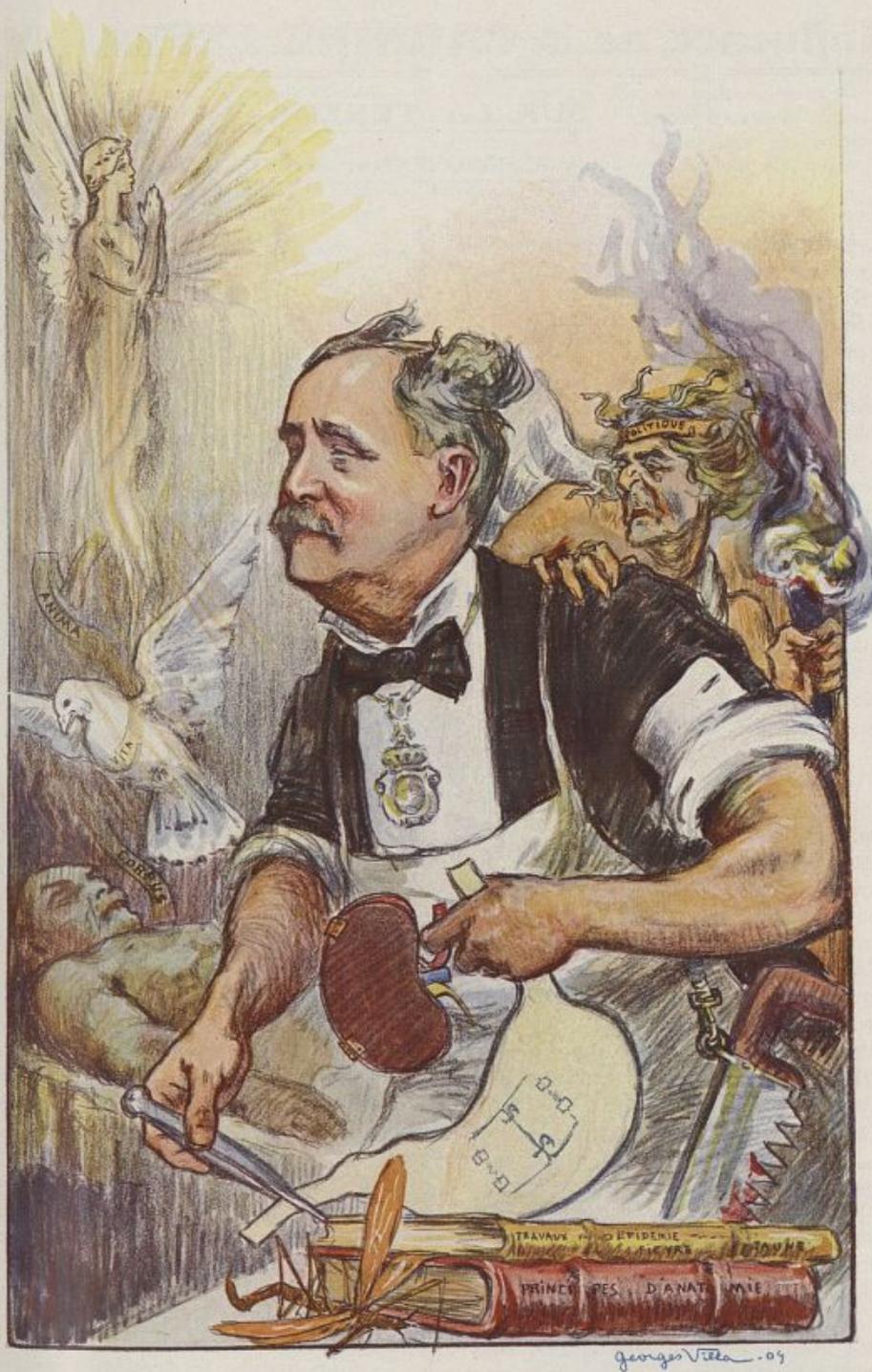
André Gill, en 1867, donnait dans la *Parodie*, une publication aujourd'hui à peu près introuvable, ce portrait de tante Rose :

« Tante Rose, sœur du patron et dame caissière, les traits tranquilles d'une statue grecque collés à une face de paysanne romaine qu'éclaire une bonté maternelle, digne d'attitude, adorée et respectée par les pensionnaires ».

Tante Rose a trôné à sa caisse jusqu'à la fin, un petit bonnet de dentelles coquettement planté sur la tête, souriante, sous ses cheveux blancs.



Dr BERGÉ, Médecin de Lariboisière, avec ses Elèves.



Le Professeur MARIANO BATLLÉS y BERTRÁN de LIS

Influence de la CARNINE LEFRANÇO

SUR LA TENEUR DU SANG

en HÉMOGLOBINE et en HÉMATIES (1) *α* *β*

La **Carnine** exerce sur la composition du sang une influence modificatrice intense; invariablement elle augmente sa teneur en hémoglobine et en hématies. Peut-être, convient-il de rappeler, à ce propos, que les muscles renferment eux aussi de l'hémoglobine, mais une hémoglobine spéciale, distincte de celle du sang.

Cette action, avons-nous dit, s'exerce dans tous les cas. C'est ainsi que, sur un lot de chiens normaux en parfaite santé, il suffit d'ajouter à la ration de certains d'entre eux une dose journalière d'une dizaine de centimètres cubes de **Carnine** pour que la teneur de leur sang en hémoglobine s'élève de 1-1,5 0/0 et que le nombre des hématies augmente de plusieurs centaines de mille par millimètre cube et cela en l'espace d'un mois.

Chez les jeunes animaux, l'action est encore plus marquée et le phénomène s'y présente dans des conditions intéressantes; ce qui domine, en effet, c'est la marche ascendante, prédominante de la multiplication des hématies; celle-ci est suivie par l'augmentation de l'hémoglobine; enfin, vient en général, l'accroissement somatique.

Ce rôle régénérateur de la **Carnine** sur le sang apparaît avec une netteté significative chez les animaux ayant subi une perte de sang importante (par exemple le sixième de la masse totale). Tout d'abord, on note l'affaiblissement extrême qu'entraîne chez le témoin la soustraction d'une portion du sang total; en revanche, on est frappé par l'atténuation de cette déchéance chez les animaux traités par la **Carnine**. Ces derniers, en gé-

ral, présentent une perte de poids somatique d'hémoglobine et d'hématies moins considérable et, surtout, ils récupèrent, à ce triple point de vue, leur état antérieur avec une rapidité remarquable. Il est à noter d'ailleurs, que même chez les chiens ayant profondément souffert de la perte du sang, la régénération cependant s'opère encore dans les conditions les plus satisfaisantes.

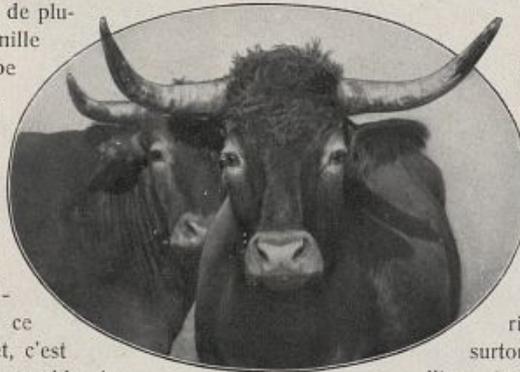
Ajoutons, enfin, que le dosage du fer hématique par la méthode du Professeur Lapique a fourni des résultats concordants: en une quinzaine de jours, on peut noter un enrichissement en fer pouvant atteindre 100/0.

Après avoir étudié successivement l'augmentation somatique et l'enrichissement du sang en hémoglobine et en hématies, il n'est peut-être pas sans intérêt de jeter un coup d'œil d'ensemble sur ces deux processus.

Comme nous l'avons déjà noté, dans toutes nos expériences, ce qui frappe surtout c'est la précocité et

l'importance de la régénération sanguine; d'autre part, l'augmentation du poids du corps ne vient qu'en deuxième ligne tant au point de vue rapidité qu'au point de vue intensité. Or, si l'on tient compte du fait que chez de tels animaux il n'existe jamais une adipose exagérée, on est amené naturellement à conclure qu'un des facteurs initiaux de l'amélioration constatée chez les sujets d'expériences consiste dans la régénération du milieu intérieur et que ce phénomène est suivi d'une véritable rénovation de l'organisme tout entier.

(1) Les recherches ont été effectuées avec l'hémoglobinomètre de Gowers et l'hématimètre de Malassez.



RAPIDITÉ D'ACTION

J'ai employé avec succès l'excellente **Carnine Lefrancq** là où tous les remèdes habituels avaient échoué, notamment dans un cas d'**anémie profonde** consécutive à des hémorragies utérines multiples. La teneur en hémoglobine a rapidement augmenté et aujourd'hui l'état de ma malade n'inspire plus d'inquiétude.

Chez un autre malade, l'**anorexie** de la **tuberculose** a été rapidement jugulée. Je n'ai pas été obligé de recourir au gavage. La **Carnine Lefrancq** est la meilleure des suralimentations.

Docteur Salles,
Dourdan (Seine-et-Oise).

RAPIDITÉ D'ACTION

Je ne puis que renouveler mes témoignages de satisfaction pour la **Carnine Lefrancq**, car les résultats qu'elle me donne dans ma propre famille en même temps que chez mes clients, sont tout à fait remarquables.

Elle a fait en 4 mois d'une **anémique très affaiblie**, une personne dont on envie la mine, et dans une **asthénie post-grippale**, elle a donné avec *deux flacons* et en *un mois*, ce que **dix litres de quinquina n'avaient pas produit en douze semaines.**

Docteur Escalon,
Caudebec-en-Caux (Seine-Inférieure).



AU ROYAUME DE LILLIPUT

Il ne faut que vieillir pour devenir plus indulgent. Je ne vois pas commettre une faute, que je ne l'aie commise moi-même.

GOETHE.

Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; et elle serait invulnérable, si elle ne souffrait par la compassion.

LA BRUYÈRE.

Quand la conscience parle, il ne faut écouter qu'elle et la suivre, tant pis si le chemin par où elle vous mène n'est pas toujours sans épines et sans douleur.

ALBERT DURUY.

PRIÈRE

SULLY-PRUDHOMME

Ah ! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyer,
Quelquefois devant ma demeure
Vous passeriez.

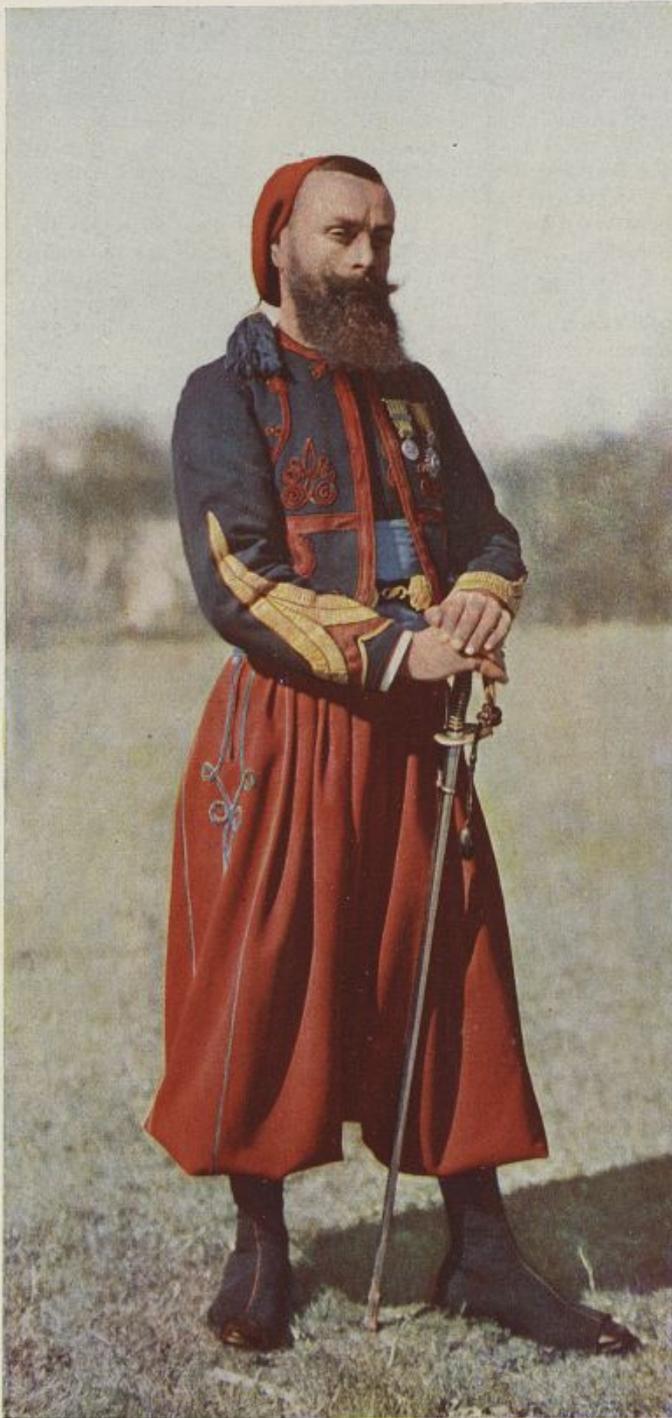
Si vous saviez ce que fait naître
Dans l'âme triste un pur regard
Vous regarderiez ma fenêtre
Comme au hasard.

Si vous saviez quel baume apporte
Au cœur la présence d'un cœur
Vous vous assoiriez sous ma porte
Comme une sœur.

Si vous saviez que je vous aime
Surtout si vous saviez comment
Vous entreriez peut-être même
Tout simplement.



AU ROYAUME DE LILLIPUT



SERGENT-MAJOR DE ZOUAVES
(Reproduction d'une photographie des couleurs).

PAUL
DÉROULÈDE



LE CLAIRON

L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.

Le Clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave,
C'est un rude compagnon ;
Il a vu mainte bataille,
Et porte plus d'une entaille,
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête,
Jamais sa fière trompette
N'eut un accent plus vainqueur,
Et de son souffle de flamme,
L'espérance vient à l'âme,
Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,
Et la fusillade est vive,
Et les Prussiens sont adroits.
Quand enfin le cri se jette :
'En marche ! A la baïonnette !'
Et l'on entre sous le bois.

A la première décharge,
Le Clairon sonnant la charge,
Tombe frappé sans recours ;
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule,
Mais sa main, qui le refoule,
Suspend un instant la mort,
Et de sa note affolée
Précipitant la mêlée,
Le vieux Clairon sonne encore.

Il est là, couché sur l'herbe,
Dédaignant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours ;
Et sur sa lèvre sanglante,
Gardant sa trompette ardente,
Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,
Voyant la charge lancée
Et les Zouaves bondir,
Alors le Clairon s'arrête,
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir.

Le Professeur MARIANO BATLLÉS Y BERTRÁN DE LIS de Barcelone

Mariano Batllés naquit à Valence le 13 février 1845. Il est le fils du célèbre professeur et polémiste Mariano Batllés y Torres Amat, qui enseigna à Valence l'anatomie et la pathologie médicale, fut recteur de l'Université et député aux Cortès, et de Émilie Bertrán de Lis, appartenant à une illustre famille.

Ayant commencé ses études à l'Université de Valence, il les termina à celle de Madrid, où il était reçu docteur en 1871. En 1879, il était nommé professeur titulaire d'anatomie à la Faculté de Médecine de Barcelone, dont il est actuellement le doyen.

L'enseignement de l'anatomie du professeur Mariano Batllés est remarquable par sa forme, visant exclusivement à la pratique. Constamment, pour faciliter aux élèves la compréhension des points un peu difficiles, le professeur appuie ses démonstrations, sur les préparations naturelles, de figures schématiques en papier et de pièces artificielles.

Il est d'ailleurs l'auteur d'un *Atlas d'Anatomie* qui a été adopté par plusieurs Universités espagnoles et étrangères, et déclaré d'utilité publique par le Conseil royal de l'Instruction publique. Un autre de ses ouvrages, *Les Principes d'Anatomie*, a eu de nombreuses éditions.

Suivant l'exemple de son père, le Professeur Mariano Batllés y Bertrán de Lis a fait dans son existence une large part à la vie publique. Il fut adjoint à l'Alcade de Barcelone et est actuellement Conseiller général de la Province.

Le Professeur Mariano Batllés est membre de l'Académie royale de Médecine de Barcelone, correspondant de plusieurs Académies nationales et étrangères.

En 1870, il avait reçu la « croix de bienfaisance » pour ses travaux pendant une épidémie de fièvre jaune; il a été depuis promu aux grades de Grand-Croix de l'Ordre du Mérite naval et de Commandeur de l'Ordre d'Isabelle la Catholique.



PORTRAIT-CHARGE. — Leçon d'Anatomie : Après démonstration sur le cadavre, — d'où s'échappent l'âme et le principe vital dont il admet fermement l'existence, — le Professeur Batllés appelle à son aide des pièces en carton, un rein et un estomac, pour amplifier ses explications; cependant que la politique, maîtresse exigeante, cherche à arracher le savant à ses travaux...

Un moustique, posé auprès des ouvrages du maître, est là pour rappeler qu'on lui doit aussi d'intéressantes recherches sur la fièvre jaune.

BOV'HÉPATIC

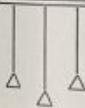
Chaque cuillerée à bouche de sirop renferme les principes solubles de 50 gr. de tissu hépatique.

❧ SIROP ou GLOBULES ❧

Chaque globule renferme 0 gr. 25 d'extrait hépatique soluble.

INDICATIONS. — Toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elle.

Le Flacon de 15 cuillerées à bouche ou celui de 50 Globules : 6 fr. - Littérature et échantillon sur demande





Mlle PIÉRAT (Comédie Française)
dans *Le Bon Roi Dagobert*

PHOT. REUTLINGER

CONVALESCENCES

ANÉMIE ♦♦♦♦ CHLOROSE

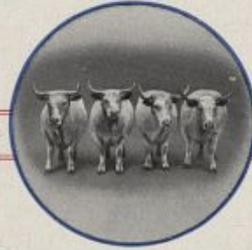
Un seul Flacon marqué **5.50**

suffit **TOUJOURS** pour donner
des résultats appréciables
ce qui encourage le malade.

DÉBILITÉ ♦♦♦♦ ANOREXIE

TUBERCULOSES

CARNINE LEFRANCO



PUR SUC de VIANDE de BŒUF CRUE

Concentré dans LE VIDE et A FROID

RECONSTITUANT IDÉAL

SOCIÉTÉ AU CAPITAL DE 1.600.000 FRANCS
entièrement versés

— USINE MODÈLE —
à **ROMAINVILLE (Seine)**

construite sur UN HECTARE, uniquement et spécialement pour la
fabrication de la CARNINE LEFRANCO

*De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à
n'importe quel moment, PURE ou additionnée
d'un liquide quelconque (pas de bouillon)*

FROID ou TIÈDE



Mlle JEANNE DESCLAS (Renaissance)

PHOT. REUTLINGER

DÉPOT GÉNÉRAL :
ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris

L'IMPRIMEUR-GÉRANT: A. JEHLER, 20, AVENUE DE SAINT-OUEN, PARIS. (S. G. I.)



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE
N° 49
NOVEMBRE 1909 (2)

ABONNEMENT
UN AN . . . FRANCE . . . 12 FR.
 . . . ÉTRANGER . . . 15 FR.

IL Y A CENT ANS

ARRESTATION DU PAPE PIE VII (1809)

Napoléon, pour les affaires de Rome, correspondait avec le général Miollis, et surtout avec son beau-frère Murat, qui, en qualité de roi de Naples, commandait en chef les troupes d'occupation. Il lui avait écrit, dans la prévoyance de ce qui pourrait arriver, qu'il fallait, si on rencontrait de la résistance au décret du 17 mai, ne pas traiter le Pape autrement que l'archevêque de Paris à Paris même, et au besoin arrêter le cardinal Pacca et Pie VII. Cette instruction, qu'il regretta depuis d'avoir donnée, contenue dans diverses lettres du 17 et du 19 juin, parvint à Rome par Murat, au moment où régnait la plus grande inquiétude sur la situation. Un armement anglais, dont on s'exagérait l'importance et qui n'était qu'une démonstration des forces britanniques résidant en Sicile, se trouvait en vue de Civita-Vecchia. Le peuple de Rome était fort agité. L'abolition dans toutes les communes du gouvernement ecclésiastique, et son remplacement par des autorités

civiles provisoires, produisaient un trouble général. A chaque instant, on disait que le tocsin allait sonner dans Rome, et qu'à cet appel, les Transtévérins se jetteraient sur les Français, qui n'étaient plus que trois à quatre mille, le roi Murat ayant porté toutes ses forces sur le littoral, pour observer la marine britannique. On s'attendait à cet événement pour le 29 juin, qui était la fête de saint Pierre. On prétendait que Pie VII, en habits pontificaux, devait sortir ce jour-là du Quirinal, prononcer lui-même l'anathème, délier tous les sujets de l'Empire du serment prêté à Napoléon, et donner le signal d'une insurrection générale en Italie.

Il y avait alors à Rome, où il avait été envoyé pour diriger la police, un officier de gendarmerie; le colonel Radet, très rusé, très hardi, très propre à un coup de main, chargé d'organiser la gendarmerie en Italie. Logé près du Quirinal, au palais Rospigliosi, il avait rempli d'espions la demeure du Pape, et placé des mains sûres près du clo-

La CARNINE LEFRANÇO, *préparation scientifique, est bien supérieure, à tous les points de vue, à la VIANDE CRUE et au SUC MUSCULAIRE préparé dans les familles, ELLE EST AUSSI MOINS CHÈRE.*

cher du Quirinal, pour s'emparer de la cloche d'où devait partir le signal du tocsin. Quoique ces bruits ne se fussent point réalisés, ils avaient excité l'imagination des autorités françaises, et leur avaient persuadé qu'il n'y aurait à Rome aucune sûreté, tant qu'on y souffrirait le Pape et surtout son ministre, le cardinal Pacca, qui était réputé l'agent principal du parti ecclésiastique le plus exalté. Arrêter le cardinal Pacca sans le Pape, dont il ne quittait plus la personne, paraissait impossible et insuffisant, et arrêter les deux semblait être devenu le seul moyen de salut. On reculait, toutefois, devant cet attentat, digne conséquence de celui de Bayonne, lorsque les lettres si imprudemment écrites par Napoléon à Murat, et communiquées par ce dernier au général Miollis, levèrent tous les scrupules. Néanmoins, le général Miollis hésitait encore, mais le colonel Radet insistant, par la raison que Rome n'était pas gouvernable si on ne faisait acte de vigueur, on résolut d'arrêter le Pape avec les précautions convenables, et de le transporter en Toscane, où l'on déciderait ce qu'on ferait de ce personnage sacré, fort embarrassant à Rome, mais destiné à être embarrassant partout, parce que partout il serait le témoignage vivant d'une odieuse et inutile violence.

Les dispositions faites, la gendarmerie échelonnée sur la route de Rome à Florence, le colonel Radet assaillit le Quirinal le 6 juillet à 3 heures du matin, moment même où notre armée se déployait pour livrer la bataille de Wagram. Les portes étant fermées, on franchit les murs du jardin avec des échelles, on pénétra dans l'intérieur du palais par les fenêtres, et on arriva à l'appartement du Pape, qui, averti de cet assaut, s'était revêtu en toute hâte de son costume pontifical. Le cardinal Pacca se trouvait auprès de lui, avec quelques personnages ecclésiastiques et civils de sa maison. Le Pontife était indigné. Ses yeux, ordinairement vifs, mais doux, lançaient des flammes. A l'aspect du colonel Radet, qui était à la tête de nos soldats, si odieusement travestis en vainqueurs d'un vieillard sans défense, le Pape demanda ce qu'il venait faire auprès de lui par un tel chemin. Le colonel Radet troublé, s'excusa en alléguant des ordres auxquels il était obligé d'obéir, et lui dit qu'il était chargé de le conduire hors de Rome. Pie VII, sentant que toute résistance serait inutile, demanda à être suivi du cardinal Pacca et de quelques personnes de sa maison; on y consentit, à

condition qu'il partirait sur-le-champ, et que les personnes dont il voulait être suivi ne le joindraient que quelques heures après. Le Pontife s'étant résigné, on le plaça dans une voiture, et le colonel Radet, s'asseyant sur le siège de devant, on traversa Rome et les premiers relais sans être reconnu. On courut la poste sans s'arrêter jusqu'à Radicofani. Là, le Pape étant fatigué, et ne voyant pas arriver les personnes qu'il avait demandées, refusa d'aller plus loin. D'ailleurs, une fièvre assez forte l'avait saisi, et il était impossible de ne pas lui accorder un peu de repos. Après une journée on le remit en route, puis on traversa Sienne, au milieu d'un peuple à genoux, mais soumis, et on arriva le 8 au soir à la Chartreuse de Florence.

La grande-duchesse Elisa, sœur aînée de l'Empereur, laquelle mettait autant de soin que d'intelligence à bien gouverner son beau duché de Toscane, et avait quelque peine à y contenir les esprits échappant là comme ailleurs à l'ascendant de Napoléon, fut épouvantée d'avoir un semblable dépôt à garder, et craignit qu'un simple soupçon de complicité, dans une telle violence, ne lui aliénât tout à fait ses sujets. Elle ne voulut donc pas avoir le Pape à Florence. La promptitude de l'enlèvement ayant devancé tous les ordres qui auraient pu émaner de Schœnbrunn en pareille circonstance, chacun pouvait s'exonérer du fardeau en le rejetant sur son voisin. En conséquence, la grande-duchesse ordonna de faire partir le Pape pour Alexandrie, où il serait dans une place forte, et sur les bras du prince Borghèse. On le mit en route le 9 pour Gênes, sous l'escorte d'un officier de gendarmerie italien, doux et fait pour plaire à Pie VII. La grande-duchesse avait donné sa meilleure voiture de voyage pour y placer l'auguste voyageur, envoyé son propre médecin, et ajouté tous les soulagements qui pouvaient rendre la route moins fatigante. Le noble vieillard, se voyant avec regret éloigné de l'Italie, irrité par la fatigue, affligé de rencontrer des visages nouveaux, s'emporta un moment contre ce qu'on exigeait de lui, et partit cependant pour Gênes. Peu à peu il se calma en voyant les égards qu'on lui témoignait, et surtout en apercevant à genoux autour de sa voiture les populations qu'on laissait approcher, et qu'il n'y avait pas grand inconvénient à laisser approcher, car si dans tout l'empire la haine commençait à remplacer l'amour, la crainte restait entière, et tout en plaignant



Le Professeur RAYMOND

le Pape personne n'eût osé braver l'autorité impériale pour le délivrer. Néanmoins, aux portes de Gênes on sut que la population était debout pour saluer le Pontife. On l'embarqua donc à quelque distance de la ville, dans un canot de la douane, et on le conduisit par mer à Saint-Pierre d'Arena, d'où il fut transféré à Alexandrie.

Le prince Borghèse, gouverneur général du Piémont, effrayé à son tour d'avoir un tel prisonnier à garder, et n'ayant pas d'ordre, voulut s'en décharger, et envoya le Pape à Grenoble, où il arriva le 21 juillet avec le cardinal Pacca, qu'on avait momentanément séparé de lui, et qu'on lui rendit à Alexandrie.

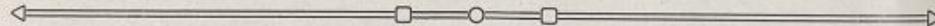
A Grenoble, le Pape fut logé à l'évêché, entouré de soins, de respects, mais tenu prisonnier.

Lorsque l'Empereur apprit à Schœnbrunn l'usage inconsidéré qu'on avait fait de ses lettres, il blâma l'arrestation du Pape, et regretta fort qu'on se fût permis une telle violence. Ne voulant pas plus l'avoir en France que le prince Borghèse n'avait voulu l'avoir à Alexandrie, et la grande-duchesse Elisa à Florence, ignorant d'ailleurs que le Pape fût déjà à Grenoble, il désigna Savone, dans la rivière de Gênes, où il y avait une bonne citadelle, et un logement convenable pour recevoir le Pape. Le ministre de la police, sur cette lettre, fit partir Pie VII de

Grenoble pour Savone, mouvement que Napoléon blâma également lorsqu'il en fut informé, craignant que ces déplacements répétés ne parussent une suite de vexations indécentes à l'égard d'un vieillard auguste qu'il aimait encore en l'opprimant, dont il était aimé aussi malgré cette oppression. Il ordonna qu'on envoyât de Paris un de ses chambellans, M. de Salmatoris avec une troupe de valets et un mobilier considérable, afin de préparer au Pape une représentation digne de lui. Il ordonna qu'on le laissât faire tout ce qu'il voudrait, accomplir toutes les cérémonies du culte, et recevoir les hommages des populations nombreuses qui se déplaceraient pour venir le voir. En même temps il prescrivit la translation à Paris, des cardinaux, des généraux des divers ordres religieux, des personnages de la chancellerie romaine, des membres des tribunaux de la Daterie et de la Pénitencerie, enfin des archives pontificales, roulant dans sa tête le projet de placer à côté du chef du nouvel empire d'Occident, le souverain pontife, et croyant qu'il pourrait ainsi établir à Paris le centre de toute autorité temporelle et spirituelle, singulier signe du vertige qui dans cette tête puissante avait déjà fait de si étranges progrès !

A. THIERS

(Histoire du Consulat et de l'Empire.)



...Comme le fait observer le Docteur Héricourt, pour avoir une viande exempte de germes, germes dont le développement commence dès que la vie a cessé, et qui se produisent aux dépens et par les destructions des parties qui sont les plus actives et aussi les plus fragiles du sérum musculaire, causant, par eux-mêmes, des troubles digestifs plus ou moins graves, il serait indispensable de n'employer que de la viande encore vivante, que des muscles encore palpitants, et chez lesquels la rigidité n'a pas encore apparu.



LE DOCTEUR J. HÉRICOURT



La pratique idéale serait alors d'extraire le sérum des muscles, en pressant la viande moins de deux heures en été, et en hiver moins de trois heures après l'abatage...

LA ZOMOTHÉRAPIE. - J. RUEFF, ÉDITEUR.

Pour observer cette pratique, il est indispensable de procéder soi-même à l'abatage des bœufs, et c'est ce que fait la CARNINE LEFRANCO.

Le Professeur RAYMOND

Fulgence Raymond est né à Saint-Christophe, en 1844.

D'abord élève à l'École vétérinaire d'Alfort, où nous le trouvons, en 1866, chef du Service d'anatomie et de physiologie, il abandonne alors cette carrière et commence ses études médicales à Paris. En 1875, il obtenait la médaille d'or de l'internat, devenait chef de clinique de la Faculté en 1877, médecin des Hôpitaux en 1878, et professeur agrégé en 1880.

À la mort de son maître Charcot, il lui succédait dans la chaire des maladies nerveuses.

Après quelques excursions dans la thérapeutique, la bactériologie, les maladies du cœur, du foie et des reins, le docteur Raymond s'est vite spécialisé dans la pathologie nerveuse et mentale, sur laquelle il a publié de très nombreux travaux. Il a réuni en volumes ses leçons cliniques sur les maladies du système nerveux (1894-1903).

Le Professeur Raymond est, depuis 1899, membre de l'Académie de Médecine (section d'anatomie pathologique); il est Commandeur de la Légion d'Honneur et, l'an dernier, il a été nommé « Docteur ès sciences *honoris causa* » de l'Université d'Oxford.



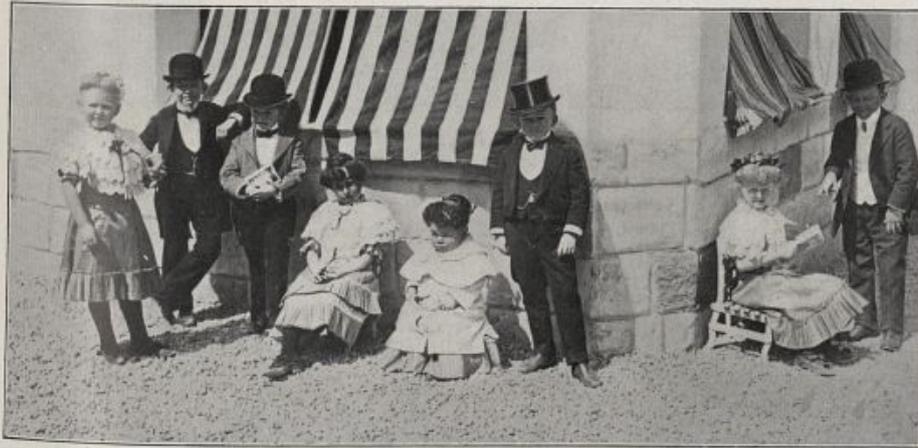
J'ai obtenu des résultats merveilleux avec l'excellent produit qu'est la **Carnine Lefrancq**. C'est un remède cher, mais bon, on ne peut en dire autant de bien d'autres.

Je vous prie de m'en adresser, au tarif médical, cinq flacons pour deux personnes de ma famille.

Docteur Cheylan,
Pierrefeu (Var).

Je ne puis que vanter la **Carnine Lefrancq**. S'il est un médicament sur lequel les médecins puissent compter dans les cas d'anémie et dans toutes les convalescences, c'est bien la **Carnine Lefrancq**. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de l'employer, je l'ai fait et chaque fois je n'ai eu qu'à m'en louer.

Docteur Laurent,
Hargnies (Ardennes).



AU ROYAUME DE LILLIPUT.

Travaillez sans relâche à prendre sur vous plus d'empire... Qui ne gagne plus commence à perdre. L'important n'est pas de marcher vite, mais de marcher toujours... Le succès ne répond-il pas d'abord visiblement à la peine, redoublez de persévérance et espérez.

PLUTARQUE.

J'aime beaucoup la **Carnine Lefrancq** Si j'avais besoin personnellement d'un traitement par la zomothérapie, c'est à elle que je m'adresserais. C'est dire que je la prescris souvent.

Docteur Paul Nègre, Marseille.

Je considère la **Carnine Lefrancq** comme une préparation excellente, supérieure à toute autre du même genre, et par conséquent très recommandable.

Docteur Jourdan, Paris.

Ce qu'il y a de plus rare dans la société humaine, ce sont les gens qui savent vouloir. Le monde est plein de bonnes intentions, mais toutes ces bonnes intentions réunies ne valent pas une seule volonté. *Je voudrais* ne mène à rien, *je veux* est seul efficace.

A. VINET.



LA PAYE DES MOISSONNEURS

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de L. LHERMITTE (Musée du Luxembourg, à Paris).

L'eau qui tombe goutte à goutte finit par creuser la pierre; avec de petits coups de dents une souris coupe un câble; avec de petits coups de hache on abat de grands chênes.

FRANKLIN.

J'use de la **Carnine Lefrancq** non seulement pour mes malades mais pour moi-même, et je m'en trouve fort bien.

Docteur F. Garrigou,
Professeur d'Hydrologie Médicale
à la Faculté de Médecine, Toulouse.

Je suis un zélé propagateur de la **Carnine Lefrancq**. N'est-elle pas d'ailleurs le meilleur régénérateur du sang?

Docteur Moutin,
Boulogne-sur-Seine.

La promptitude à croire le mal, sans l'avoir assez examiné, est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables, et l'on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

LA ROCHEFOUCAULD.

NOVEMBRE

Captif de l'hiver dans ma chambre
Et las de tant d'espairs menteurs,
Je vois, dans un ciel de novembre,
Partir les derniers migrants.

Ils souffrent bien sous cette pluie ;
Mais, au pays ensoleillé,
Je songe qu'un rayon essuye
Et réchauffe l'oiseau mouillé.

Mon âme est comme une fauvette
Triste sous un ciel pluvieux ;
Le soleil dont sa joie est faite
Est le regard de deux beaux yeux ;

Mais loin d'eux elle est exilée ;
Et, plus que ces oiseaux, martyr,
Je ne puis prendre ma volée
Et n'ai pas le droit de partir.

François COPPÉE.



DOCTEUR CHAPUT
Chirurgien de l'Hôpital Lariboisière.

M. BURCKER, Interne.

M. PHÉLIP, Interne.

La *CARNINE LEFRANÇO* est dix fois
plus énergique que tous les reconstituants
employés jusqu'à ce jour.

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre et qui forme la plus agréable perspective. Il est situé de la manière la plus heureuse : les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux. — Je les vois, dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève : les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières, et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous côtés une teinte charmante par leur réflexion. — J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison, et des autres oiseaux qui habitent les ormes : alors mille idées riantes occupent mon esprit ; et, dans l'univers entier, personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien.

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux instants, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il un théâtre qui prête plus à l'imagination, qui réveille de plus

tendres idées, que le meuble où je m'oublie quelquefois ? — Lecteur modeste, ne vous effrayez point ; — mais ne pourrais-je donc parler du bonheur d'un amant qui serre pour la première fois dans ses bras une épouse vertueuse ? plaisir ineffable, que mon mauvais destin me condamne à ne jamais goûter ! N'est-ce pas dans un lit qu'une mère, ivre de joie à la naissance d'un fils, oublie ses douleurs ? C'est là que les plaisirs fantastiques, fruits de l'imagination et de l'espérance, viennent nous agiter. — Enfin, c'est dans ce meuble délicieux que nous oublions, pendant une moitié de la vie, les chagrins de l'autre moitié. Mais quelle foule de pensées agréables et tristes se pressent à la fois dans mon cerveau ! Mélange étonnant de situations terribles et délicieuses !

Un lit nous voit naître et nous voit mourir ; c'est le théâtre variable où le genre humain joue tour à tour des drames intéressants, des farces risibles et des tragédies épouvantables. — C'est un berceau garni de fleurs ; — c'est le trône de l'amour ; — c'est un sépulcre.

XAVIER DE MAISTRE.

La **Carnine Lefrancq** est préparée avec du suc de viande de Bœuf CRUE, CONCENTRÉ dans le VIDE et A FROID, d'après un procédé déposé à l'Académie de Médecine.

Elle possède à **ROMAINVILLE** (Seine) une **USINE MODÈLE** construite sur **UN HECTARE**, uniquement et spécialement pour ses propres besoins.

Elle ne sacrifie, dans son **ABATTOIR**, et sous le contrôle d'un vétérinaire-municipal, que des bœufs en pleine activité physiologique



UNE LEÇON DE CATÉCHISME.

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment **PURE** ou étendue d'un liquide quelconque (bouillon excepté), thé, lait, eau minérale ou naturelle, **FROID** ou **TIÈDE**.

Tuberculose - Anémie - Chlorose - Débilité
Convalescences - Neurasthénie - Faiblesse
Anorexie - Toutes déchéances Physiques
Alimentation Liquide
Maladies de l'Estomac et de l'Intestin.

Dépôt Général : **ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS**



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 50

DÉCEMBRE 1909 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE. . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 16 FR.

LE MÉCANICIEN

C'était jadis la nourrice qui troublait, par son omnipotence, les paisibles intérieurs bourgeois. Aujourd'hui c'est le mécanicien qui prend place parmi les tyrans des familles. La sollicitude inquiète avec laquelle on parle à une nourrice, pour ne pas lui gâter son lait, n'est pas sans ressembler à la déférence timide qu'on a pour ce dieu familial, le mécanicien.

A vrai dire, chez le chauffeur vraiment « chauffeur », qui conduit lui-même sa voiture, qui en connaît bien les organes, le mécanicien employé perd beaucoup de son importance. Il n'est plus qu'une sorte de nourrice sèche, facile à remplacer. Mais quand le maître de la maison n'a, du véritable automobiliste, que la pelisse et les lunettes, le mécanicien est seul à pouvoir, dans les moments difficiles, interroger le mystérieux moteur, comme les entrailles d'une bête sacrée. Alors il devient, dans les villégiatures, le personnage important de la tribu. C'est lui qui règle l'emploi du temps, qui décide que l'on pourra sortir et

quelle sera la durée des promenades. Certains mots fatidiques, « levier faussé », « bougie à remplacer », sont dits par lui avec autorité au maître du logis, souverain de nom, qui les répète à ses hôtes en hochant gravement la tête.

Quant à l'invité, c'est très difficilement qu'il peut arriver à entrer en communication directe avec le mécanicien. La petite condescendance que le mécanicien laisse voir à celui qui l'emploie et qui le paie disparaît complètement quand il se trouve en présence du craintif invité. Celui-ci fait des efforts prudents pour lui adresser la parole. Il tourne, avec l'air de rien, autour de la voiture, que nettoie ce jeune mécanicien inaccessible, qui répond généralement à des prénoms extraordinaires, tels qu'Anselme et Donatien. Quelquefois, l'invité risque le tout pour le tout et prononce une interrogation timide : « Etes-vous content de vos pneus? » ou bien : « Quelle vitesse pouvez-vous atteindre en palier? » — Il est tout fier de savoir dire

CARNINE LEFRANCQ : SUPÉRIEURE A TOUS LES

— TONIQUES EN USAGE —

« en palier ». — Le mécanicien se borne à donner un chiffre tout sec. S'il est d'une humeur exceptionnelle, il parle... Alors, quelle émotion ! L'invité donnera des signes de l'intérêt le plus vif, les yeux brillants, la bouche avide. Il écouterait avec la même attention, les choses qu'il sait déjà et celles qu'il ne comprendra jamais...

Le fait d'avoir parlé au mécanicien donne à l'invité une supériorité énorme sur ses congénères et même sur le maître du logis. Ce dernier trahit sa jalousie par maintes vexations. Si l'invité favori est assis, à la promenade, à la place de devant, on lui reproche d'avoir dit quelques mots au conducteur et risqué ainsi les pires catastrophes.

Il est, pour un invité placé sur le siège de devant, une fortune des plus rares, c'est de recevoir des mains mêmes du mécanicien une trompe détachée des flancs de l'automobile. On le charge de presser lui-même le caoutchouc aux endroits dangereux de la route. J'ai assisté une fois à la joie profonde d'un conseiller à la Cour d'appel, de cinquante-cinq ans, à qui l'on avait donné cette mission de confiance. Quelle satisfaction quand il apercevait, très loin sur la route plate et déserte, le point noir d'une carriole ou d'un chemineau ! Alors commençait la fanfare. La poire ne reprenait son haleine que pour la perdre à nouveau dans un mugissement sonore. Et si, comprimée trop vite, elle faisait un couac incongru, on sentait que le conseiller à la Cour en éprouvait de la honte.

Mais c'est surtout au moment des pannes

que s'atteste la puissance quasi divine du mécanicien. La voiture s'arrête... Il descend. Personne n'ose rien demander. Est-ce une station insignifiante ? Est-ce un accident grave ? Le mécanicien a le visage impassible et les lèvres fermées. On ne sait pas si l'on doit descendre de la voiture. Sans mot dire, il retire sa pelisse et met une veste de toile bleue. Alors on comprend que ce sera peut-être long. On quitte la voiture en silence et l'on va assez loin sur la route pour s'entretenir de ce mystère, pendant que le maître après Dieu, allongé sur le dos, la tête et le torse cachés par l'automobile, semble être allaité par quelque bête monstrueuse.

Ce n'est qu'après un temps très long que le propriétaire de la voiture ou un invité bien en cour est délégué aux renseignements. Et quand la panne est sérieuse, quand on a dû partir à pied au prochain village, quand on a trouvé un moyen de ramener l'automobile chez le forgeron, quand les voyageurs se sont rapatriés par des combinaisons de carriole et de chemins de fer, il ne reste plus qu'à attendre au logis le retour du mécanicien prodigue. Il restera absent un jour, deux jours, une semaine. On n'éprouve aucun soulagement à être privé de ce despote. On le craint, mais on a besoin de sa domination. Et puis, on ne peut plus sortir. On a licencié les chevaux. Quel misérable petit morceau de route peut-on couvrir avec de pauvres jambes humaines ! La maison, privée d'automobile, séparée du monde, ressemble à une ville assiégée. Tristan BERNARD.



VERASCOPE RICHARD

Côte d'Ivoire — Maussamana — Intérieur d'une Case d'Officier.



Le Professeur THOINOT

== TROIS LETTRES A PROPOS ==
DE LA LÉGENDE NAPOLÉONNIENNE

La France est idolâtre, elle se passionne tantôt pour un Dieu, tantôt pour un demi-dieu. Autrefois, il y avait des Dieux visibles; mais depuis que les neiges ont envahi l'Olympe, on ne va plus de ce côté-là. Il y a encore Dieu le père et Dieu le fils qui ont leurs fervents; mais si il y a des Dieux, il n'y a plus de demi-dieux depuis que Napoléon est tombé de son trône, il n'y a plus de ces hommes miraculeux qui remuent le monde entier comme Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon. Napoléon! Celui-là est à nous, il est notre homme et notre demi-dieu. Il en est parmi nous qui le croient encore à Sainte-Hélène ou qui le saluent dans son tombeau aux Invalides.



Ce sont des aveugles. Napoléon est partout, il nous console de nos défaites en nous rappelant que nous avons été les maîtres du monde. Or plus nous tombons dans le troisième dessous, plus nous sommes gouvernés par le néant, et plus nous reconnaissons la grandeur de ce géant des batailles, qui a jeté le feu sacré dans toutes les âmes françaises, car il règne encore dans nos esprits. Tout ce qui fut lui est nous. Il rayonne de sa gloire perpétuelle, et dans nos jours sombres, il nous donne l'illusion par les théâtres, par les livres et par les journaux qu'il est toujours là. La France est idolâtre. Vivent les idoles!

ARSÈNE HOUSSAYE.

La France n'a jamais été plus heureuse qu'aujourd'hui; mais elle a le goût de l'extraordinaire et elle se sent malheureuse dans son bonheur, qui lui semble insipide et médiocre. Pour échapper à son ennui, elle se réfugie dans la gende du plus épique de ses grands hommes.

De tous les maîtres qu'elle ait jamais eus, aucun ne l'a tant fait souffrir et n'a procuré tant de bonheur à son imagination.

V. CHERBULIEZ.



Il en est de Napoléon comme de toutes les grandes mémoires, qui passent par des phases d'ombre et de lumière, jusqu'au définitif classement de la postérité. Napoléon est dans sa phase lumineuse; et plus grande que toute autre, sa mémoire jette plus d'éclat.

Personnellement, en dehors de toute politique, mon admiration pour lui n'a jamais varié. Dès que mes yeux se sont ouverts, j'ai été ébloui et je le suis encore. Tout enfant, ah! que j'aurais voulu mourir dans un carré de la garde à Waterloo. ALPHONSE DAUDET.



Vous pouvez trouver que la CARNINE LEFRANCQ représente une dose trop élevée pour certains malades, mais de grâce, ne la comparez pas aux produits qu'on lui oppose et dont les prix sont sensiblement inférieurs; et l'expérience vous apprendra qu'on peut retirer beaucoup plus d'une cuillerée de CARNINE LEFRANCQ que de trois cuillerées d'un produit quelconque.

Le Professeur THOINOT

Léon-Henri Thoinot est né à Paris, le 12 octobre 1858.

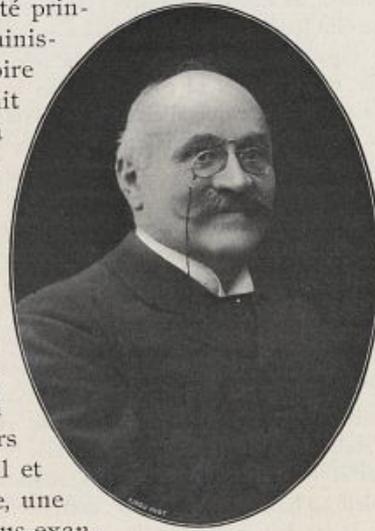
Interne en 1882, docteur en 1886, auditeur au Comité consultatif d'hygiène de France, puis médecin des Hôpitaux en 1889, il obtenait la chaire de médecine légale en 1906, à la suite de la retraite de son maître Brouardel.

Les études du docteur Thoinot ont porté principalement sur des questions d'hygiène, d'assainissement et de désinfection. Dans un mémoire publié en 1884 et dans sa thèse, en 1886, il mit en évidence le rôle de l'eau potable dans la dissémination de la fièvre typhoïde et dans la propagation des épidémies, notion qui n'était pas encore admise à cette époque, comme elle l'est aujourd'hui. On lui doit de nombreuses enquêtes sur des épidémies de fièvre typhoïde, de suette miliaire, de diphtérie.

Il a en outre publié un « Précis de Microbie médicale et vétérinaire » (1889), un « Cours d'hygiène » rédigé conformément au programme des Ecoles normales d'instituteurs (1889), une étude sur les accidents du travail et les affections médicales d'origine traumatique, une monographie — avec M. Dubief — sur le typhus exanthématique de Murchison, et un ouvrage sur les « Attentats aux mœurs et perversions du sens génital » (1898).

Des leçons de lui, faites au personnel des Hôpitaux, en 1890, sur la pratique de la désinfection, ont été résumées dans la *Gazette des Hôpitaux*. Enfin il est un des rédacteurs du « Nouveau Traité de médecine et de thérapeutique » de Brouardel et Gilbert.

Le professeur Thoinot est expert près le Tribunal de la Seine, qui a très souvent recours à ses lumières, et où il est en voie de recueillir l'héritage d'autorité de son maître Brouardel; il est membre de l'Académie de médecine et Chevalier de la Légion d'Honneur.



BOV' HÉPATIC

Sirop ou Globules

Chaque cuillerée à bouche de sirop renferme les principes solubles de 50 gr. de tissu hépatique.

Chaque globule renferme 0 gr. 25 d'extrait hépatique soluble.

PRÉPARÉ DANS LE VIDE ET A FROID AVEC LES FOIES DES BŒUFS DE LA CARNINE LEFRANCO

INDICATIONS. — Toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elle :

Manifestations multiples et variées de l'Arthritisme, Néphrites, Artériosclérose, Cirrhoses, Diabète, Goutte, Dyspepsies intestinales, Entérites chroniques, Constipation, Urticaire, Dermatoses.

Le Flacon de 15 cuillerées à bouche ou celui de 50 Globules : 6 fr. - Littérature et échantillon sur demande.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

IDÉES D'ENFANTS.

Je me souviens qu'étant enfant, je m'étais formé des idées assez singulières du soleil et du ciel : je les rapporterai ici parce que tout sert à l'histoire de l'esprit humain, et que les premiers systèmes des peuples doivent souvent leur origine à des idées d'enfants. Je croyais, sur le rapport de mes yeux, que le soleil se levait derrière une montagne et se couchait dans la mer, que le ciel était une voûte qui allait en s'abaissant vers l'horizon, de sorte que je pensais que si je parvenais jamais jusque là, je serais obligé de marcher courbé, sans quoi je me casserais la tête contre le firmament.

J'entrepris un jour d'atteindre l'extrémité de la voûte céleste. Après avoir marché une heure, voyant qu'elle était toujours à la même distance de moi, j'en conclus qu'il y avait trop loin, mais je n'en restais pas moins persuadé qu'elle existait et que, si je ne parvenais pas à la toucher, c'est que je n'avais pas d'assez bonnes jambes.

Au reste, je me figurais, à la vue des étoiles, que le ciel était percé d'une infinité de petits trous par où la pluie tombait sur la terre comme par un crible, et que les étoiles n'étaient que la lumière qui sortait la nuit par ces petits trous. Cette dernière idée n'était pas si enfantine. Laissons les enfants croire quelque-temps qu'ils pourraient atteindre le soleil à l'horizon, à force de marcher, comme le croyaient quelques peuples de l'antiquité.

Il est bon même qu'ils se convainquent de leur ignorance naturelle par leur expérience, afin qu'ils sentent les obligations qu'ils ont aux hommes qui les instruisent et à ceux qui les ont précédés. Par là, vous leur donnerez une conviction de leur faiblesse, vous les préviendrez contre la présomption du savoir, lorsqu'ils en acquerront, parce qu'ils sentiront que, quoiqu'ils en aient l'usage, l'honneur ne leur en appartient pas, puisqu'ils le tiennent d'autrui.

Si chaque docteur était obligé de remettre sa science où il l'a prise, que lui resterait-il ?



LE NID (Aristide Croisy)
Musée du Luxembourg. - N. D. phot.

CARNINE LEFRANCQ

— SUC INALTERABLE —
DE VIANDE DE BŒUF CRUE

CONCENTRÉ
dans le VIDE et à FROID

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, PURE ou étendue d'un liquide quelconque (bouillon excepté), thé, lait, eau minérale ou naturelle, FROID ou TIÈDE.

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ - 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS

SURPRISE

Voici une observation qui vous intéressera sans doute :

Femme de 50 ans environ, soignée depuis plusieurs mois pour cancer de l'œsophage par un clinicien excellent, ancien interne, ancien chef de clinique. Ganglions cervicaux, Elle ne supporte rien. La sténose œsophagienne paraît complète. L'eau, me dit son mari, ne passe pas.

Je la vois, pour la première fois, alors qu'elle est moribonde, émaciation extrême, thorax d'une maigreur excessive. Les bras sont des baguettes de tambour, les cuisses également. Je fais le tour des cuisses complètement avec une seule main. Muguet, elle est *proxime obitura*. Ne parle pas. Je suis convaincu qu'elle ne passera pas la journée. En présence des sollicitations du mari, me suppliant de faire quelque chose, je conseille, sans aucun espoir, bien entendu, une cuillerée à café de **Carnine Lefrancq**. Je ne croyais pas la revoir. Deux jours après je suis rappelé,

une partie seulement des deux cuillerées à café de **Carnine Lefrancq** paraît filtrer dans l'estomac; la malade n'est pas morte encore. Quinze jours après, elle commence à s'intéresser à ce qui se passe autour d'elle; un mois ensuite, elle s'assied sur le lit, puis se lève, puis sort, puis vient me voir à mon cabinet; les ganglions, six mois après, ont presque complètement disparu, mais une gêne de la déglutition persiste un peu. Actuellement, elle mange, a pris plus de 18 kilos. Son médecin à qui j'en ai parlé, est resté d'abord incrédule; je le répète, c'est un excellent clinicien. Un professeur agrégé de la Faculté, consulté, avait au début, paraît-il, essayé de passer sans succès, la sonde œsophagienne à boule. Il s'agit, évidemment, d'un faux cancer, mais l'état vraiment cadavérique de cette femme, sa situation en apparence désespérée et à très brève échéance m'ont convaincu que la **Carnine Lefrancq** lui avait rendu service.

L'auteur de cette observation ne nous a pas permis de publier son nom; mais nous sommes autorisés à le faire connaître par lettre, à MM. les Médecins qui désireraient correspondre avec lui.

TUBERCULOSE

ANÉMIE — CHLOROSE

DÉBILITÉ

ALIMENTATION LIQUIDE

CONVALESCENCES

DYSPEPSIE - FAIBLESSE

ANOREXIE

MALADIES de l'ESTOMAC

et de l'INTESTIN

TOUTES DÉCHÉANCES

PHYSIQUES

— NEURASTHÉNIE —

USINE MODÈLE

à **ROMAINVILLE (Seine)**

construite sur

UN HECTARE

spécialement et uniquement pour la fabrication de la

CARNINE LEFRANCO



Le Cardinal LAVIGERIE

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de DELACROIX (Musée du Luxembourg, à Paris).

L'IMPRIMERIE-GÉRANT : A. JEHLÉN, 26, AVENUE DE SAINT-OUEN, PARIS



CHANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

QUATRIÈME ANNÉE

N° 51

DÉCEMBRE 1909 (2)

ABONNEMENT

UN AN. } FRANCE . . . 12 FR.
 } ÉTRANGER . . . 15 FR.

CONTE DE NOËL

JULES LEMAITRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA CHAPELLE BLANCHE

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau, la messe de minuit; dis encore!

C'était la veille de Noël. Les parents de Pierrot venaient de rentrer des champs;

la femme trayait les vaches, l'homme rangeait ses outils dans la grange et Pierrot, en attendant le souper, était assis sur son petit escabeau, au coin de la grande cheminée de la cuisine, en face de sa sœur Suzon.

Il tendait ses mains à la flamme pétillante et claire; et ses mains et sa figure ronde étaient toutes roses, et ses cheveux étaient couleur d'or. Suzon, très grave, tricotait un bas de laine bleue. Sur le grand feu de sarments la marmite

chantait, et le couvercle laissait échapper un peu de vapeur blanche qui sentait les choux.

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau.

— Oh! fit Suzon, il y a des cierges tant et tant, qu'on se croirait en paradis... Et puis on chante des cantiques si jolis, si jolis!... Et puis, il y a l'enfant Jésus, habillé de belles hardes, oh! belles!... et couché sur la paille; et la sainte Vierge en robe bleue, et saint Joseph avec son rabot, tout en rouge; et puis les bergers avec beau-



coup de moutons... Et puis l'âne et la vache, et puis les rois Mages en habits de soldat, avec de grandes barbes..., et ils apportent à l'enfant Jésus des choses... ah! des choses!...

DE L'AVIS DES MÉDECINS QUI ONT ÉTABLI UNE COMPARAISON

LA CARNINE
LEFRANCQ EST

SUPÉRIEURE

à la viande crue et au suc musculaire préparé dans les familles

Et puis les bergers lui apportent du boudin. Et alors les bergers, et les rois Mages, et Monsieur le curé, et l'âne et la vache, et les enfants de chœur et les moutons demandent à l'enfant Jésus sa bénédiction... Et puis, il y a des anges qui apportent des étoiles à l'enfant Jésus...

Suzon avait été l'autre année à la messe de minuit et peut-être croyait-elle y avoir vu tout cela. Pierrot l'écoutait d'un air de ravissement, et, quand elle eut fini :

— Je veux aller à la messe de minuit, dit l'enfant.

— Tu es trop petit, fit la mère qui entra. Tu iras quand tu seras grand, comme Suzon.

— Je veux ! dit Pierrot en fronçant les sourcils.

— Mais, mon pauvre petit gars, l'église est trop loin, et il neige dehors. Si tu es sage et si tu dors bien, tu entendras la messe de minuit, sans sortir de ton lit, dans la chapelle blanche.

— Je veux ! répéta Pierrot en serrant ses petits poings.

— Qui est-ce qui dit : Je veux ? fit une grosse voix.

C'était le père. Pierrot n'insista pas. C'était un enfant très sage, qui comprenait déjà que le mieux est d'obéir, quand on ne peut pas faire autrement.

On se mit à table. Pierrot mangea sans appétit. Il ne disait rien et songeait...

— Suzon, va coucher ton petit frère !

Suzon emmena Pierrot dans la chambre carrelée de rouge, où il y avait une armoire et même une commode avec un dessus de marbre ; au mur, dans un cadre, un ouvrage de petite fille, un carré de canevas où Suzon avait « marqué » avec du coton rouge et bleu les vingt-quatre lettres de l'alphabet, un pot de fleurs, un clocher et un chat ; au bas du lit des parents, une descente de lit représentant des roses qui ressemblaient à la fois à des pivoines et à des choux ; en face, les deux petits lits du frère et de la sœur, entourés de calicot blanc.

L'enfant couché et bordé, Suzon ferma les rideaux de la couchette :

— Tu verras, dit-elle, comme c'est joli, la messe de minuit, dans la chapelle blanche.

Pierrot ne répondit pas.

Il ne s'endormit point. Il ne voulait pas dormir et restait les yeux grands ouverts.

Il écoutait le va-et-vient de ses parents dans la cuisine, puis la voie aiguë de Suzon annonçant, dans un vieil almanach, les *Crimes*

de la bande d'Orgères. A un moment il lui sembla qu'on mangeait des marrons, et il eut le cœur plus gros.

Un peu après, sa mère entra dans la chambre, entr'ouvrit ses rideaux, se pencha sur lui... Mais il ferma les yeux et ne bougea point.

Enfin, il entendit qu'on sortait, qu'on fermait les portes ; puis le silence...

* *

Alors Pierrot descendit de sa couchette.

Il chercha ses hardes dans l'obscurité. Ce fut un long travail. Il trouva sa culotte et sa blouse, mais point son gilet de tricot. Il s'habilla comme il put et passa sa blouse à l'envers ; et, quoique ses petits doigts se fussent donné beaucoup de peine, aucun bouton n'était dans sa boutonnière.

Il ne put trouver qu'un de ses bas et, accoté contre le mur, il l'enfila tout de travers, le talon faisant une bosse : de sorte que le petit pied mal chaussé n'entraît qu'à moitié dans l'un des petits sabots de frêne, et que le petit pied nu jouait dans l'autre sabot.

A tâtons, boitillant et sabotant, il découvrit la porte de la chambre, puis traversa la cuisine qu'éclairait, par la croisée sans rideaux, la froide lueur de la nuit neigeuse.

Très subtil, Pierrot n'alla point vers la porte qui donnait sur la rue et qu'il savait fermée à clef. Mais il ouvrit aisément celle qui menait de la cuisine dans l'étable.

Une vache remua dans sa litière. Une chèvre se leva et, tirant sur sa corde, vint lécher les mains de Pierrot en faisant « mée!... » d'un ton plaintif et doux. Elle semblait lui dire :

— Reste avec nous où il fait chaud. Que vas-tu faire, si petit, dans tant de neige ?

A la faible clarté d'une lucarne tapissée de toiles d'araignée, il put, en se dressant sur la pointe des pieds, tirer le verrou intérieur de la porte de l'écurie.

Brusquement, il se trouva dehors, dans la blancheur profonde et glacée.

* *

La maison des parents de Pierrot était blottie à l'écart, à cinq cents toises de l'église. On suivait d'abord un chemin bordé de vergers, puis on tournait à droite et l'on avait devant soi le clocher du village.

Pierrot, sans hésiter, se mit en marche.



JULES LEMAÎTRE



Le Docteur SANTOS FERNANDEZ, de la Havane

Tout était blanc de neige, la route, les buissons et les arbres des clos. Et la neige tourbillonnait dans l'air comme la balle légère que secoue un van.

Pierrot enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles : ses petits sabots s'alourdissaient de neige ; la neige poudrait ses cheveux et ses épaules. Mais il ne sentait rien, car il voyait au bout de son voyage, dans une grande lumière d'or, l'enfant Jésus et la Vierge et les rois Mages, et les anges qui ont des étoiles dans leurs mains.

Il allait, il allait, comme attiré par la vision. Mais déjà il marchait moins vite. La neige l'aveuglait ; elle emplissait de sa ouate le ciel entier. Il ne reconnaissait rien, il ne savait plus où il était.

Maintenant ses petits pieds pesaient comme du plomb ; ses mains, son nez, ses oreilles lui faisaient grand mal ; la neige lui entraît dans le cou, et sa blouse et sa chemise étaient toutes mouillées.

Une pierre le fit tomber ; un de ses sabots le quitta. Il le chercha longtemps, de ses mains gourdes, à genoux dans la neige.

Et il ne voyait plus l'enfant Jésus, ni la Vierge, ni les rois Mages, ni les anges porteurs d'étoiles.

* *

Il eut peur du silence, peur des arbres voilés de blanc qui crevaient çà et là l'immense tapis de neige et qui ne ressemblaient plus à des arbres, mais à des fantômes.

Son cœur se serra d'angoisse. Il pleura et cria à travers ses larmes :

— Maman ! maman !

La neige cessa de tomber.

Pierrot, en regardant tout autour de lui, aperçut le clocher pointu et les fenêtres de l'église, toutes flambantes dans la nuit.

Sa vision lui revint, et la force et le courage. Là, c'était là, la merveille désirée, le beau spectacle de paradis !

Il n'attendit pas le tournant du chemin, mais il marcha tout droit vers l'église illuminée.

Il roula dans un fossé, s'y heurta contre une souche et y laissa son autre sabot.

A travers champs, clopin-clopant, l'enfant se traîna, les yeux fixés sur la lueur. Et, comme il allait toujours plus lentement, le chapelet de petits pas qu'il laissait derrière lui s'égrenait toujours plus serré dans l'immensité blanche...

L'église, grandissante, se rapprochait. Des voix arrivaient jusqu'à Pierrot :

Venez, divin Messie...

Les mains en avant, les yeux dilatés par l'extase, soutenu seulement par la beauté de son rêve plus proche, il entra dans le cimetière qui entourait l'église. La grande fenêtre ogivale étincelait au-dessus du portail. Là, tout près, quelque chose d'ineffable s'accomplissait... Les voix chantaient :

*J'entends là-bas dans
la plaine
Les anges descendus
des cieux...*

Petit-Pierre allait en trébuchant, de tout ce qui restait de force à son petit corps épuisé, vers cette gloire et vers ces cantiques.

Tout à coup, il tomba au pied d'un buis encapuchonné de neige ; il tomba les yeux clos, subitement endormi, et souriant au chant des anges.

Les voix reprirent :

Il est né, le divin Enfant !

Au même moment, la descente molle et silencieuse des blancs flocons recommença. La neige recouvrit le petit corps de ses mousselines lentement épaissies...

Et c'est ainsi que Pierrot entendit la messe de minuit dans la chapelle blanche.

Jules LEMAITRE.



LES VOSGES. — SAPINS SOUS LA NEIGE.

Le Docteur SANTOS FERNANDEZ, de la Havane

Fils d'un agriculteur cubain, Juan-Santos Fernandez fit ses études au collège de Belen, à la Havane, où il commença sa médecine. En 1869, il allait passer sa licence en médecine à Madrid, et, en 1874, il était reçu docteur à l'Université de Barcelone.

Le jeune médecin se spécialisait aussitôt dans l'ophtalmologie, s'inscrivant parmi les élèves du Docteur Delgado Jugo, à Madrid; et bientôt il se rendait à Paris, où il devenait l'assistant du Docteur Galezowski, et où il suivait assidûment les cliniques de ses maîtres Panas, Abadie, Landolt.

Ainsi muni d'un solide enseignement, il reprenait la route de son pays natal, s'arrêtant en Espagne pour y fonder, chemin faisant, à Talaveira de la Reina, une clinique pour les maladies des yeux, sur le plan de celle que, dès son retour, en 1875, il fondait à Cuba.

Le Docteur Santos Fernandez est un travailleur infatigable, parfaitement au courant des progrès des sciences médicales, qu'il suit de très près, et auxquels il prend lui-même une part active.

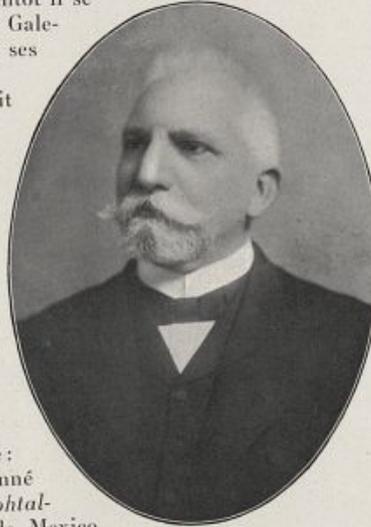
La fondation du premier laboratoire bactériologique hispano-américain est due à son initiative.

Il est d'ailleurs un des écrivains médicaux ayant publié les plus nombreux travaux en langue espagnole : en plus de son ouvrage : *Hygiène de la Vie*, (couronné par l'Académie des Sciences de la Havane) et de l'*Ophtalmologie au Mexique*, ouvrage publié à son retour de Mexico en 1897, il a écrit plus de quatre cents mémoires, ayant, pour la plupart, trait à l'ophtalmologie. Entre autres, il faut citer ses recherches sur les *manifestations oculaires du paludisme*, sur les *troubles de la vue produits par le tabac*, sur l'*importance de quelques symptômes oculaires dans les affections du système nerveux*, sur les *maladies des yeux chez les diverses races des habitants de l'île de Cuba*, sur le *glaucome* (9 mémoires) et sur la *cataracte* (37 mémoires).

Son rôle dans le journalisme, depuis 34 ans, est considérable. En 1875, il fonda la *Clinique médico-chirurgicale*, et en 1900, les *Archives d'Ophtalmologie hispano-américaines*; ces deux publications sont actuellement en pleine activité. Enfin, depuis 1898, il est rédacteur en chef des *Annales d'Ophtalmologie de Mexico*.

En 1897, le Docteur Santos Fernandez représenta son pays au Congrès panaméricain tenu à Cuba; il présidait le premier Congrès médical de Cuba, et les Congrès sanitaires de la Havane en 1903 et 1904.

Il est membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique de Cuba, de l'Académie nationale de Médecine de Mexico, et des Sociétés d'Ophtalmologie de Mexico et de Madrid; il est membre correspondant de la Société d'Ophtalmologie de Paris, et correspondant de la *Revue générale d'Ophtalmologie*.



PORTRAIT-CHARGE. — Le médecin oculiste est en train d'étudier un petit monstre bizarre, maladie de l'œil-mappemonde. Autour de lui sont pendues diverses figures représentant les affections sur lesquelles l'éminent professeur Cubain a plus particulièrement porté ses recherches, tandis qu'au premier plan, se trouvent, pêle-mêle, ses principaux ouvrages et mémoires.

La **CARNINE LEFRANCQ** est à coup sûr le meilleur produit de ce genre.

Docteur A. Guertin, Nashua, N. H. (Etats-Unis).



LE MEETING

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de BASHKIRTSEFF (Musée du Luxembourg).

Par l'usage de la **CARNINE LEFRANCO** l'appétit augmente, la nutrition s'accélère, la phagocytose et la macrophagie sont activées, le sang s'enrichit en hématies et en hémoglobine ; en un mot, toutes les réactions de l'organisme contre les offenses venues de l'extérieur sont exaltées.

Le bien qu'on fait la veille fait
le bonheur du lendemain.
(Proverbe indien.)

La Carnine Lefrancq convient
à tous les âges. Par son goût très
agréable, elle constitue une pré-
cieuse ressource dans la médecine
infantile.

L'accent est l'âme du discours :
il lui donne le sentiment et la
dignité. L'accent ment moins que
la parole... C'est de l'usage de tout
dire sur le même ton qu'est
venu celui de persifler les gens
sans qu'ils le sentent.

J.-J. ROUSSEAU.



D^r PAGE

Dentiste-adj. de l'Hôp. Lariboisière

Le bonheur ne se donne pas ; il
s'échange. — Notre bonheur vient
toujours d'autrui.

COMTESSE DIANE.

La Carnine Lefrancq est un
liquide vital ; elle réveille les
contractions du cœur isolé du
corps.

La nature, qui ne nous a donné
qu'un seul organe pour la parole,
nous en a donné deux pour l'ouïe,
afin de nous apprendre qu'il faut
plus écouter que parler.

NABI EFFENDI. (Poète turc).

La Carnine Lefrancq contient
les ferments vivants du suc mus-
culaire.

La CARNINE LEFRANCQ

s'est toujours affirmée comme étant un
AGENT RECONSTITUANT de 1^{er} Ordre,

doué de vitalité, régénérateur rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les
défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications, du froid et des hémorragies.

Dans une fièvre épidémique qui
exerçait autour de moi des ravages,
j'étais exposé à une contagion
inévitable ; j'en ressentis les pre-
mières atteintes, mais je par-
vins à m'y soustraire, j'en ai
la conviction, par la seule
action d'une volonté ferme.
On ne saurait croire com-
bien la volonté a de puis-
sance en de pareils mo-
ments : elle se répand, pour
ainsi dire, dans tout le corps
et le met dans un état
d'activité qui repousse les in-
fluences nuisibles.

La crainte est un état de
faiblesse indolent qui nous
laisse sans défense aux attaques
victorieuses de l'ennemi.

GHËTHE.



D^r TAPRET

Médecin de l'Hôpital Lariboisière

Je trouve que nos plus grands vices
prennent leur pli dans notre plus
tendre enfance, et que notre prin-
cipal gouvernement est entre les
mains des nourrices. C'est passe-
temps aux mères de voir un
enfant tordre le cou à un pou-
let et s'ébattre à blesser un
chien ou un chat. Et tel père
est si sot de prendre à bon
augure d'une âme martiale,
quand il voit son fils gourmer
impérieusement un paysan ou
un laquais, qui ne se défend
pas ; et à gentillesse quand il
voit affiner son compagnon par
quelque malicieuse déloyauté ou
tromperie. Ce sont pourtant les
vraies semences de la cruauté, de
la tyrannie et de la trahison.

MONTAIGNE.

LA
CARNINE LEFRANCO

est exclusivement préparée avec du suc musculaire
 de BŒUF CONCENTRÉ dans le Vide et à Froid,
 par un procédé déposé à l'Académie de Médecine.

USINE MODÈLE
 à ROMAINVILLE (Seine)
 construite sur
 UN HECTARE



CHANTECLAIR

tire en 5 langues :

- FRANÇAIS
- ESPAGNOL
- ANGLAIS
- ITALIEN
- RUSSE



Nous donnons
 ci-contre une
 reproduction pho-
 tographique de la
 première page de
 l'édition anglaise.



CHANTECLAIR
 BI-MONTHLY JOURNAL
 MONTHLY ONLY DURING
 JULY, AUGUST & SEPTEMBER

YEAR 2
 No 26
 APRIL 1909

Professor GAUTIER

Born at Narbonne on September 23, 1847, Etienne Armand Gautier pursued his studies at the Faculty of Montpellier where he attended the lectures at the Faculty of Sciences and began his medical studies. He however passed his thesis for the degree of doctor of medicine at Paris in 1872 taking for his subject *The Investigation of drinking water*.
 A pupil of Wariz, he was admitted *agrégé* in 1869, entering for his thesis *The Investigation of Pathological Fermentations* and he was appointed to the chair of Medical Chemistry on July 30 1881 succeeding his illustrious chief.
 Professor Gautier is one of the most distinguished chemists of our times and the disappearance of Pasteur, followed by that of Berthelot, brought him to the foremost place in this department of science.
 The mere enumeration of his works would occupy far too much space and we must limit ourselves to those bearing on medicine strictly speaking.
 From this point of view his researches on the composition of animal tissues, the alkaloids of bacterial origin and ptomaines, which he discovered in 1873 connected with Sédan, had a capital influence on modern theories of infection and diabetes. In 1885 for a further discovery he isolated the alkaloids of

CARNINE LEFRANCO
WEAKNESS



LA
CARNINE
LEFRANCO

se vend dans
LE MONDE ENTIER.

Elle est particu-
 lièrement en honneur
 dans les principaux
 centres d'élevage de
 l'Amérique :

- RÉPUBLIQUE
- ARGENTINE.
- LA PLATA,
- LE MEXIQUE, etc.



ANOREXIE - TUBERCULOSE
 ANÉMIE — CHLOROSE — DÉBILITÉ
 NEURASTHÉNIE — CONVALESCENCES
 MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE
 L'INTESTIN — ALIMENTATION LIQUIDE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
 à n'importe quel moment, PURE ou
 additionnée d'un liquide quelconque,
 eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
 (pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

Dépôt Général : **Établissements Fumouze**, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris